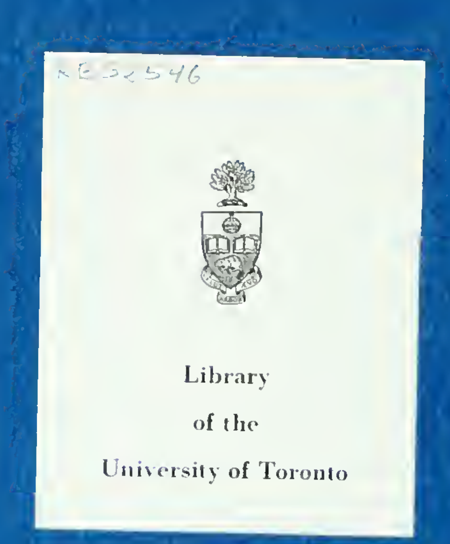




COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

JULIE,

OU LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

J. J. ROUSSEAU,

Nouvelle Édition originale, revue & corrigée par l'Éditeur.

TOME SECOND.



LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

LETTRES DE DEUX AMANS, HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-temps elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chère, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois sûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

VOUS diſiez que je vous étois néceſſaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Être éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre; l'amitié, le

devoir y peuvent enchaîner un infortuné : des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Éclairez ma raiſon, parlez à mon cœur ; je ſuis prêt à vous entendre : mais ſouvenez-vous que ce n'eſt point le déſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne ; hé bien ! raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite ; j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple, & je ne ſuis pas fort content du ſien ; mais j'eſpère imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-temps médité ſur ce grave ſujet : vous devez le ſavoir, car vous connoiſſez mon ſort, & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous, & n'eſt un bien pour perſonne, il eſt donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penſe que c'eſt celle-là, & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que diſent là-deſſus nos ſophiſtes ? Premiérement ils regardent la vie comme une choſe qui n'eſt pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'eſt préciſément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle eſt à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrene, ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe, qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſcerner. Si cette re-

gle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes ?

CETTE objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force ; dans le ſecond, j'ai le mérite d'obéir.

CONCEVEZ-VOUS qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence, comme ſi on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix ? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps ? Eſt-il quelque lieu dans l'univers, où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne ? Non, ſa juſtice & ſa bonté ſont mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'EST un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort ? Ce n'eſt point cela du tout, mais il falloit dire : ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice ? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie ; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de

Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

QUANT au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé ; cette queſtion n'y eſt traitée que très-légérement & comme en paſſant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement les diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique ; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de diſpoſer de ſa propre vie, c'eſt que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

CES mêmes ſophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal ? En conſidérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle eſt remplie, on ſeroit bien plus tenté de demander ſi jamais elle fut un bien ? Le crime aſſiége ſans ceſſe l'homme le plus vertueux ; chaque inſtant qu'il vit, il eſt prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & ſouffrir, voilà ſon ſort dans ce monde : mal faire & ſouffrir, voilà celui du malhonnête-homme. Dans tout le reſte ils different entre eux ; ils n'ont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponſes de ſages, des actes de vertus récompenſés par la mort. Laiſſons tout cela, Milord, c'eſt à vous que je parle, & je vous demande quelle eſt ici-bas la principale occupation du ſage, ſi ce n'eſt de ſe concentrer, pour ainſi dire, au fond de ſon ame, & de s'efforcer d'être mort durant ſa vie ? Le ſeul moyen qu'ait trouvé la raiſon pour nous ſouſtraire aux maux de l'humanité, n'eſt-il pas de nous détacher des objets terreſtres, & de tout ce qu'il y a de mortel en

nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux ſublimes contemplations ? Et ſi nos paſſions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrettement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre: ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille amères privations: plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre ; j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les amères douleurs ſont le paſſeport de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il l'étoit au ſophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tandis qu'il eſt bon de vivre, nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les misères de la condition humaine. On ſupporte long-temps une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoiqu'on ne puiſſe exactement aſſigner le point où elle ceſſe d'être un bien, on ſait très-certainement au moins qu'elle eſt un mal long-temps avant de nous le paroître, & chez tout homme ſenſé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'eſt pas tout : après avoir nié que la vie puiſſe être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils diſent en ſuite qu'elle eſt un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux, c'eſt une lâcheté de ſe ſouſtraire à ſes douleurs & à ſes peines,

& il n'y a jamais que les poltrons qui ſe donnent la mort. O Rome! conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Éponine, Lucrece ſoient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caſſius, & toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les Romains d'un ſaint zèle, & faiſoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refuſé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes ſublimes! & qu'ils ſont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros, qui vous ſauvez ſi courageuſement d'un combat pour ſupporter plus long-temps la peine de vivre; quand un tiſon brûlant vient à tomber ſur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous ſi vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oſer ſoutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon. Et moi, qui m'oblige à ſupporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & c'eſt ſouvent un très-grand mal d'endurer un mal ſans néceſſité. Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une vie douloureuſe par une prompte mort, reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer envénimer une plaie que de la livrer au fer ſalutaire d'un chirurgien. Viens, reſpectable Pariſot (1), coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ſes bienfaits.

pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche combien en est-il qui l'ordonnent! Qu'un Magistrat à qui tient le salut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se dévouent à leur devoir quoiqu'il arrive; que mille autres relations civiles & domestiques forcent un honnête-homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuste, est-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conserver aux dépens d'une foule de misérables, une vie qui n'est utile qu'à celui qui n'ose mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le sauvage décrépit à son fils, qui le porte & fléchit sous le poids; les ennemis sont-là; va combattre avec tes freres, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misère, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malheureux estropié de consommer dans son lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité?

PESEZ ces considérations, Milord, rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles se réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme censé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte, & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il est pénible de mourir, qu'est-ce à dire? Les drogues sont-elles plaisir à prendre? Combien de gens préferent la mort à la médecine! Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre, que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; si nous re-

gardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons-nous jamais les enfreindre? Non, Milord, la vocation de l'homme est plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour rester immobile dans un quiétisme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur: fais ce qui t'est salutaire, & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort desirable, il me prescrit de la chercher.

BOMSTON, j'en appelle à votre sagesse & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raison peut-elle déduire de la Religion sur la mort volontaire? Si les Chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de sa regle unique, qui est l'écriture, mais seulement des philosophes payens. Lactance & Augustin, qui, les premiers, avancerent cette nouvelle doctrine, dont Jesus-Christ ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que sur le raisonnement du Phédon que j'ai déja combattu; de sorte que les fidèles qui croient suivre en cela l'autorité de l'Évangile, ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le suicide, ou même une simple improbation; & n'est-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se sont donnés la mort, on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples? Il y a plus; celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se seroit-il fait pour justifier un crime, & cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

TU ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de-là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs, ni les ennemis; & Moïſe qui fit tant mourir de gens, entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice, les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel; & que la nature y a mis, d'ailleurs, un ſuffiſant obſtacle.

MAIS, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en ſaiſir l'eſprit! L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de misères, & il ne ſemble naître que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'eſt jamais contraire à la raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie, la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous, puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu, ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Être ſuprême, n'eſt-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

TELS ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes, & que la Religion autoriſe (2). Revenons à nous.

(2) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand on l'examine pour ſoi? La let-

Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne souffrez pas moins que moi; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir : Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous deux est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassement à la vie, après nous en avoir ôté les charmes; & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & cassé? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aisément de ses entraves, & où l'homme sait encore mourir; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un temps où l'ennui de vivre nous rend la mort desirable; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je serois mort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah! qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quitter aussi-tôt qu'ils sont rompus! Je le sens, Milord; nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure, la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint, nous unisse encore à notre derniere heure.

tre est elle fabriquée, ou l'auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui semble autoriser le sien. Robeck délibéra si posément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien pesant, bien froid; & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siecle & de nation. Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent; tous les actes de courage sont autant de chimères pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu!

O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans ? Que quittent-ils en sortant du monde ? Ils s'en vont ensemble ; ils ne quittent rien.

LETTRE II.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je suis Anglois, je sais mourir : car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

IL est vrai, tu m'étois nécessaire ; mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point, à qui t'en prendras-tu ? Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quel service puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

JE n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste ; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content ? Un misérable & perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de ta raison, marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever, si je n'avois pitié de ton délire.

POUR renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps, & ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point, après quoi nous reprendrons pied-à-pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

MAIS laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes, que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la regle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

IL t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre? La preuve en eſt ſingulière; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis, il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre; & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire, ils en trouveront auſſi le droit.

IL t'eſt donc permis de ceſſer de vivre? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé? Quoi! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'impoſa-t-il point, avec la vie, une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui te demandera compte de ton temps? Parle, que lui diras-tu? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

TU comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis: la vie eſt un

mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident? Tu l'as dis toi-même : la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré; mais ſa vie active & morale, qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'eſt pas une modification paſſagère, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter? Penſes-tu que je n'aie pas démêlé, ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis ouvertement à ton ami; j'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien; j'aime mieux mourir.

TU t'ennuies de vivre, & tu dis : la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras : la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

JE ſouffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas ſouffrir? D'abord, c'eſt changer l'état de la queſtion; car il ne s'agit pas de ſavoir ſi tu ſouffres, mais ſi c'eſt un mal pour toi de vivre. Paſſons. Tu ſouffres, tu dois chercher à ne plus ſouffrir. Voyons s'il eſt beſoin de mourir pour cela.

CONSIDERE un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement oppoſé au progrès des maux du corps, comme les deux ſubſtances ſont oppoſées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieilliſſant, & détruiſent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & paſſagères d'un être immortel & ſimple, s'effacent inſenſiblement & le laiſſent dans ſa for-

me originelle que rien ne fauroit changer. La triſteſſe, l'ennui, les regrets, le déſeſpoir ſont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce ſentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent, nous ſoient plus inhérens que nos chagrins; non-ſeulement je penſe qu'ils périſſent avec le corps qui les occaſionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût ſuffire pour corriger les hommes, & que pluſieurs ſiecles de jeuneſſe ne nous appriſſent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en ſoit; puiſque la plupart de nos maux phyſiques ne font qu'augmenter ſans ceſſe, de violentes douleurs du corps, quand elles ſont incurables, peuvent autoriſer un homme à diſpoſer de lui: car toutes ſes facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant ſans remede, il n'a plus l'uſage ni de ſa volonté, ni de ſa raiſon; il ceſſe d'être homme avant de mourir, & ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarraſſe, & où ſon ame n'eſt déja plus.

Mais il n'en eſt pas ainſi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles ſoient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'eſt-ce qui rend un mal quelconque intolérable? C'eſt ſa durée. Les opérations de la chirurgie ſont communément beaucoup plus cruelles que les ſouffrances qu'elles guériſſent; mais la douleur du mal eſt permanente; celle de l'opération, paſſagère, & l'on préfère celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables? Eſt-il raiſonnable d'appliquer d'auſſi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la conſtance & n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps? Attends, & tu ſeras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſonger qu'elles finiront. Vain ſophiſme de la douleur! Bon mot ſans raiſon, ſans

justesse, & peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère [3]! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser? Et quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver, en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

PENSES-Y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

NE dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que, si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?

TA mort ne fait du mal à personne? J'entends: mourir à nos dépens ne t'importe guères, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises; n'en est-il point de plus chers encore [4] qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à sa

(3) Non, Milord, on ne termine pas ainsi sa misère, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

(4) Des droits plus chers que ceux de l'amitié? Et c'est un sage qui le dit! Mais ce prétendu sage étoit amoureux lui-même.

premiere innocence? Ne crains-tu point de r'ouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? Et si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher? Et ne saurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du Magistrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société à qui tu dois ta conservation, tes talens, tes lumieres; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un Prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, & qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des loix? Les loix, les loix, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, & tu demandes; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'oses nommer des Romains! Toi, des Romains! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré, & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussiere, & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge! Regarde les beaux temps de

de la république, & cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Consul Varron, pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de Généraux se laisserent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle, & à qui il en coûtoit si peu de mourir? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

MAIS toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? Et pour n'avoir ni nom, ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre-humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... Je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

ÉCOUTE-MOI, jeune insensé, tu m'es cher; j'ai pitié de tes

erreurs. S'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : « que je faſſe encore une » bonne action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi le malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuſer ni de ma bourſe, ni de mon crédit : prends, épuiſe mes biens, fais-moi riche. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

LETTRE III.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraſſer aujourd'hui, comme je l'avois eſpéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinſington. Le train de la Cour eſt qu'on y travaille beaucoup ſans rien faire, & que toutes les affaires s'y ſuccèdent ſans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures ; mais comme la plus importante affaire des Miniſtres eſt d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de temps à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop viſible n'abrege pas ces délais. Vous ſavez que la Cour ne me convient guères ; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

CEPENDANT, en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attends que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir, c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir

les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute chofe, on ne réuffit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raifon feule ne vous rendra pas la raifon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous fortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eft que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il fe préfente pour cette épreuve une occafion qui n'eft pas à dédaigner; il eft queftion d'une entreprife grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de femblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand fpectacle qui puiffe frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'obfervation trouvera de quoi fe contenter. Vos fonctions feront honorables; elles n'exigeront, avec les talens que vous poffédez, que du courage & de la fanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin votre engagement ne fera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; parce que ce projet fur le point d'éclore, eft pourtant encore un fecret dont je ne fuis pas le maître. J'ajouterai feulement que, fi vous négligez cette heureufe & rare occafion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez peut-être toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous foyez, & de ne point revenir fans votre réponfe; car elle preffe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE IV.

RÉPONSE.

FAITES, Milord; ordonnez de moi, vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE V.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

VOUS ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une eſcadre de cinq vaiſſeaux de guerre, & qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. Georges Anſon, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud, où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de conſidération dans l'équipage, j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché ſur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que, le génie étant votre premiere deſtination, je ſais que vous l'avez appris dès votre enfance.

JE compte retourner demain à Londres [5], & vous préſenter

(5) Je n'entends pas trop bien ceci: Kinſington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voilà Milord Edouard forcé d'y paſſer je ne ſais combien de jours.

à M. Anſon dans deux jours. En attendant, ſongez à votre équipage, & à vous pourvoir d'inſtrumens & de livres; car l'embarquement eſt prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'eſpère que Dieu vous ramenera ſain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous ſéparer jamais.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

JE pars, chère & charmante Couſine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémiſphère la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Inſenſé que je ſuis! Je vais errer dans l'univers ſans trouver un lieu pour y repoſer mon cœur; je vais chercher un aſyle au monde où je puiſſe être loin de vous! Mais il faut reſpecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père. Sans eſpérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puiſque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je ſerai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être.... qu'il ſeroit affreux de ne vous plus voir! Hélas! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur, car quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je l'ai réſolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

MILORD Édouard qui retourne à Rome vous remettra cette lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah! Milord! vos yeux les reverront!

VOTRE amie a donc, ainſi que vous, le bonheur d'être mère! Elle devoit donc l'être!... Ciel inexorable!... O ma mère! pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colère?

IL faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes Couſines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables amies, femmes uniques ſur la terre. Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exiſtoit que pour partager entre vous tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... J'entends le ſignal & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte, mer immenſe, qui dois peut-être m'engloutir dans ton ſein, puiſſé-je retrouver ſur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité!

LETTRE VII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

QUE tu tardes long-temps à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures ſe perdent à te rendre où tu devrois toujours être, &, qui pis eſt, à t'en éloigner! L'idée de ſe voir pour ſi peu de temps gâte tout le plaiſir d'être enſemble. Ne ſens-tu pas qu'être ainſi alternativement chez toi & chez moi, c'eſt n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu ſois en même temps chez l'une & chez l'autre?

QUE faiſons-nous, chère Couſine? Que d'inſtans précieux nous laiſſons perdre, quand il ne nous en reſte plus à prodiguer! Les années ſe multiplient; la jeuneſſe commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur paſſager qu'elle offre eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir! Te ſouvient-il du temps où nous étions encore filles, de ces premiers temps ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours, & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement; ah! Si jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées! Nous

en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloi-nées l'une de l'autre! Quoi! Nous aimerions-nous moins ? Chère & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le temps, l'habitude, & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus inſupportable; & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation ainſi que dans nos caractères. A meſure qu'on avance en âge tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet, par les liens de tous les autres.

VOILA ce qu'il me ſemble éprouver déja quoique jeune encore. Ah! Ma chère, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le temps, & tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé, qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vu ſucceſſivement fille, amie, amante, épouſe & mère. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma mère, ma tendre mère n'eſt plus; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, & c'eſt encore une place qui ne ſera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chère moitié de toi-même, & qui méritoit ſi bien ta tendreſſe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : mais cet amour, ainſi que tous les autres, a beſoin de communication, & quel retour peut attendre une mère d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfans nous ſont chers long-temps avant

qu'ils puissent le sentir & nous aimer à leur tour ; & cependant on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende ! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas assez à ma fantaisie ; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : sa tendresse pour eux est trop raisonnable ; j'en veux une plus vive & qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mère qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin, quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation, & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pèse de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge & la crainte jusques dans les bras d'un époux, de n'oser ouvrir son cœur à celui qui le possède, & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre ? A qui grand Dieu ! faut-il déguiser mes plus secrettes pensées, & céler l'intérieur d'une ame, dont il auroit lieu d'être si content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon cœur n'ose accepter aucun témoignage de son estime, ses plus tendres caresses me font rougir, & toutes les marques de respect & de considération qu'il me donne, se changent dans ma conscience en opprobres & en signes de mépris. Il est bien dur d'avoir à se dire sans cesse : c'est une

une autre que moi qu'il honore. Ah ! s'il me connoiſſoit, il ne me traiteroit pas ainſi ! Non, je ne puis ſupporter cet état affreux ; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable, que je ne ſois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeſſer ma faute, & à mourir de douleur & de honte à ſes pieds.

CEPENDANT les raiſons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne ſoit une raiſon de me taire. En conſidérant l'état paiſible & doux de ma famille, je ne penſe point ſans effroi qu'un ſeul mot y peut cauſer un déſordre irréparable. Après ſix ans paſſés dans une ſi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari ſi ſage & ſi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de ſon heureuſe épouſe, ni d'autre plaiſir que de voir regner dans ſa maiſon l'ordre & la paix ? Contriſterai-je par des troubles domeſtiques les vieux jours d'un pere que je vois ſi content, ſi charmé du bonheur de ſa fille & de ſon ami ? Expoſerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou ſcandaleuſe, à ſe voir les triſtes victimes de la diſcorde de leurs parens, entre un père enflammé d'une juſte indignation, agité par la jalouſie, & une mère infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs ? Je connois M. de Wolmar eſtimant ſa femme ; que ſais-je ce qu'il fera ne l'eſtimant plus ? Peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractère, n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colère qu'il eſt doux & tranquille tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

SI je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi-même ? Six ans d'une vie honnête & régulière n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-temps ? Je te l'avoue, ma Couſine, je ne tourne point ſans répugnance les yeux ſur le paſſé ; il m'humilie juſqu'au découragement, & je ſuis trop ſenſible à la honte pour en ſupporter l'idée, ſans retomber dans une ſorte de déſeſpoir. Le temps qui s'eſt écoulé depuis mon mariage, eſt celui qu'il faut que j'enviſage

pour me raſſurer. Mon état préſent m'inſpire une confiance que d'importuns ſouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe & de mère m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur père autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauve-garde de la mienne ; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi sûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger, & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voila l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon père va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'embarras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zèle à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu ſais que M. de Wolmar quitte ſouvent la compagnie & fait volontiers ſeul des promenades, aux environs : il cauſe avec les payſans ; il s'informe de leur ſituation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide, au beſoin, de ſa bourſe & de ſes conſeils. Mais quand nous ſommes ſeuls, il ne ſe promene qu'avec moi ; il quitte peu ſa femme & ſes enfans, & ſe prête à leurs petits jeux avec une ſimplicité ſi charmante, qu'alors je ſens pour lui quelque choſe de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendriſſement ſont d'autant plus périlleux pour la réſerve, qu'il me fournit lui-même les occaſions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui ſembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le ſens; mais puiſque tu veux que ce ſoit de concert entre nous, & avec toutes

les précautions que la prudence autorise, reviens & fais de moins longues absences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reste importe assez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari, mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie, & la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce, & que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures; non, il est guéri, je le sens, j'en suis très-sûre, j'ose me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains; c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel; on s'attendrit par réminiscence; on a honte de se sentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'est plus rien; mais je pleure les maux qu'il a causés; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscrettement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas! sans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le désespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ses nouvelles; près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est, a souffert mille désastres, qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages, que plusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus! Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah! ma chère! Quelle ame c'étoit que la sienne!.... Comme il savoit aimer!.... Il méritoit de vivre... Il aura présenté devant le souverain Juge une ame foible, mais saine & aimant la vertu... Je m'efforce en vain de chasser ces tristes idées; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a besoin de tes soins; & puisque je ne puis oublier

cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

REGARDE que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus sage & plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton cœur sent-il moins le même besoin ? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci ? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne ; car malgré ta dissimulation, je connois ta manière d'y vivre, & ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à mon tour ; c'est que ta douleur est toujours concentrée & solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi ; je ne blâme point tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un si tendre époux ; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes, la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah ! tu ne connois pas la véritable affliction. Si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage ? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant, que n'a pas le contentement ? Et l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines ?

VOILA, ma chère, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble ; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations ; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit,

le mien eſt pris, & je ne changerai pas. Je n'ai pas oublié le temps où tu voulois me ſuivre en Angleterre. Amie incomparable, c'eſt à préſent mon tour. Tu connois mon averſion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux ruſtiques, & l'attachement que trois ans de ſéjour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille, & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon père de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien! ſi tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſanne, où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-deſſus; tout le veut : mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rappelle, & ſans toi je ne ſuis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutélaire; viens conſerver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mère, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, & n'ayant plus rien à deſirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le ſein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

MON Dieu! Couſine, que ta lettre m'a donné de plaiſir! Charmante prêcheuſe! . . . . . . charmante, en vérité; mais prêcheuſe pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte Athénien . . . . . ce beau diſeur . . . . . tu ſais bien . . . . . dans ton vieux Plutarque . . . . . Pompeuſes deſcriptions, ſuperbe temple . . . . . quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni,

l'air ſimple, grave & poſé ..... comme qui diroit, ta Couſine Claire..... D'une voix creuſe, lente, & même un peu naſale..... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il ſe tait, & les mains de battre! Adieu l'homme aux phraſes. Mon enfant, nous ſommes ces deux Architectes; le temple dont il s'agit eſt celui de l'amitié.

RÉSUMONS un peu les belles choſes que tu m'as dites. Premiérement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois néceſſaire; & puis, que tu me l'étois auſſi; & puis, qu'étant libres de paſſer nos jours enſemble, il les y falloit paſſer. Et tu as trouvé tout cela toute ſeule? Sans mentir tu es une éloquente perſonne! Oh bien! que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette ſublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari, que tu remplis le vuide qu'il avoit laiſſé dans mon cœur. De ſon vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi ſeule, & ſelon ta remarque ſur l'accord de la tendreſſe maternelle & de l'amitié; ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-ſeulement, je réſolus dès-lors de paſſer le reſte de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fiſſent qu'une, je me propoſai, ſuppoſant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari, trouvé par plaiſanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

DANS ce deſſein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une ſucceſſion embrouillée, & me trouvant aſſez de bien pour ſacrifier quelque choſe à la liquidation du reſte, je ne ſongeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets aſſurés, & à l'abri de tout procés. Tu ſais que j'ai des fantaiſies ſur bien des choſes: ma folie dans celle-ci étoit de te ſurprendre. Je m'étois miſe en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te préſenter l'un & l'autre avec un beau compliment, pour dépoſer en tes mains la mère, la fille, &

leur bien, c'eſt-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne; pour moi je ne m'en méle plus.

REMPLIE de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choiſis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar : ne le connoîtrois-tu point? ..... Mon mari, Couſine? ..... Oui, ton mari, Couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris. N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en-dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que, quand tu lui propoſerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empreſſement, & ſe montrât un peu froid à conſentir. Il me fit là-deſſus une réponſe que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. » Petite Couſine, je connois Julie ...... je la connois » bien ...... mieux qu'elle ne croit, peut-être. Son cœur eſt » trop honnête pour qu'on doive réſiſter à rien de ce qu'elle deſire, & trop ſenſible pour qu'on le puiſſe ſans l'affliger. Depuis » cinq ans que nous ſommes unis, je ne crois pas qu'elle ait reçu » de moi le moindre chagrin, j'eſpere mourir ſans lui en avoir jamais fait aucun ». Couſine, ſonges-y bien : voilà quel eſt le mari dont tu médites ſans ceſſe de troubler indiſcrettement le repos.

POUR moi, j'eus moins de délicateſſe ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai ſi naturellement les diſcours auxquels ton cœur te ramenoit ſouvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois des ſecondes nôces, & que je t'aimois mieux que toute autre choſe,

hormis un mari. Car vois-tu, ma pauvre enfant! tu n'as pas un ſecret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénètre; je perce juſqu'au plus profond de ton ame, & c'eſt pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce ſoupçon, qui te faiſoit ſi heureuſement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me ſuis miſe à faire la veuve coquette, aſſez bien pour t'y tromper toi-même. C'eſt un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne ſais pas mal prendre, & avec lequel je me ſuis quelquefois amuſée à perſiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as cru prête à chercher un ſucceſſeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aiſé d'en trouver. Mais je ſuis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-temps, & tu t'es bientôt raſſurée. Cependant je veux te raſſurer encore mieux, en t'expliquant mes vrais ſentimens ſur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me ſerois point mariée. Mais dans notre ſexe, on n'achete la liberté que par l'eſclavage, & il faut commencer par être ſervante pour devenir ſa maîtreſſe un jour. Quoique mon père ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épouſai donc M. d'Orbe. Il étoit ſi honnête homme & m'aimoit ſi tendrement, que je l'aimai ſincérement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuſe que celle que j'en avois conçue, & détruiſit les impreſſions que m'en avoit laiſſé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuſe, & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois déſolé, & je ſens qu'il me falloit un auſſi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente, & pouvoir rire plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeller les dangers

que

que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la triſteſſe & l'effroi pénétrerent mon ame, & juſqu'à ce que je t'aie vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la ſentis. Elle a beaucoup fait ſur ton bon cœur, & je ne ceſſerai de bénir ces heureuſes larmes, qui ſont peut-être la cauſe de ton retour au bien.

VOILA comment s'eſt paſſé tout le temps que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi, depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſpérer d'en retrouver un autre qui fût autant ſelon mon cœur, & ſi je ſuis tentée de le chercher? Non, Couſine; le mariage eſt un état trop grave; ſa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriſte & me ſied mal; ſans compter que toute gêne m'eſt inſupportable. Penſe, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ris, pendant ſept ans, ſept petites fois à mon aiſe! Je ne veux pas faire comme toi la matrône à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve aſſez piquante, aſſez mariable encore, & je crois que, ſi j'étois homme, je m'accommoderois aſſez de moi. Mais me remarier, Couſine! écoute, je pleure bien ſincérement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour paſſer l'autre avec lui; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même, que parce que je l'avois déja pris.

JE viens de t'expoſer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les ſoins de M. de Wolmar, c'eſt que les difficultés ſemblent croître avec mon zèle à les ſurmonter. Mais mon zèle ſera le plus fort, & avant que l'été ſe paſſe, j'eſpère me réunir à toi pour le reſte de nos jours.

IL reſte à me juſtifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'eſt à quoi j'emploie ici le meilleur temps que j'y paſſe. Je n'entre jamais dans ma maiſon ſans y retrouver des veſtiges de celui qui me la rendoit chère. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet ſans apperce-

voir quelque ſigne de ſa tendreſſe & de la bonté de ſon cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému ? Quand je ſuis ici, je ne ſens que la perte que j'ai faite. Quand je ſuis près de toi, je ne vois que ce qui m'eſt reſté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir ſur mon humeur ? Si je pleure en ton abſence, & ſi je ris près de toi, d'où vient cette différence ? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien quand je te poſſede.

Tu as dit bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'eſt de te chérir quoique tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faite pour regner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, Couſine? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous eſt également chère, nos talens ſont les mêmes; j'ai preſqu'autant d'eſprit que toi, & ne ſuis guères moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en impoſes, tu me ſubjugues, tu m'atteres, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute, j'aurois dû prendre l'aſcendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foibleſſe, que je blâmois, me ſembloit preſque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce temps-là même, je ne t'abordois point ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta ſervante. Explique ſi tu peux cette énigme ; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais ſi fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'eſt que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent, & leur donne, pour ainſi dire, un nouvel être dont ils ſont forcés de lui faire hommage, puiſqu'ils ne l'auroient point eu ſans lui. Je t'ai rendu d'importans ſervices, j'en conviens; tu m'en fais ſouvenir ſi ſouvent qu'il n'y a pas moyen de

l'oublier. Je ne le nie point; ſans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait, que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Eſt-il poſſible de te voir long-temps ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en ſoit, Claire ſe conſole de valoir moins que Julie, en ce que ſans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand beſoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup, ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidère, je t'en conjure, que ce qui te porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons même que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous: car en de pareilles matières il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſevelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpère, le cas peut devenir différent; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les ſache très-mal fondées. Tes fautes paſſées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du préſent, & tu le ſerois bien moins s'il te reſtoit plus de ſujet de l'être. Mais je ne puis te paſſer ton effroi ſur le ſort de notre pauvre ami. A pré-

ſent que tes affections ont changé d'eſpèce, crois qu'il ne m'eſt pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preſſentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raiſon. Milord Édouard a reçu deux fois de ſes nouvelles, & m'a écrit à la ſeconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déja paſſé les dangers dont tu parles. Tu ſais cela auſſi-bien que moi, & tu t'affliges comme ſi tu n'en ſavois rien. Mais ce que tu ne ſais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'eſt que le vaiſſeau ſur lequel il eſt, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faiſant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon père, & dont il n'a pas manqué de me faire part, ſelon ſa coutume, de m'inſtruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des ſiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ſerons pas long-temps ſans recevoir des nouvelles de notre philoſophe, & que tu en ſeras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il eſt en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! foſſe or qui quel miſer pur un poco,

Ch' è già di piangere e di viver laſſo!

VOILA ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce eſpérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni ſeule ni la premiere, & que l'exécution en eſt plus avancée que tu ne penſois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à ſe rejoindre que d'avoir encore à ſe ſéparer.

HÉ bien! belle Dame, ai-je tenu parole, & mon triomphe eſt-il complet? Allons, qu'on ſe mettre à genoux, qu'on baiſe avec reſpect cette lettre, & qu'on reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie, Julie de Wolmar à été vaincue en amitié (6).

(6) Que cette bonne Suiſſeſſe eſt heureuſe d'être gaie, quand elle eſt gaie, ſans eſprit, ſans naïveté, ſans fineſſe! Elle ne ſe doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire paſſer la bonne humeur. Elle ne ſait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour ſoi, mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

LETTRE IX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

MA Coufine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extrémités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paffé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémifphères; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diamètre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eft cher, fon image plus vîte que la mer & les vents, nous fuit au bout de l'univers, & par-tout où l'on fe porte avec foi, l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup fouffert; j'ai vu fouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas! ils mettoient un fi grand prix à la vie! & moi je leur ai furvécu! . . . . Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les misères de mes compagnons m'étoient plus fenfibles que les miennes ; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient fouffrir plus que moi. Je me difois ; je fuis mal ici : mais il eft un coin fur la terre où je fuis heureux & paifible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois fur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes efpérances ; Milord Édouard m'apprend que vous jouiffez toutes deux de la paix & de la fanté, & que fi vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'époufe, il vous refte ceux d'amie & de mère, qui doivent fuffire à votre bonheur.

JE fuis trop preffé de vous envoyer cette lettre pour vous faire à préfent un détail de mon voyage. J'ofe efpérer d'en avoir bientôt une occafion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légère idée, plus pour exciter que pour fatisfaire votre curiofité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenfe dont je viens de vous parler, & fuis revenu dans le même vaiffeau fur lequel j'étois parti, le feul que le Commandant ait ramené de fon efcadre.

J'AI vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaſte continent que le manque de fer a ſoumis aux Européens, & dont ils ont fait un déſert pour s'en aſſurer l'Empire. J'ai vu les côtes du Bréſil, où Lisbonne & Londres puiſent leurs tréſors, & dont les peuples miſérables foulent aux pieds l'or & les diamans, ſans oſer y porter la main. J'ai traverſé paiſiblement les mers les plus orageuſes qui ſont ſous le cercle antarctique; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo

Provai l'onde fallaci, e'l vento infido.

J'AI vu de loin le ſéjour de ces prétendus géans (7) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une isle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confinée au bout du monde pour y ſervir d'aſyle à l'innocence & à l'amour perſécuté : mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche, en empêchant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice en ne l'habitant pas lui-même.

J'AI vu ſur les rives du Mexique & du Pérou le même ſpectacle que dans le Bréſil : j'en ai vu les rares & infortunés habitans, triſtes reſtes de deux puiſſans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de misères au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel en pleurant, les tréſors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière ſans réſiſtance & ſans défenſeurs. Tel eſt le droit de la guerre parmi les peuples ſavans, humains & polis de l'Europe : on ne ſe borne pas à faire à ſon ennemi tout le mal dont on peut retirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé preſque toute la partie occidentale de l'Amérique, non ſans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du mon-

(7) Les Patagons.

de, ſous l'empire d'une ſeule Puiſſance, qui tient, pour ainſi dire, en ſa main les clefs d'un hémiſphère du globe.

Après avoir traverſé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre Continent un nouveau ſpectacle. J'ai vu la plus nombreuſe & la plus illuſtre nation de l'Univers ſoumiſe à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célèbre, & n'ai plus été ſurpris de le trouver eſclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le ſera juſqu'à la fin des ſiecles. Je l'ai trouvé digne de ſon ſort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup ſans rien dire, plein d'eſprit ſans aucun génie, abondant en ſignes & ſtérile en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon; qui met tous les devoirs en étiquette, toute la morale en ſimagrées, & ne connoît d'autre humanité que les ſalutations & les révérences. J'ai ſurgi dans une ſeconde Isle déſerte plus inconnue, plus charmante encore que la première, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le ſeul peut-être qu'un exil ſi doux n'épouvanta point; ne ſuis je pas déſormais partout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'induſtrie humaine pour tirer l'homme civiliſé d'une ſolitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux beſoins.

J'ai vu dans le vaſte Océan, où il devroit être ſi doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaiſſeaux ſe chercher, ſe trouver, s'attaquer, ſe battre avec fureur, comme ſi cet eſpace immenſe eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre le fer & les flammes. Dans un combat aſſez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des bleſſés & les gémiſſemens des mourans. J'ai reçu en rougiſſant ma part d'un immenſe butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris ſur des malheureux, c'eſt à des malheureux qu'il ſera rendu.

J'ai vu l'Europe tranſportée à l'extrémité de l'Afrique, par les ſoins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu par

le temps & la conſtance des difficultés que tout l'héroïſme des autres peuples n'a jamais pu ſurmonter. J'ai vu ces vaſtes & malheureuſes contrées qui ne ſemblent deſtinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'eſclaves. A leur vil aſpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes ſemblables changée en bêtes pour le ſervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

ENFIN j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétabliſſoient à mes yeux l'honneur de mon eſpèce, pour lequel la douleur & la mort ne ſont rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un ſoldat, un pilote, un ſage, un grand-homme, & pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Édouard Bomſton : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier; c'eſt quelqu'un qui reſſemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Étange, & qui puiſſe conſoler de leur perte un cœur qui ſut les aimer.

COMMENT vous parler de ma guériſon ? C'eſt de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus ſage que je ſuis parti ? J'oſe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur; vous ſavez s'il eſt poſſible qu'elle s'en efface; mais ſon empire eſt plus digne d'elle, & ſi je ne me fais pas illuſion, elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma Couſine, il me ſemble que ſa vertu m'a ſubjugué, que je ne ſuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même; ou plutôt il me ſemble que mes ſentimens ne ſe ſont pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque ſoin que je m'examine, je les trouve auſſi purs que l'objet qui les inſpire. Que puis-je vous dire de plus juſqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je ſuis ſincère & vrai ; je veux être ce que je dois être; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raiſons de m'en défier ? Suis-je le maître du paſſé ? Puis-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment diſtinguerai-je, par la ſeule imagination, ce qui eſt de ce qui fut ? & comment me repréſenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoique

que vous penſiez, peut-être, du motif ſecret de mon empreſſement, il eſt honnête & raiſonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye, & m'examinez vous-même, ou laiſſez-moi voir Julie, & je ſaurai ce que je ſuis.

Je dois accompagner Milord Édouard en Italie. Je paſſerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Penſez-vous que cela ſe puiſſe? Eh ! ſi vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie : mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, auſſi bonne & compatiſſante que vertueuſe & ſage, qui daigna m'aimer dès ſa plus tendre jeuneſſe, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (8). Non, non, chère & charmante amie, un ſi cruel refus ne ſeroit ni de vous, ni fait pour moi; il ne mettra point le comble à ma misère. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y conſentirez. Je la verrai, elle y conſentira. Vous connoiſſez trop bien toutes deux mon reſpect pour elle. Vous ſavez ſi je ſuis homme à m'offrir à ſes yeux en me ſentant indigne d'y paroître. Elle a déploré ſi long-temps l'ouvrage de ſes charmes ! Ah ! qu'elle voye une fois l'ouvrage de ſa vertu !

P. S. Milord Édouard eſt retenu pour quelque temps encore ici par des affaires ; s'il m'eſt permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devants pour être plutôt auprès de vous ?

(8) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de ſa vie?... Malheureux queſtionneur; il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

LETTRE X.

DE M. DE WOLMAR A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoiſſions pas encore, je ſuis chargé de vous écrire. La plus ſage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir ſon cœur à ſon heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre ſa maiſon. L'innocence & la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hoſpitalité, l'eſtime, la confiance. Conſultez votre cœur, & s'il n'y a rien-là qui vous effraye, venez ſans crainte. Vous ne partirez point d'ici ſans y laiſſer un ami.

WOLMAR.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empreſſement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

JULIE.

LETTRE XI.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette lettre étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé! cent fois le bien arrivé, cher Saint Preux! car je prétends que ce nom [9] vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez,

(9) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens à ſon précédent voyage.

apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raifon les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre fa maifon, fon amitié, fes confeils ; il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes fur votre voyage, & je m'offenferois moi-même fi je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux fans cela. Quoique j'attende beaucoup de fa fageffe, & plus de votre vertu, j'ignore quel fera le fuccès de cette entreprife. Ce que je fais bien, c'eft qu'avec la femme qu'il a, le foin qu'il veut prendre eft une pure générofité pour vous.

VENEZ donc, mon aimable ami, dans la fécurité d'un cœur honnête, fatisfaire l'empreffement que nous avons tous de vous voir paifible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis, vous délaffer de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez foufferts. La derniere fois que vous me vîtes, j'étois une grave matrône, & mon amie étoit à l'extrémité; mais à préfent qu'elle fe porte bien, & que je fuis redevenue fille, me voilà tout auffi folle & prefque auffi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'eft que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde, avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne faurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranfporté, ne peut fe contenir au-dedans de moi; il a befoin de s'épancher. Vous qui l'avez fi fouvent garanti du défefpoir, foyez le cher dépofitaire des premier plaifirs qu'il ait goûtés depuis fi long-temps.

JE l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu ſa voix; ſes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appellé ſon ami, ſon cher ami; elle m'a reçu dans ſa maiſon; plus heureux que je ne fus de ma vie, je loge avec elle ſous un même toît, & maintenant que je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle.

MES idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder; elles ſe préſentent toutes enſemble; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine, après une ſi longue abſence, m'étois-je livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur, en embraſſant mon ami, mon libérateur & mon père, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes deſirer dans l'eſpoir de m'y ſoulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer ſi-tôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes de partir le premier pour avoir plus de temps à vous attendre ici. Je demandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle, je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes, ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

IL ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une choſe à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante, comme autrefois, des charmes de ſa premiere jeuneſſe. J'avois toujours vu ſes beaux yeux animés du feu qu'elle m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; ſon amour & le mien ſe mêloient tellement avec ſa figure que je ne pouvois les en ſéparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mère, Julie indifférente! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à ſa beauté. Elle avoit eu la petite vérole; elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination

me refuſoit opiniâtrement des taches ſur ce charmant viſage, & ſi-tôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je penſois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord ſe préſentoit à mon eſprit ſous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit paſſer ſi vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

QUAND j'apperçus la cime des monts, le cœur me battit fortement, en me diſant, elle eſt là. La même choſe venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même choſe m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maiſon du Baron d'Étange. Le monde n'eſt jamais diviſé pour moi qu'en deux régions, celle où elle eſt, & celle où elle n'eſt pas. La première s'étend quand je m'éloigne, & ſe reſſerre à meſure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle eſt à préſent bornée aux murs de ſa chambre. Hélas! ce lieu ſeul eſt habité; tout le reſte de l'univers eſt vuide.

PLUS j'approchois de la Suiſſe, plus je me ſentois ému. L'inſtant, où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Genève, fut un inſtant d'extaſe & de raviſſement. La vue de mon pays, de ce pays ſi chéri, où des torrens de plaiſirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes ſi ſalutaire & ſi pur; le doux air de la patrie, plus ſuave que les parfums de l'Orient; cette terre riche & fertile, ce payſage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé: ce ſéjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aſpect d'un peuple heureux & libre; la douceur de la ſaiſon, la ſérénité du climat; mille ſouvenirs délicieux qui réveilloient tous les ſentimens que j'avois goûtés, tout cela me jettoit dans des tranſports que je ne puis décrire, & ſembloit me rendre à la fois la jouiſſance de ma vie entière.

EN deſcendant vers la côte, je ſentis une impreſſion nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me reſſerroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cauſe, croiſſoit à meſure que j'approchois de la Ville; il ralentiſſoit mon empreſſement d'arriver, &

fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait jusques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me rejouis de ce qui m'eût désolé dans un autre temps; mais j'appris avec un vrai chagrin que Madame d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impossible d'avaler un seul morceau; je suffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je ne voyois plus Julie ; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir ; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entière.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroitre quelqu'un.

A peine Julie m'eût-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens tressaillir; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord ! ô mon ami ! . . . . je ne puis parler . . . . . Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puise dans ses bras la cha-

Tome 2e. *Page 46.*



leur & la vie, je pétille de joie en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit-là; je le ſavois, je le voyois, mais qu'aurois-je pu voir? Non, quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le Ciel!

CETTE première impétuoſité ſuſpendue, Madame de Wolmar me prit par la main, & ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré; quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens, mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

APRÈS cette courte ſcène, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

CE fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré, que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amère & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légères traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité; ſa contenance, non moins modeſte, eſt moins timide; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manières contraintes, mêlées de tendreſſe & de honte; & ſi

le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſallon qu'elle diſparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord, c'étoient ſes enfans ! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déja ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mère. Que devins-je à cet aſpect ? Cela ne peut ni ſe dire ni ſe comprendre ; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle ! ô regrets ! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joie. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut ſi chère. Hélas ! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes ſembloient ſe multiplier avec elle.

ELLE me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie ; ils ſeront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auſſi-tôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes, tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité : chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler à ceux de qui vous tenez la vie ; puiſſiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les vôtres la conſolation de leurs amis infortunés. Madame de Wolmar enchantée me ſauta au cou une ſeconde fois, & ſembloit me vouloir payer par ſes careſſes de celles que je faiſois à ſes deux fils. Mais quelle différence du premier embraſſement à celui-là ! Je l'éprouvai avec ſurpriſe. C'étoit une mère de famille que j'embraſſois ; je la voyois environnée de ſon époux & de ſes enfans ; ce cortége m'en impoſoit. Je trouvois ſur ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect ; ſa familiarité m'étoit preſque à charge ; quelque belle qu'elle me parût, j'aurois baiſé le bord de ſa robe de meilleur cœur que ſa joue : dès cet inſtant, en un mot, je connus qu'elle ou

moi

moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar, me prenant par la main, me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement; il n'est point celui d'un étranger, il ne sera plus celui d'un autre, & désormais il restera vuide ou occupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable! mais je ne le méritois pas encore assez pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là, il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise, & prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un père à son enfant, & me mit, à force d'estime, dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé; je n'oublierai point que j'ai la sienne & la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur se resserre à ses bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer, soit le mari de Julie?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Madame de Wolmar, son mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je restài seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévenu de tous. Que lui dire? Comment débuter? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, & des temps si présens à ma mémoire? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés, ou que je ne m'en souciasse plus? Quel supplice de traiter en étrangère celle qu'on porte au fond de son cœur! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au visage; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien & les mêmes manières qu'elle avoit

auparavant; elle continua de me parler ſur le même ton ; ſeulement, je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me raſſurer & à ſortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

ELLE me parla de mes longs voyages : elle vouloit en ſavoir les détails; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah, Julie! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous; voulez-vous déja me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

JE lui dis que je vous avois donné une rélation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de ſourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit : vous voyez un exemple de la franchiſe qui regne ici. Si vous voulez ſincérement être vertueux, apprenez à l'imiter : c'eſt la ſeule priere & la ſeule leçon que j'aie à vous faire. Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtère aux actions les plus innocentes, & quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'eſt celui-ci : ne fais, ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes ce Romain qui vouloit que ſa maiſon fût conſtruite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

J'AI, continua-t-il, deux partis à vous propoſer. Choiſiſſez li-

brement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant ; notre amitié commence, en voici le cher lien ; qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ; traitez-la toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi, comme si je n'y étois pas ; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez sans inquiétude ; car comme je me réserve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé ; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi, que j'y étois déja presque accoutumé. Nous recommençâmes à causer paisiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant ; dans l'entretien de tout à l'heure disiez-vous *Madame?* Non, dis-je un peu déconcerté ; mais la bienséance.... la bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice ; où la vertu regne, elle est inutile ; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma présence, ou *Madame* en particulier ; cela m'est indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois affaire, & je résolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuisé de fatigue avoit grand besoin de nourriture, & mon esprit de repos ; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte ; rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce & précieuse innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir.

Le soir en me retirant, je passai devant la chambre des maîtres de la maison ; je les y vit entrer ensemble ; je gagnai tristement

la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

VOILA, Milord, comment s'eſt paſſée cette première entrevue, deſirée ſi paſſionnément, & ſi cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je ſuis ſeul; je me ſuis efforcé de ſonder mon cœur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'eſt impoſſible de juger ſi-tôt de mon véritable état. Tout ce que je ſais très-certainement, c'eſt que ſi mes ſentimens pour elle n'ont pas changé d'eſpèce, ils ont au moins bien changé de forme; que j'aſpire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête, que je le deſirois autrefois.

JE compte aller dans deux ou trois jours à Lauſanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi, quand je n'ai pas vu ſa Couſine; cette aimable & chère amie à qui je dois tant, qui partagera ſans ceſſe avec vous mon amitié, mes ſoins, ma reconnoiſſance, & tous les ſentimens dont mon cœur eſt reſté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai beſoin de vos avis & je veux m'obſerver de près. Je ſais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me ſoit d'habiter cette maiſon; je l'ai réſolu, je le jure, ſi je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en ſortirai dans l'inſtant.

LETTRE XIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaiſir avant ton départ d'embraſſer ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une eſpece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans ſa chambre, il a été ſaigné [10] ce matin. D'ailleurs, j'avois bien ré-

(10) Pourquoi ſaigné? Eſt-ce auſſi la mode en Suiſſe?

ſolu, pour te punir, de ne le pas laiſſer partir ſi-tôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-temps. Vraiment cela ſeroit bien imaginé qu'il vît ſéparément les inſéparables!

EN vérité, ma Couſine; je ne ſais quelles vaines terreurs m'avoient faſciné l'eſprit ſur ce voyage, & j'ai honte de m'y être oppoſée avec tant d'obſtination. Plus je craignois de le revoir, plus je ſerois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car ſa préſence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je ſens pour lui m'effraye, je crois que, s'il m'étoit moins cher, je me défierois plus de moi : mais je l'aime auſſi tendrement que jamais, ſans l'aimer de la même manière. C'eſt de la comparaiſon de ce que j'éprouve à ſa vue, & de ce que j'éprouvai jadis, que je tire la ſécurité de mon état préſent, & dans des ſentimens ſi divers, la différence ſe fait ſentir à proportion de leur vivacité.

QUANT à lui, quoique je l'aie reconnu du premier inſtant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois guères imaginé poſſible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques ſignes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à ſon caractère. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la ſecrete honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient, devant moi, je ne ſais quelle contenance ſervile & baſſe, & dont tu t'es pluſieurs fois mocquée avec raiſon. Au lieu de la ſoumiſſion d'un eſclave, il a maintenant le reſpect d'un ami qui ſait honorer ce qu'il eſtime, il tient avec aſſurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ſes maximes de vertu contrarient ſes intérêts; il ne craint ni de ſe faire tort, ni de me faire affront en louant les choſes louables, & l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & sûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde &

l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervés, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles, depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtêmes; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

SA figure eſt changée auſſi & n'eſt pas moins bien; ſa démarche eſt plus aſſurée; ſa contenance eſt plus libre; ſon port eſt plus fier; il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection, & joint au feu de la jeuneſſe la majeſté de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable; il eſt noir comme un More, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chère, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me ſurprends ſouvent à les regarder malgré moi.

JE crois m'appercevoir que, ſi je l'examine, il n'eſt pas moins attentif à m'examiner. Après une ſi longue abſence, il eſt naturel de ſe conſidérer mutuellement avec une ſorte de curioſité; mais ſi cette curioſité ſemble tenir de l'ancien empreſſement, quelle différence dans la manière auſſi-bien que dans le motif! Si nos regards ſe rencontrent moins ſouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il ſemble que nous ayons une convention tacite pour nous conſidérer alternativement. Chacun ſent, pour ainſi dire, quand c'eſt le tour de l'autre & détourne les yeux à ſon tour. Peut-on revoir ſans plaiſir, quoique l'émotion n'y ſoit plus, ce qu'on aima ſi tendrement autrefois, & qu'on aime ſi purement aujourd'hui? Qui ſait ſi l'amour propre ne cherche point à juſtifier les erreurs paſſées? Qui ſait ſi chacun des deux, quand la paſſion ceſſe de l'aveugler, n'aime point encore à ſe dire; je n'avois pas trop mal choiſi? Quoi qu'il en ſoit, je te le répéte ſans honte, je conſerve pour lui des ſentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces ſentimens, je

m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractère & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime ; je m'honore à mon tour de la sienne & mériterai de la conserver. Ah ! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi ; Cousine, tu connoîtrois que je lui suis encore chère !

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage ; & qu'il en pense par lui-même, depuis qu'il l'a vue, tout le bien que nous lui en avons dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux soirs, en se félicitant du parti qu'il a pris, & me faisant la guerre de ma résistance. Non, me disoit-il hier, nous ne laisserons point un si honnête-homme en doute sur lui-même ; nous lui apprendrons à mieux compter sur sa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne pensez, du fruit des soins que nous allons prendre. Quant à présent, je commence déja par vous dire que son caractère me plaît, & que je l'estime sur-tout par un côté dont il ne se doute guères, savoir, la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inspire ; je ne saurois vous dire combien je craignois d'en être caressé. C'étoit la première épreuve que je lui destinois ; il doit s'en présenter une seconde [11], sur laquelle je l'observerai ; après quoi je ne l'observerai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractère : car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon père, quoiqu'il y eût un si grand intérêt, & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource, & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre père & lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systêmes, ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme sans passion ne peut

(11) La lettre où il étoit question de cette seconde épreuve a été supprimée ; mais j'aurai soin d'en parler dans l'occasion.

inſpirer d'averſion à perſonne : mais je lui ai ravi ſon bien, il ne me le pardonnera pas ſi-tôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il ſera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careſſoit à préſent, il ſeroit un fourbe; s'il ne me careſſoit jamais, il ſeroit un monſtre.

VOILA, ma Claire, à quoi nous en ſommes, & je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaiſantes de mon mari. Mais je ſuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aie tant de plaiſir à m'entretenir avec toi; j'ai réſolu de ne te plus rien dire, & ſi tu veux en ſavoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. IL faut pourtant que je te diſe encore ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de cette lettre. Tu ſais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il ſut eſſuyer mes pleurs & diſſiper ma honte. Soit que je ne lui euſſe rien appris, comme tu l'as aſſez raiſonnablement conjecturé, ſoit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-ſeulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il ſemble avoir redoublé de ſoins, de confiance, d'eſtime, & vouloir me dédommager, à force d'égards, de la confuſion que cet aveu m'a coûté. Ma Couſine, tu connois mon cœur; juge de l'impreſſion qu'y fait une pareille conduite.

SI-TÔT que je le vis réſolu à laiſſer venir notre ancien maître, je réſolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puſſe employer ; ce fut de choiſir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'impoſai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer enſuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'eſt venu de cette manière, & ſi je n'ai pu m'empêcher, en l'écrivant, de ſonger qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela

ne

ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre, il s'eſt mocqué de moi, & n'a pas eu la complaiſance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt raſſurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en ſuis convenue; étoit-il ſéant d'en beaucoup parler, pour lui montrer ce que j'en aurois dit? Hé bien! a-t-il reprit en ſouriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage, & ne point ſavoir ce que vous en direz. Puis il a pourſuivi d'un ton plus ſérieux : le mariage eſt un état trop grave pour ſupporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempère quelquefois à propos l'extrême ſévérité de l'autre, & il eſt bon qu'une femme honnête & ſage puiſſe chercher auprès d'une fidelle amie, les conſolations, les lumières & les conſeils qu'elle n'oſeroit demander à ſon mari ſur certaines matières. Quoique vous ne diſiez jamais rien entre vous dont vous n'aimaſſiez à m'inſtruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en ſoient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin, quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choſes à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même manière; & ſi vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres ſeront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ſerez à votre aiſe ni avec l'un, ni avec l'autre. C'eſt pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainſi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déja la juſte honte de me louer en ma préſence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaiſir de dire à votre amie combien votre mari vous eſt cher; à moi, celui de penſer que

dans vos plus ſecrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté en me ſerrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaiſſerez-vous à des précautions ſi peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous eſtimer votre prix?

MA chere amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne ſais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aie il m'élève au-deſſus de moi-même, & je ſens qu'à force de confiance, il m'apprend à la mériter.

LETTRE XIV.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

COMMENT! Couſine, notre voyageur eſt arrivé, & je ne l'ai pas encore vu à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique! Ce n'eſt pas lui, je t'en avertis, que j'accuſe de ce délai; car je ſais qu'il lui dure autant qu'à moi: mais je vois qu'il n'a pas auſſi bien oublié, que tu dis, ſon ancien métier d'eſclave, & je me plains moins de ſa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve auſſi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliſte comme moi faſſe les avances, & que, toute affaire ceſſante, je coure baiſer un viſage noir & crotu [12], qui a paſſé quatre fois ſous le ſoleil, & vu le pays des épices! Mais tu me fais rire, ſur-tout quand tu te preſſes de gronder de peur que je ne gronde la première. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles? C'eſt mon métier de quereller; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveilles, & cela me va très-bien: mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te

(12) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

rendent charmante, au lieu de gronder tu pafferois ta vie à demander pardon, finon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préfent demande-moi pardon de toutes manières. Le beau projet que celui de prendre fon mari pour fon confident, & l'obligeante précaution pour une auffi fainte amitié que la nôtre! Amie injufte, & femme pufillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu fur la terre, fi tu te défies de tes fentimens & des miens? Peut-tu, fans nous offenfer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence, dans les nœuds facrés où tu vis? J'ai peine à comprendre comment la feule idée d'admettre un tiers dans les fecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aife avec toi; mais fi je favois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaifir à t'écrire; infenfiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réferve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expofoit ta fotte défiance, fi ton mari n'eût été plus fage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'efpérois, & moins que je ne le fuis moi-même, à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces fages contemplatifs qui ont paffé leur vie à l'étude du cœur humain, en favent moins fur les vrais fignes de l'amour que la plus bornée des femmes fenfibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entière eft employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apoftille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoftille, il y a dix ans, mon enfant, je ne fais comment tu aurois fait: mais l'ami y feroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obfervé l'attention que tu as mife à examiner fon hôte, & le plaifir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Ariftote & Platon avant de favoir qu'on regarde fon amant, & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un fang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin, il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as observés, feroient échappés à un autre; & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te feront échappés. Quelque différent que ton hôte foit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore, que fi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en foit, tu détournes les yeux quand il te regarde. Tu les détournes, Coufine? Tu ne les baiffes donc plus? car sûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre fage eût auffi remarqué cela?

Une autre chofe très-capable d'inquiéter un mari, c'eft je ne fais quoi de touchant & d'affectueux qui refte dans ton langage au fujet de ce qui te fut cher. En te lifant, en t'entendant parler, on a befoin de te bien connoître pour ne pas fe tromper à tes fentimens; on a befoin de favoir que c'eft feulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainfi de tous tes amis; mais quant à cela, c'eft un effet naturel de ton caractère, que ton mari connoît trop bien pour s'en allarmer. Le moyen que, dans un cœur fi tendre, la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Écoute, Coufine; tout ce que je te dis-là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès font fenfibles, & c'eft beaucoup. Je ne comptois que fur ta vertu, & je commence à compter auffi fur ta raifon: je regarde à préfent ta guérifon finon comme parfaite, au moins comme facile; & tu en as précifément affez fait pour te rendre inexcufable, fi tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apoftille, j'avois déja remarqué le petit article que tu as eu la franchife de ne pas fupprimer ou modifier, en fongeant qu'il feroit vu de ton mari. Je fuis sûre qu'en le lifant il eût, s'il fe pouvoit, redoublé pour toi d'eftime; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite, & beaucoup d'inquiétude fur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avifa d'un plus dangereux fard. Je fais que ceci ne feroit rien pour une autre; mais Coufine, fouvient-t-en toujours, celle que la jeuneffe & la figure d'un amant n'avoient pu féduire, fe per-

dit en penſant aux maux qu'il avoit ſoufferts pour elle. Sans doute le ciel a voulu qu'il lui reſtât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en reſtât pas, pour exercer la ſienne.

Je reviens au principal ſujet de ta lettre; tu ſais qu'à celle de notre ami, j'ai volé; le cas étoit grave. Mais à préſent ſi tu ſavois dans quel embarras m'a mis cette courte abſence, & combien j'ai d'affaires à la fois, tu ſentirois l'impoſſibilité où je ſuis de quitter derechef ma maiſon, ſans m'y donner de nouvelles entraves, & me mettre dans la néceſſité d'y paſſer encore cet hiver; ce qui n'eſt pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre ſix mois plutôt? Je penſe auſſi qu'il ne ſera pas inutile que je cauſe en particulier, & un peu à loiſir avec notre philoſophe; ſoit pour ſonder & raffermir ſon cœur, ſoit pour lui donner quelques avis utiles ſur la manière dont il doit ſe conduire avec ton mari & même avec toi; car je n'imagine pas que tu puiſſes lui parler bien librement là-deſſus, & je vois par ta lettre même qu'il a beſoin de conſeil. Nous avons pris une ſi grande habitude de le gouverner, que nous ſommes un peu reſponſables de lui à notre propre conſcience, & juſqu'à ce que ſa raiſon ſoit entiérement libre, nous y devons ſuppléer. Pour moi, c'eſt un ſoin que je prendrai toujours avec plaiſir; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuſes que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde, depuis que le mien n'eſt plus, que j'eſtime & que j'aime autant que lui. Je lui réſerve auſſi pour ſon compte le plaiſir de me rendre ici quelques ſervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuſes où j'aurai beſoin à mon tour de ſes lumières & de ſes ſoins. Au reſte, je compte ne le garder que cinq au ſix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, ſi-tôt qu'il ſera remis, de me l'envoyer, c'eſt-à-dire, de le laiſſer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu

fais bien que, si je ris quand je pleure, je n'en suis pas moins affligée, je ris aussi quand je gronde, & n'en suis pas moins en colère. Si tu es bien sage, & que tu fasses les choses de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir, & un très-grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu! que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE XV.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

TIENS, Cousine, voilà ton esclave que je te renvoie. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur, qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer si-tôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelfois cette fierté d'ame, qui dédaigne les serviles bienséances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion, sans savoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

MAIS toi, sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici? Premiérement il étoit avec moi, & je prétends que c'est déja beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas, & me rendoit service dans mes affaires; un ami ne s'ennuie point à cela. Une troisieme chose que tu as déja devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi, & si nous ôtions le temps qu'a duré cette causerie de celui qu'il a passé ici,

tu verrois qu'il m'en eſt fort peu reſté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaiſie de s'éloigner de toi pour avoir le plaiſir d'en parler ? Pas ſi bizarre qu'on diroit bien. Il eſt contraint en ta préſence ; il faut qu'il s'obſerve inceſſamment ; la moindre indiſcrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le ſeul devoir ſe laiſſe entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher, on ſe permet d'y ſonger encore. Si l'on étouffe un ſentiment devenu coupable, pourquoi ſe reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux ſouvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je penſe, un raiſonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut ſe permettre. Il a recommencé, pour ainſi dire, la carrière de ſes anciennes amours. Sa première jeuneſſe s'eſt écoulée une ſeconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ſes confidences ; il rappelloit ce temps heureux, où il lui étoit permis de t'aimer ; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente...... ſans doute il les embelliſſoit !

Il m'a peu parlé de ſon état préſent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du reſpect & de l'admiration que de l'amour ; en ſorte que je le vois retourner, beaucoup plus raſſuré ſur ſon cœur que quand il eſt arrivé. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il eſt queſtion de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop ſenſible, un certain attendriſſement que l'amitié ſeule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton ; mais j'ai remarqué depuis long-temps que perſonne ne peut ni te voir, ni penſer à toi de ſang-froid ; & ſi l'on joint au ſentiment univerſel que ta vue inſpire, le ſentiment plus doux qu'un ſouvenir ineffaçable a dû lui laiſſer, on trouvera qu'il eſt difficile, & peut-être impoſſible, qu'avec la vertu la plus auſtère, il ſoit autre choſe que ce qu'il eſt. Je l'ai bien queſtionné, bien obſervé, bien ſuivi ; je l'ai examiné autant qu'il m'a été poſſible ; je ne puis bien lire dans ſon ame, il n'y lit pas mieux lui-même : mais je puis te répondre au moins qu'il eſt pénétré de la force de ſes devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie mépriſable & corrompue, lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de ſon propre anéantiſſement. Couſine, je n'ai qu'un conſeil à te donner,

& je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le paſſé, & je te réponds de l'avenir.

QUANT à la reſtitution dont tu me parles, il n'y faut plus ſonger. Après avoir épuiſé toutes les raiſons imaginables, je l'ai prié, preſſé, conjuré, boudé, baiſé, je lui ai pris les deux mains, je me ſerois miſe à genoux, s'il m'eût laiſſé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a pouſſé l'humeur & l'opiniâtreté juſqu'à jurer qu'il conſentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à ſe deſſaiſir de ton portrait. Enfin dans un tranſport d'indignation, me le faiſant toucher attaché ſur ſon cœur : le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton ſi ému qu'il en reſpiroit à peine, le voilà ce portrait, le ſeul bien qui me reſte, & qu'on m'envie encore! Soyez sûre qu'il ne me ſera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Couſine, ſoyons ſages & laiſſons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui, s'il s'obſtine à le garder.

APRÈS avoir bien épanché & ſoulagé ſon cœur, il m'a paru aſſez tranquille pour que je puſſe lui parler de ſes affaires. J'ai trouvé que le temps & la raiſon ne l'avoient point fait changer de ſyſtême, & qu'il bornoit toute ſon ambition à paſſer ſa vie attaché à Milord Édouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet ſi honnête, ſi convenable à ſon caractère, & ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſilence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſingulière de ton mari, & à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrette qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & fions-nous à ſa ſageſſe. La manière dont il s'y prend prouve aſſez que, ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

TU n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manières, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir, ont rendu ſa phyſionnomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit

je

je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui, dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive, ſe piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entiérement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me conſoler, & ne m'a point débité là-deſſus de maximes galantes. Il a careſſé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché, comme toi, ſes défauts, & s'eſt plaint de ce que je la gâtois; il s'eſt livré avec zèle à mes affaires, & n'a preſque été de mon avis ſur rien. Au ſurplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne ſe ſeroit pas aviſé d'aller fermer un rideau; je me ſerois fatiguée à paſſer d'une chambre à l'autre qu'un pan de ſon habit galamment étendu ſur ſa main ne ſeroit pas venu à mon ſecours; mon éventail reſta hier une grande ſeconde à terre ſans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une ſeule fois ſavoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir ſon chapeau cloué ſur ſa tête, pour montrer qu'il ſait les bons airs (13). A table, je lui ai demandé ſouvent ſa tabatière qu'il n'appelle pas ſa boëte; toujours il me l'a préſentée avec la main, jamais ſur une aſſiette comme un laquais; il n'a pas manqué de boire à ma ſanté deux fois au moins par repas, & je parie que, s'il nous reſtoir cet hiver, nous le verrions, aſſis avec nous autour du feu, ſe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, Couſine; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris, qui ait conſervé cette bon-hommie. Au reſte, il me ſemble que tu dois trouver notre philoſophe empiré dans un ſeul

(13) A Paris on ſe pique ſur tout de rendre la ſociété commode & facile, & c'eſt dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait conſiſter cette ſociété. Tout eſt uſages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces uſages naiſſent & paſſent comme un éclair. Le ſavoir-vivre conſiſte à ſe tenir toujours au guet, à les ſaiſir au paſſage, à les affecter, à montrer qu'on ſait celui du jour. Le tout pour être ſimple.

point ; c'eſt qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent ; ce qui ne peut ſe faire qu'à ton préjudice ; ſans aller pourtant, je penſe, juſqu'à le raccommoder avec Madame Bélon. Pour moi je le trouve mieux en ce qu'il eſt plus grave & plus ſérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le-moi bien ſoigneuſement juſqu'à mon arrivée. Il eſt préciſément comme il me le faut pour avoir le plaiſir de le déſoler tout le long du jour.

ADMIRE ma diſcrétion ; je ne t'ai rien dit encore du préſent que je t'envoie, & qui t'en promet bientôt un autre : mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre, & toi qui ſais combien j'en ſuis idolâtre, & combien j'ai raiſon de l'être ; toi dont l'avarice étoit ſi en peine de ce préſent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah ! la pauvre petite ! au moment où tu lis ceci, elle eſt déja dans tes bras ; elle eſt plus heureuſe que ſa mère ; mais dans deux mois je ſerai plus heureuſe qu'elle ; car je ſentirai mieux mon bonheur. Hélas ! chère Couſine, ne m'as-tu pas déja toute entière ? où tu es, où eſt ma fille, que manque-t-il encore de moi ? La voilà cette aimable enfant ; reçois-la comme tienne ; je te la cede, je te la donne ; je réſigne en tes mains le pouvoir maternel ; corrige mes fautes, charge-toi des ſoins dont je m'acquitte ſi mal à ton gré ; ſois dès aujourd'hui la mère de celle qui doit être ta bru, & pour me la rendre plus chère encore, fais-en, s'il ſe peut, une autre Julie. Elle te reſſemble déja de viſage ; à ſon humeur, j'augure qu'elle ſera grave & prêcheuſe ; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuſe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille ſe donnera les airs d'être ma Couſine ; mais plus heureuſe, elle aura moins de pleurs à verſer & moins de combats à rendre. Si le ciel lui eût conſervé le meilleur des pères, qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerons loin de les gêner nous-mêmes ! Avec quel charme je les vois déja s'accorder avec nos projets ! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus ſe paſſer de ſon petit mali, & que c'eſt en partie pour cela que je te la renvoie ? J'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premiérement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut ; & toi qu'elle

craint & qui lui dis non vingt fois le jour, tu es la petite Maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bon-bons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les tranſports que tu peux penſer; mais pour l'embarraſſer, j'ajoutai que tu m'enverrois à ſa place le petit mali, & ce ne fut plus ſon compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali? Non, dit-elle, aſſez ſéchement..... Non? Mais ſi je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera?.... Maman, ce ſera la petite Maman..... J'aurai donc la préférence, car tu ſais qu'elle veut tout ce que je veux..... Oh! la petite Maman ne veut jamais que la raiſon!.... Comment, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas la même choſe? La ruſée ſe mit à ſourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raiſon ne me donneroit-elle pas le petit mali?.... Parce qu'il ne vous convient pas....Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre ſourire auſſi malin que le premier... Parle franchement, eſt-ce que tu me trouves trop vieille pour lui?.... Non, Maman; mais il eſt trop jeune pour vous.... Couſine, un enfant de ſept ans!..... En vérité ſi la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déja tourné.

Je m'amuſai à la provoquer encore. Ma chère Henriette, lui dis-je en prenant mon ſérieux, je t'aſſure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc, s'écria-t-elle d'un air allarmé? C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi...... Oh! Maman, n'eſt-ce que cela? Je le rendrai ſage..... Et ſi par malheur il te rendoit folle.... Ah! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous reſſembler!.... Me reſſembler, impertinente!..... Oui, Maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi. Hé bien! moi, je ſerai folle de lui: voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas non plus le juſtifier, quoiqu'il m'enchante; mais te montrer ſeulement que ta fille aime déja bien ſon petit mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien

je vois l'oppofition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mère, que quand la femme gouverne, la maifon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu, ma chère inféparable; compte que le temps approche, & que les vendanges ne fe feront pas fans moi.

LETTRE XVI.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUE de plaifirs trop tard connus je goûte depuis trois femaines! La douce chofe de couler fes jours dans le fein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des paffions impétueufes! Milord, que c'eft un fpectacle agréable & touchant, que celui d'une maifon fimple & bien réglée où régnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni, fans appareil, fans éclat, tout ce qui répond à la véritable deftination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la faifon, la vafte plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le fauvage afpect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieufe Isle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une fociété felon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux perfonnes pour que tout mon bonheur y foit raffemblé, & j'ai l'efpoir de les y voir bientôt.

EN attendant que vous & Madame d'Orbe veniez mettre le comble aux plaifirs fi doux & fi purs que j'apprends à goûter où je fuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeftique qui annonce la félicité des maitres de la maifon, & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'efpère, fur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur ufage, & cet efpoir fert encore à les exciter.

JE ne vous décrirai point la maifon de Clarens; vous la connoiffez. Vous favez fi elle eft charmante, fi elle m'offre des fouvenirs intéreffans, fi elle doit m'être chère, & parce qu'elle me montre,

& parce qu'elle me rappelle. Madame de Wolmar en préfère avec raiſon le ſéjour à celui d'Étange, château magnifique & grand; mais vieux, triſte, incommode, & qui n'offre, dans ſes environs, rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

DEPUIS que les maîtres de cette maiſon y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur uſage tout ce qui ne ſervoit qu'à l'ornement; ce n'eſt plus une maiſon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal ſituées, ils ont coupé de trop grandes piéces pour avoir des logemens mieux diſtribués. A des meubles anciens & riches, ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au-dehors. La baſſe-cour a été aggrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré, l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logeoient des paons criards, dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine; on en a fait du parterre, un ſecond, mais ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre, ainſi traveſti, plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs, ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers juſqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a ſubſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des charriots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique, donne à cette maiſon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

LEURS terres ne ſont pas affermées, mais cultivées par leurs ſoins; & cette culture fait une grande partie de leurs occupations,

de leurs biens & de leurs plaiſirs. La Baronie d'Étange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens eſt en vignes, qui font un objet conſidérable; & comme la différence de la culture y produit un effet plus ſenſible que dans les bleds, c'eſt encore une raiſon d'économie pour avoir préféré ce dernier ſéjour. Cependant ils vont preſque tous les ans faire les moiſſons à leur terre, & M. de Wolmar y va ſeul aſſez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée, elle rend davantage; cette ſurabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne ſait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: c'eſt le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a; & dans toute contrée qui ſe dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim.

AYANT donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de ſoin, il leur faut, outre les domeſtiques de la baſſe-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaiſir de faire ſubſiſter beaucoup de gens ſans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préfèrent toujours ceux du pays, & les voiſins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque choſe à ne pas prendre toujours les plus robuſtes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inſpire à ceux qu'on choiſit, par l'avantage de les avoir ſans ceſſe autour de ſoi, & de pouvoir compter ſur eux dans tous les temps, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

AVEC tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un eſt le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, eſt un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on

eſt content d'eux, & il arrive preſque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le ſoit, vaux mieux que le ſurplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar eſt intégre & ſévère, & ne laiſſe jamais dégénérer en coutume & en abus les inſtitutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des ſurveillans qui les animent & les obſervent. Ces ſurveillans ſont les gens de la baſſe-cour qui travaillent eux-mêmes, & ſont intéreſſés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, ſur tout ce qu'on recueille par leurs ſoins. De plus, M. de Wolmar les viſite lui-même preſque tous les jours, ſouvent pluſieurs fois le jour, & ſa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le temps des grands travaux, Julie donne toutes les ſemaines vingt batz (14) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui, durant ces huit jours, a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation, qui paroiſſent diſpendieux, employés avec prudence & juſtice, rendent inſenſiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec la conſtance & du temps, peu de gens ſavent & veulent s'en ſervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le ſeul auquel des vues économiques ne font point ſonger, & qui eſt plus propre à Madame de Wolmar, c'eſt de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la ſienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeſtiques, tous ceux qui l'ont ſervie; ne fût-ce que pour un ſeul jour, deviénnent tous ſes enfans; elle prend part à leurs plaiſirs, à leurs chagrins, à leur ſort, elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens, elle ſe charge de mille ſoins pour eux, elle leur donne des conſeils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de ſon caractère par des paroles emmiellées & ſans effets, mais par des ſervices véritables, & par des continuels actes de bonté. Eux, de leur côté, quittent tout à ſon moindre ſigne; ils volent quand elle parle; ſon

(14) Petite monnoie du pays.

ſeul regard anime leur zèle, en ſa préſence ils ſont contens, en ſon abſence ils parlent d'elle & s'animent à la ſervir. Ses charmes & ſes diſcours font beaucoup; ſa douceur, ſes vertus font davantage. Ah! Milord! l'adorable & puiſſant empire que celui de la beauté bienfaiſante!

QUANT au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron, ni les gens de la baſſe-cour. Il n'arrive guères qu'on ſoit mal ſervi par peu de domeſtiques; mais on diroit au zèle de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſouvrés, jouer dans une antichambre, ou poliſſonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaiſir.

ON s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu regner à Paris & à Londres, de choiſir des domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire, des coquins déja tout faits, de ces coureurs de conditions, qui, dans chaque maiſon qu'ils parcourent, prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut regner, ni honnêteté, ni fidélité, ni zèle au milieu de pareilles gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maiſons opulentes. Ici c'eſt une affaire importante que le choix des domeſtiques. On ne les regarde point ſeulement comme des mercénaires dont on n'exige qu'un ſervice exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix eſt capable de la déſoler. La première choſe qu'on leur demande eſt d'être honnête gens, la ſeconde d'aimer leur maître, la troiſieme de le ſervir à ſon gré; mais pour peu qu'un maître ſoit raiſonnable, & un domeſtique intelligent, la troiſieme ſuit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la Ville, mais de la campagne. C'eſt ici leur premier ſervice, &

& ce ſera sûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque choſe. On les prend dans quelque famille nombreuſe & ſurchargée d'enfans, dont les pères & mères viennent les offrir eux-mêmes. On les choiſit jeunes, bienfaits, de bonne ſanté & d'une phyſionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préſente à ſa femme. S'ils agréent à tous deux, ils ſont reçus, d'abord à l'épreuve, enſuite au nombre des gens, c'eſt-à-dire, des enfans de la maiſon, & l'on paſſe quelques jours à leur apprendre, avec beaucoup de patience & de ſoin, ce qu'ils ont à faire. Le ſervice eſt ſi ſimple, ſi égal, ſi uniforme, les maîtres ont ſi peu de fantaiſie & d'humeur, & leurs domeſtiques les affectionnent ſi promptement, que cela eſt bientôt appris. Leur condition eſt douce; ils ſentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laiſſe point amollir par l'oiſiveté, mère des vices. On ne ſouffre point qu'ils deviennent des Meſſieurs, & s'enorgueilliſſent de la ſervitude. Ils continuent de travailler, comme ils faiſoient dans la maiſon paternelle; ils n'ont fait, pour ainſi dire, que changer de père & de mère, & en gagner de plus opulens : de cette ſorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie ruſtique. Si jamais ils ſortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan, que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'EST ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques, on n'a point à ſe faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres. Si vous ne ſongez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils ſont fort bien de ne ſonger qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage, & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi, ne me doit aucune reconnoiſſance.

POUR prévenir doublement le même inconvénient, Monſieur & Madame de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroît fort bien entendu. En commençant leur établiſſement, ils ont

cherché quel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à-peu-près selon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize; pour être mieux servis ils l'ont réduit à la moitié; de sorte qu'avec moins d'appareil, leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé les mêmes gens à les servir long-temps. Un domestique, entrant chez eux, reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il seroit ainsi plus que doublé, & l'entretien des domestiques seroit à-peu-près alors en raison du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être grand algébriste pour voir que les frais de cette augmentation sont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que, quand ils les paieroient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis, durant vingt ans, compenseroit, & au-delà, ce surcroît de dépense.

VOUS sentez bien, Milord, que c'est un expédient sûr pour augmenter incessamment le soin des domestiques, & se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence; il y a même de l'équité dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu sans affection, & qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zèle & la fidélité sont éprouvés par de longs services, & qui d'ailleurs approche en vieillissant du temps où il sera hors d'état de gagner sa vie ? Au reste, cette dernière raison n'est pas ici de mise, & vous pouvez bien croire que des maîtres aussi humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de maîtres sans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieillesse ôtent les moyens de servir.

J'AI dans l'instant même un exemple assez frappant de cette attention. Le Baron d'Étange, voulant récompenser les longs services de son Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & sans peine. Julie vient de recevoir là-dessus de ce vieux domestique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la supplie de le faire dis-

penſer d'accepter cet emploi. « Je ſuis âgé, lui dit-il; j'ai perdu » toute ma famille; je n'ai plus d'autres parens que mes maîtres; » tout mon eſpoir eſt de finir paiſiblement mes jours dans la mai- » ſon où je les ai paſſés...... Madame, en vous tenant dans mes » bras à votre naiſſance, je demandois à Dieu de tenir de même » un jour vos enfans; il m'en a fait la grace; ne me refuſez pas » celle de les voir croître & proſpérer comme vous..... Moi qui » ſuis accoutumé à vivre dans une maiſon de paix, où en retrou- » verai-je une ſemblable pour y repoſer ma vieilleſſe?..... Ayez » la charité d'écrire en ma faveur à Monſieur le Baron. S'il eſt » mécontent de moi, qu'il me chaſſe & ne me donne point d'em- » ploi : mais ſi je l'ai fidélement ſervi durant quarante ans, qu'il » me laiſſe achever mes jours à ſon ſervice & au vôtre, il ne ſau- » roit mieux me récompenſer ». Il ne faut pas demander ſi Julie a écrit. Je vois qu'elle ſeroit auſſi fâchée de perdre ce bon-homme, qu'il le ſeroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres ſi chéris à des pères, & leurs domeſtiques à leurs enfans? Vous voyez que c'eſt ainſi qu'ils ſe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maiſon qu'un domeſtique aît demandé ſon congé. Il eſt même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le ſervice eſt agréable & doux. Les meilleurs ſujets en ſont toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais beſoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui ſont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chaſſe*, on peut implorer l'interceſſion de Madame, l'obtenir quelquefois, & rentrer en grace à ſa prière; mais un congé qu'elle donne eſt irrévocable, & il n'y a plus de grace à eſpérer. Cet accord eſt très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que cauſeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laiſſe pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & ſans colère; car outre qu'on n'eſt pas ſûr d'obtenir grace, & qu'elle n'eſt jamais accordée deux fois au même; on perd, par ce mot ſeul, ſon droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau

ſervice : ce qui prévient l'inſolence des vieux domeſtiques & augmente leur circonſpection, à meſure qu'ils ont plus à perdre.

LES trois femmes ſont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuiſinière. Celle-ci eſt une payſanne fort propre & fort entendue, à qui Madame de Wolmar a appris la cuiſine; car dans ce pays ſimple encore [15], les jeunes perſonnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maiſon les femmes qui ſeront à leur ſervice, afin de ſavoir les conduire au beſoin, & de ne s'en pas laiſſer impoſer par elles. La femme-de-chambre n'eſt plus Babi ; on l'a renvoyée à Étange où elle eſt née ; on lui a remis le ſoin du château & une inſpection ſur la recette, qui la rend en quelque manière le contrôleur de l'Économe. Il y avoit long-temps que M. de Wolmar preſſoit ſa femme de faire cet arrangement, ſans pouvoir la réſoudre à éloigner d'elle une ancienne domeſtique de ſa mère, quoiqu'elle eût plus d'un ſujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernières explications, elle y a conſenti, & Babi eſt partie. Cette femme eſt intelligente & fidelle, mais indiſcrette & babillarde. Je ſoupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les ſecrets de ſa maîtreſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que, pour prévenir la même indiſcrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſu l'employer de manière à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard, dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon père, & les vôtres, cette jeune femme, ſi honnête & ſi ſage, n'a pas été heureuſe dans ſon établiſſement. Claude Anet, qui avoit ſi bien ſupporté ſa misère, n'a pu ſoutenir un état plus doux. En ſe voyant dans l'aiſance il a négligé ſon métier, & s'étant tout-à-fait dérangé, il s'eſt enfui du pays, laiſſant ſa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce temps-là. Julie après l'avoir retirée chez elle, lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement ſurpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand

(15) Simple! Il a donc beaucoup changé.

cas, & tous deux lui ont confié le ſoin de veiller tant ſur leurs enfans, que ſur celle qui les gouverne. Celle-ci eſt auſſi une villageoiſe ſimple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de ſorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétraſſent point dans une maiſon, dont les maîtres ne les ont, ni ne les ſouffrent.

QUOIQUE tous les domeſtiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux ſexes; on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres, indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis, ne ſauroient l'être long-temps. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes-de-chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'eſt pas aſſez sûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes; non-ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car quoiqu'on en diſe, nul ne remplit bien ſon devoir s'il ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui ſuſſent aimer leur devoir.

POUR prévenir entre les deux ſexes une familiarité dangereuſe, on ne les gêne point ici par des loix poſitives, qu'ils ſeroient tentés d'enfreindre en ſecret; mais, ſans paroître y ſonger, on établit des uſages plus puiſſans que l'autorité même. On ne leur défend pas de ſe voir, mais on fait en ſorte qu'ils n'en aient l'occaſion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaiſirs entiérement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils ſentent que dans une maiſon bien réglée, les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce

entre eux. Tel qui taxeroit, en cela, de caprice les volontés d'un maitre, ſe ſoumet ſans répugnance à une manière de vivre qu'on ne lui preſcrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'eſt en effet; elle ſoutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne réſulte point le commerce continuel des deux ſexes. Selon elle la femme & le mari ſont bien deſtinés à vivre enſemble, mais non pas de la même manière; ils doivent agir de concert ſans faire les mêmes choſes. La vie qui charmeroit l'un, dit-elle, ſeroit inſupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature, ſont auſſi diverſes que les fonctions qu'elle leur impoſe; leurs amuſumens ne different pas moins que leurs devoirs; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de ſoins, eſt le plus fort lien de leur union.

POUR moi, j'avoue que mes propres obſervations ſont aſſez favorables à cette maxime. En effet, n'eſt-ce pas un uſage conſtant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils ſe voient les uns les autres, c'eſt plutôt par entrevues & preſque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiſcret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus ſages diſtinctions de la nature. On ne voit point les ſauvages mêmes indiſtinctement mêlés, hommes & femmes. Le ſoir la famille ſe raſſemble, chacun paſſe la nuit auprès de ſa femme; la ſéparation recommence avec le jour, & les deux ſexes n'ont plus rien de commun que le repas tout au plus. Tel eſt l'ordre que ſon univerſalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il eſt perverti, on en voit encore des veſtiges. En France, où les hommes ſe ſont ſoumis à vivre à la manière des femmes & à reſter ſans ceſſe enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conſervent, montre que ce n'eſt point à cela qu'ils étoient deſtinés. Tandis que les femmes reſtent tranquillement aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal, combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe

mettent, & les pouſſant malgré eux à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſallon. Enfin ils ſentent bien l'ennui de cette indolence efféminée & caſanière, que pour y mêler au moins quelque ſorte d'activité, ils cédent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

LA maxime de Madame de Wolmar ſe ſoutient très-bien par l'exemple de ſa maiſon. Chacun étant, pour ainſi dire, tout à ſon ſexe, les femmes y vivent très-ſéparées des hommes. Pour prévenir entre eux les liaiſons ſuſpectes, ſon grand ſecret eſt d'occuper inceſſamment les uns & les autres; car leurs travaux ſont ſi différens qu'il n'y a que l'oiſiveté qui les raſſemble. Le matin chacun vaque à ſes fonctions, & il ne reſte de loiſir à perſonne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la baſſe-cour, ou d'autres ſoins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans juſqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, ſouvent même avec leur maîtreſſe, & qui leur eſt agréable comme le ſeul moment où elles prennent l'air. Les hommes aſſez exercés par le travail de la journée, n'ont guères envie de s'aller promener, & ſe repoſent en gardant la maiſon.

TOUS les Dimanches après le prêche du ſoir, les femmes ſe raſſemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie, qu'elles invitent tour-à-tour du conſentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cauſe, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreſſe propre à plaire aux yeux des enfans, juſqu'à ce qu'ils s'en puiſſent amuſer eux-mêmes. La collation vient, compoſée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles [16], ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en eſt toujours exclus, & les hommes, qui dans tous les temps entrent peu

(16) Sorte de gâteaux du pays.

dans ce petit Gynécée [17], ne font jamais de cette collation, où Julie manque affez rarement. J'ai été jufqu'ici le feul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand foin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette feule fois, & qu'elle l'avoit refufée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez fi la petite vanité féminine étoit flattée, & fi un laquais eût été bien venu à vouloir être admis à l'exclufion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Eft-il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays? Penfez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préfide, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me fervit de grus, de la céracée (18), des gauffres, des écrelets. Tout difparoiffoit à l'inftant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une affiette de crême, que votre eftomac fe fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaifans. Pas plus impunément, repris-je; on s'énivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raifon peut s'égarer dans un chalet, tout auffi-bien que dans un cellier. Elle baiffa les yeux fans répondre, rougit, & fe mit à careffer fes enfans. C'en fut affez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut-là ma première indifcrétion, & j'efpère que ce fera la dernière.

Il regnoit dans cette petite affemblée un certain air d'antique fimplicité qui me touchoit le cœur; je voyois fur tous les vifages la même gaieté & plus de franchife, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée fur la confiance & l'attachement, la familiarité qui regnoit entre les fervantes & la maîtreffe, ne faifoit qu'affermir le refpect & l'autorité, & les fervices rendus & reçus ne fembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jufqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreffant. Le laitage & le fucre font un des goûts naturels du fexe, &

(17) Appartement des femmes.

(18) Laitages excellens qui fe font fur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils foient connus fous ce nom au Jura, fur-tout vers l'autre extrémité du Lac.

& comme le ſymbole de l'innocence & de la douceur qui ſont ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes & les liqueurs ſpiritueuſes ; alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la nature leur demande; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſqu'infaillible du mélange déſordonné des ſexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre, où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractère des gens dans le choix des alimens qu'ils préfèrent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages, ſont efféminés & mous. Vous autres, Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque choſe de dur & qui tient de la barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colère, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets, & ſe plie à tous les caractères. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une véritable Pythagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes, ſi l'on ne contient auſſi les hommes ; & cette partie de la règle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore; car l'attaque eſt en général plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du conſervateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercénaires, autrement que par la contrainte & la gêne? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gêne ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, en ſorte qu'ils penſent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du Dimanche, le droit qu'on ne peut guères

leur ôter d'aller où bon leur semble, quand leurs fonctions ne les retiennent pas au logis, détruisent souvent, en un seul jour, l'exemple & les leçons des six autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent, par mille défauts, incapables du service, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à sortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence est que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu sans que jamais personne perde. Voici comme on s'y prend pour cela.

Derriere la maison est une allée couverte, dans laquelle on a établit la lice des jeux. C'est-là que les gens de livrée, & ceux de la basse-cour se rassemblent en été le Dimanche après le prêche, pour y jouer en plusieurs parties liées, non de l'argent, on ne le souffre pas; ni du vin, on leur en donne; mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, en sorte que quand cette mise est un peu considérable, comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on emploie ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeux, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-temps le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence; on y amene quelquefois les enfans; les étrangers même y viennent, attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y con-

courir ; mais nul n'eſt jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du conſentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aiſément. Inſenſiblement il s'eſt fait de cet uſage une eſpece de ſpectacle, où les acteurs, animés par les regards du public, préfèrent la gloire des applaudiſſemens à l'intéret du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en eſtiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes, plutôt que de ce qu'ils poſſedent, tout valets qu'ils ſont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il ſeroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un ſoin ſi puérile en apparence, & toujours dédaigné des eſprits vulgaires, tandis que c'eſt le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit, qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établiſſemens, que ſa femme a la première imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette ſomme dans mon ménage, & dans mes affaires par la vigilance, & l'attention que donnent à leur ſervice des domeſtiques attachés, qui tiennent tous leurs plaiſirs de leurs maîtres, par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maiſon qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur, qu'ils acquierent dans leurs jeux, par celui de les conſerver toujours ſains, en les garantiſſant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui ſont la ſuite ordinaire de ces excès, par celui de prévenir en eux les friponneries que le déſordre amene infailliblement, & de les conſerver toujours honnêtes gens; enfin par le plaiſir d'avoir chez nous, à peu de frais, des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il ſe trouve parmi nos gens quelqu'un, ſoit homme, ſoit femme, qui ne s'accommode pas de nos règles, & leur préfère la liberté d'aller, ſous divers prétextes, courir où bon lui ſemble, on ne lui en refuſe jamais la permiſſion; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-ſuſpect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainſi ces mêmes amuſemens qui nous conſervent de bons ſujets, nous ſervent encore d'épreuve pour les choiſir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeſtiques

pour le ſervice de leurs perſonnes, de bons payſans pour cultiver leurs terres, de bons ſoldats pour la défenſe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'HIVER, les plaiſirs changent d'eſpèce ainſi que les travaux. Les Dimanches, tous les gens de la maiſon & mêmes les voiſins, hommes & femmes indifféremment, ſe raſſemblent après le ſervice dans une ſalle baſſe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux & un violon qui les fait danſer. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir, par ſa préſence, l'ordre & la modeſtie, & il n'eſt pas rare qu'elle y danſe elle-même, fût-ce avec ſes propres gens. Cette règle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la ſévérité des mœurs proteſtantes. Je le dis à Julie; & voici à-peu-près ce qu'elle me répondit.

LA pure morale eſt ſi chargée de devoirs ſévères que, ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des Moines, qui, ſoumis à mille règles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu. Ce défaut régne moins parmi nous, mais nous n'en ſommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Égliſe, auſſi ſupérieurs en ſageſſe à toutes les ſortes de Prêtres, que notre Religion eſt ſupérieure à toutes les autres en ſainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroiſſent plus fondées ſur le préjugé que ſur la raiſon. Telle eſt celle qui blâme la danſe & les aſſemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter, que chacun de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je penſe au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux ſexes, tout divertiſſement public devient innocent, par cela même qu'il eſt public, au lieu que l'occupation la plus louable eſt ſuſpecte dans le tête-à-tête (19). L'homme & la femme ſont deſtinés l'un pour l'autre;

(19) Dans ma lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, j'ai tranſcrit de celle ci le morceau ſuivant, & quelques autres; mais comme alors je ne faiſois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

la fin de la nature eſt qu'ils ſoient unis par le mariage. Toute fauſſe Religion combat la nature; la nôtre ſeule, qui la ſuit & la rectifie, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter ſur le mariage aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Évangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais qu'on me diſe, où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles, les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'oſeroit ſortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne, au moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin indigne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel, que Dieu leur impoſe?

Q'uarrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis, dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés, prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour: mais le vice eſt ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le myſtère n'habiterent long-temps enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main comme pour me communiquer ſon repentir, & faire paſſer

dans mon cœur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime ? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête.

Encore un coup, continua Madame de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers, où regnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſſemblent, je ſuis bien aiſe qu'ils y ſoient tous. J'approuve même qu'ils invitent, parmi les jeunes gens du voiſinage, ceux dont le commerce n'eſt point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaiſir, que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit : il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans eſt encore à marier; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres, leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons dans ces petites aſſemblées de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages, nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela, eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez que j'ai toujours partagé la paſſion que ma Couſine a pour la danſe; mais après la perte de ma mère je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté, durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment ; car quand j'ai bien danſé mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi

M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse; ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maître; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée, forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

Voila, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, & j'admirai comment, avec tant d'affabilité, pouvoit regner tant de subordination, & comment elle & son mari pouvoient descendre & s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Asie servis dans leur palais, avec plus de respect, que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres, & rien de si promptement exécuté; ils prient & l'on vole; ils excusent & l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit, dépend peu des mots qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne tant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui, sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant grossiérement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette règle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, & décele toutes ses maximes, en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose, l'exemple des maîtres est plus fort que leur

autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens, s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guères à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus sûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet-de-chambre; cela peut être : mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſur-tout dans cette maiſon qu'on reconnoît la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques. Suffrage d'autant plus sûr qu'il ne conſiſte point en de vains éloges, mais dans l'expreſſion naturelle de ce qu'ils ſentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faſſe croire que les autres maitres ne reſſemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eſtiment communes à tous, mais ils louent

Dieu

Dieu dans leur ſimplicité d'avoir mis des riches ſur la terre pour le bonheur de ceux qui les ſervent, & pour le ſoulagement des pauvres.

La ſervitude eſt ſi peu naturelle à l'homme qu'elle ne ſauroit exiſter ſans quelque mécontentement. Cependant on reſpecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtreſſe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne ſe plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut ſouffrir qu'elle faſſe comparaiſon de ſon zèle avec celui de ſes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur, comme il croit l'être en attachement. C'eſt-là leur unique plainte & leur plus grande injuſtice.

A la ſubordination des inférieurs ſe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiſtration domeſtique n'eſt pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalouſie & d'intérêt qui diviſent ſans ceſſe les gens d'une maiſon, même auſſi peu nombreuſe que celle-ci, ils ne demeurent preſque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eſt pour voler de concert; s'ils ſont fideles, chacun ſe fait valoir aux dépens des autres ; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie & leurs diſſentions. La plupart des pères de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres, plus indolens, aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis, qu'un pur zèle arrache quelquefois à un ſerviteur fidèle. Tous s'abuſent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la règle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent, en trahiſſant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretien-

nent à grands frais que des fripons arrogans & pareſſeux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, & leurs vols comme des droits (20).

C'EST une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme, ſi ce qui ſappe les fondemens de l'ordre, pouvoit jamais ſervir à l'établir. On ne fait, par cette mauvaiſe police, que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices, tolérés dans une maiſon, n'y regnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent les maîtres qui les ſouffrent, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne père oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impoſſible de réunir, dans ſa maiſon, la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zèle de ſes domeſtiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle?

QUI n'auroit vu que cette maiſon, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exiſter, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'eſt ici qu'on trouve le ſenſible exemple, qu'on ne ſauroit aimer ſincérement le maître ſans aimer tout ce qui lui appartient; vérité qui ſert de fondement à la charité chrétienne. N'eſt il pas bien ſimple que les enfans du même père ſe traitent en frères entre eux? C'eſt ce qu'on nous dit tous les jours au Temple, ſans nous le faire ſentir; c'eſt ce que les habitans de cette maiſon ſentent, ſans qu'on le leur diſe.

CETTE diſpoſition à la concorde commence par le choix des ſujets. M. de Wolmar n'examine pas ſeulement, en les recevant, s'ils

[20] J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître, qui a vingt domeſtiques, de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime, eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

conviennent à ſa femme & à lui, mais s'ils ſe conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domeſtiques, ſuffiroit pour faire à l'inſtant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maiſon ſi peu nombreuſe, une maiſon dont ils ne ſortent jamais, & où ils ſont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & ſeroit un enfer pour eux ſi elle n'étoit pas une maiſon de paix. Ils doivent la regarder comme leur maiſon paternelle, où tout n'eſt qu'une même famille. Un ſeul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuſe, & cet objet déſagréable y frappant inceſſamment leurs regards, ils ne ſeroient bien ici ni pour eux, ni pour nous.

APRÈS les avoir aſſortis le mieux qu'il eſt poſſible, on les unit, pour ainſi dire, malgré eux, par les ſervices qu'on les force en quelque ſorte à ſe rendre, & l'on fait que chacun ait un ſenſible intérêt d'être aimé de tous ſes camarades. Nul n'eſt ſi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre; ainſi celui qui deſire en obtenir, tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile que, ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir, qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage ; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que, quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table, par forme de converſation ; ſouvent, ſans avoir rien fait de plus, il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'EST par ce moyen, & d'autres ſemblables, qu'on fait régner

entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, & qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zèle pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle, & tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon, me paroît avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment Monſieur & Madame de Wolmar ont ſu transformer le vil métier d'accuſateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, ſimplement, & par des exemples ſenſibles, cette morale criminelle & ſervile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain, ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne, qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on tait, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même, & que comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer, eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre, de ſang-froid & ſans intérêt, n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache: de ſorte que, quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon, mais le témoin qui

l'a tue, eſt infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche, on ne ſouffre aucune accuſation, qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie; c'eſt-à-dire, qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on lui demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit, c'eſt-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui, dont il vient ſe plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action, dont il ne connoît pas aſſez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelqu'autre qui vous eſt inconnue; elle a peut-être quelque circonſtance, qui ſert à la juſtifier ou à l'excuſer, & que vous ignorez. Comment oſez-vous condamner cette conduite avant de ſavoir les raiſons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être juſtifiée à vos yeux: pourquoi riſquer de la blâmer injuſtement, & m'expoſer à partager votre injuſtice? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé; pourquoi donc, lui réplique-t-on, venez-vous ſans lui, comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Eſt-il bien de vouloir, que je juge ſur votre rapport d'une action, dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux, & ne ſeriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt réglée; s'il s'y oppoſe, on les renvoie après une forte réprimande: mais on lui garde le ſecret, & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre, qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette règle eſt ſi connue & ſi bien établie, qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent, car ils ſavent tous, que c'eſt le moyen de paſſer pour lâche ou menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, & non-ſeulement en ſa préſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir, dans les témoins

de ses discours, des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs, sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrette; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyers sont très-rares, & ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner, ou au souper de ses gens, & que M. de Wolmar appelle en riant ses grands jours. Alors après avoir écouté paisiblement la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zèle. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous sur les affections particulieres : c'est ainsi qu'en use un serviteur fidèle, & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne veut pas déclarer devant tant de monde; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'est-là qu'elle ou son mari leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus sévère des deux n'est pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar, que les reproches touchans de Julie. L'un, faisant parler la justice & la vérité, humilie & confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'espoir de n'être pas obligée à tenir parole.

TEL qui jugeroit de tous ces soins sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins, les estimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de si grandes idées des devoirs & des plaisirs du père de famille, & qui connoissez l'empire naturel que le génie & la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous sentez à quoi tient leur succès. Ri-

cheſſe ne fait pas riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes ; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proporſition qu'on la fait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer, & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſû tirer d'une moindre ſomme ? L'ordre & la règle qui multiplient & perpétuent l'uſage des biens, peuvent ſeuls transformer le plaiſir en bonheur. Que ſi c'eſt du rapport des choſes à nous que naît la véritable propriété ; ſi c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous les donne, quels ſoins importent plus au père de famille que l'économie domeſtique, & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef ?

LES plus riches ſont-ils les plus heureux ? Que ſert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez regner la règle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance : c'eſt un être heureux qui commande ici.

POUR moi je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes. Un père de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouiſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouit : comme cet Être immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce

qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture, & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur père ; toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille & de soi-même ; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix ; c'est ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

QUE si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du père de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon père de famille, & n'est qu'un vigilant économe ; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens, qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens ? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne ; & s'il savoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties

menties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui le donne ſe joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur, qui touche & perſuade, y manque. J'ai quelquefois entendu de ces converſations groſſiérement apprétées, qu'on tient devant les domeſtiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuſſent un inſtant les dupes ; je les ai toujours vu ſourire en ſecret de l'ineptie du maître qui les prennoit pour des ſots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils ſavoient bien n'être pas les ſiennes.

TOUTES ces vaines ſubtilités ſont ignorées dans cette maiſon, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domeſtiques tels qu'ils les veulent, eſt de ſe montrer à eux tels qu'ils ſont. Leur conduite eſt toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs diſcours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas beſoin de circonſpection dans leurs propos ; un mot étourdiment échappé ne renverſe point les principes qu'ils ſe ſont efforcés d'établir. Ils ne diſent point indiſcrettement toutes leurs affaires ; mais ils diſent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage ; on dit naïvement ce qu'on penſe ſur chaque choſe, & ſans qu'on ſonge à perſonne, chacun y trouve toujours quelque inſtruction.

COMME les domeſtiques ne voyent jamais rien faire à leur maître qui ne ſoit droit, juſte, équitable, ils ne regardent point la juſtice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miſères de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir ſolliciter le payement de leurs journées, les accoutume à ſentir le prix du temps. En voyant le ſoin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclut que le ſien leur eſt plus précieux, & ſe fait un plus grand crime de l'oiſiveté. La confiance qu'on a

dans leur intégrité donne à leurs inſtitutions une force qui les fait valoir, & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque ſemaine, la maîtreſſe trouve toujours que c'eſt le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation des gages qu'on lui donne. On n'eſpère pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-temps, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre; que ceux-ci, faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte repréſaille; que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince, ou le peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi, ne ſeroit entendu de perſonne : on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur, ni mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur, ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme, quoique dans la ſervitude, pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus, rien n'eſt bas ici que le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte, eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au-dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir? Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſurée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'eſt guères à ſa place en cette occaſion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût ſi ſagement dirigé, & où pourtant il influât moins

que dans celle-ci. Tout ſe fait par attachement : l'on diroit que ces ames vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumières du maître & des ſentimens de la maîtreſſe ont paſſé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaiſans, honnêtes & ſupérieurs à leur état. Se faire eſtimer, conſidérer, bien vouloir, eſt leur plus grande ambition ; & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

VOILA, Milord, mes principales obſervations ſur la partie de l'économie de cette maiſon qui regarde les domeſtiques & mercénaires. Quant à la manière de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous ſavez à quelle intention j'ai commencé ces remarques; mais en vérité, tout cela forme un tableau ſi raviſſant, qu'il ne faut, pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaiſir qu'on y trouve.

LETTRE XVII.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point : on ne voit rien dans cette maiſon qui n'aſſocie l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne ſe bornent pas aux ſoins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amuſement innocent & ſimple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conſerve à celui qui s'y livre, une ame ſaine, un cœur libre du trouble des paſſions. Si l'indolente oiſiveté n'engendre que la triſteſſe & l'ennui, le charme des doux loiſirs eſt le fruit d'une vie laborieuſe. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine & de jouiſſance eſt notre véritable vocation. Le repos, qui ſert de délaſſement aux travaux paſſés, & d'encouragement à d'autres, n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme que le travail même.

APRÈS avoir admiré l'effet de la vigilance, & des ſoins de la plus

respectable mère de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré, dont elle fait sa promenade favorite, & qu'elle appelle son Élisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Élisée, dont on me faisoit une espece de mystère. Enfin hier après-diner l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison, presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cette après-midi, & au lieu de se retirer, comme à l'ordinaire, dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit, & nous nous y rendîmes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne, ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans, que la porte étant masquée par des aunes, & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus, en me retournant, par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai-là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante, & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, & il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, & m'écriai dans un enthousiasme involontaire; ô Tinian! ô Juan-Fernandez (21)! Julie, le bout du monde est à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons si le charme tiendra plus

(21) Isles désertes de la mer du Sud, célèbres dans le voyage de l'Amiral Anson.

long-temps chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma Couſine à coups de pêches. Vous ſavez que l'herbe y étoit aſſez aride, les arbres aſſez clair-ſemés, donnant aſſez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arroſé : que penſez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il eſt ? Car il eſt bon de vous dire que j'en ſuis la ſurintendante, & que mon mari m'en laiſſe l'entière diſpoſition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte; l'eau eſt venue je ne ſais comment; la nature ſeule a fait tout le reſte, & vous-même n'euſſiez jamais sû faire auſſi-bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premiérement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent, on a pu ſuppléer au temps. Les arbres ..... Quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déja. De plus, Julie a commencé ceci long-temps avant ſon mariage, & preſque d'abord après la mort de ſa mère, qu'elle vint avec ſon père chercher ici la ſolitude. Hé bien! dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans, & que l'art s'en ſoit mêlé, j'eſtime que, ſi, dans une enceinte auſſi vaſte, vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économiſé. Vous ne ſurfaites que de deux mille écus, dit-elle : il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? ..... Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même, qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais Julie qui juſques-là m'avoit retenu, me dit en me laiſſant aller : avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan-Fernandez, adieu tout l'enchantement! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de manière à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré, étoit mêlé de serpolet, de baume, de thyn, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de temps en temps des touffes obscures impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine par un art semblable à ce que font naturellement les Mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là sans ordre & sans symétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisettier, de sureau, de siringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre, en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses & irrégulières, bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chevre-feuille & le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode, & sec sur une mousse fine, sans sable, sans herbe, & sans rejetton raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage, & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple, on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en

trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres, on a pris un tel ſoin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins, la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond d'un bois on eſt charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage, & de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel des fruits excellens & mûrs, quoique clair ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

TOUTES ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets preſque imperceptibles; tantôt en plus grands ruiſſeaux coulans ſur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des ſources bouillonner & ſortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds, dans leſquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les objets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie; mais ces eaux que je vois de toutes parts..... Elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſſeau qui fournit à grands frais, dans le parterre, un jet-d'eau, dont perſonne ne ſe ſoucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par reſpect pour mon père qui l'a fait faire : mais avec quel plaiſir nous venons tous les jours voir courir, dans ce verger, cette eau dont nous n'approchons guères au jardin! Le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruiſſeau coule ici pour nous. Il eſt vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui ſe rendoit dans le lac par le grand chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans, & à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules; je les ai renfermés dans mon enceinte, & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

JE vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en la diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit & ſe ménager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac & parſemée

de coquillages, formoit le lit des ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux, courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol, formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux, & bouillonnoient en retombant. Enfin, la terre ainſi rafraîchie & humectée donnoit ſans ceſſe de nouvelles fleurs, & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

PLUS je parcourois cet agréable aſyle, plus je ſentois augmenter la ſenſation délicieuſe que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curioſité me tenoit en haleine. J'étois plus empreſſé de voir les objets que d'examiner leurs impreſſions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation ſans prendre la peine de penſer; mais Madame de Wolmar, me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant ſous le bras : tout ce que vous voyez n'eſt que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puiſſe faire, elle laiſſe toujours une idée de ſolitude qui attriſte. Venez la voir animée & ſenſible. C'eſt-là qu'à chaque inſtant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je : j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois aſſez peu d'oiſeaux ; je comprends que vous avez une voliere. Il eſt vrai, dit-elle ; approchons-en. Je n'oſai dire encore ce que je penſois de la voliere ; mais cette idée avoit quelque choſe qui me déplaiſoit, & ne ſembloit point aſſortie au reſte.

NOUS deſcendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruiſſeau coulant doucement entre deux rangs de vieux ſaules qu'on avoit ſouvent ébranchés. Leurs têtes creuſes & demi-chauves formoient des eſpeces de vaſes d'où ſortoient, par l'adreſſe dont j'ai parlé, des touffes de chevrefeuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruiſſeau. Preſque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit baſſin bordé d'herbes, de joncs, de roſeaux, ſervant d'abbreuvoir à la voliere, & derniere ſtation de cette eau ſi précieuſe & ſi bien ménagée.

AU-DELA de ce baſſin, étoit un terre-plain terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbriſſeaux de

toute

toute eſpece; les plus petits vers le haut, & toujours croiſſant en grandeur à meſure que le ſol s'abaiſſoit; ce qui rendoit le plan des têtes preſque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui ſervoient d'aſyle à cette multitude d'oiſeaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme ſous un grand paraſol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, ſe battre comme s'ils ne nous avoient point apperçus. Ils s'enfuirent ſi peu à notre approche, que ſelon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fûmes arrivés au bord du baſſin, j'en vis pluſieurs deſcendre & s'approcher de nous ſur une eſpece de contre-allée qui ſéparoit en deux le terre-plain, & communiquoit du baſſin à la voliere. Alors Monſieur de Wolmar, faiſant le tour du baſſin, ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans ſa poche; & quand il ſe fut retiré, les oiſeaux accoururent & ſe mirent à manger comme des poules, d'un air ſi familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manege. Cela eſt charmant! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit ſurpris de votre part; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des priſonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie? C'eſt nous qui ſommes les leurs. Ils ſont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort bien, repris-je; mais comment ces maitres-là ſe ſont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience & le temps, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont des expédiens, dont les gens riches ne s'aviſent guères dans leurs plaiſirs. Toujours preſſés de jouir, la force & l'argent ſont les ſeuls moyens qu'ils connoiſſent; ils ont des oiſeaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiſeaux diſparoître, & s'ils

y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait point venir, quand il n'y en a point : mais il est aisé, quand il y en a, d'en attirer davantage, en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté, & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent, restent, & ceux qui surviennent, restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fût séparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite & à gauche, de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de paille, & de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du bled, du mil, du tournesol, du chenevis, des pesettes (22), généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, & l'on n'en moissonne rien. Outre cela presque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons, la Fanchon y supplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printemps de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse, & d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (23), l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien. Chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zèle des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle, & son cœur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mère; ce sont des

(22) De la vesce.

(23) Les loirs, les souris, les chouettes, & sur tout les enfans.

plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main, me dit en la serrant : vous avez des amis, & ces amis ont des enfans : comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangère? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regarderent, & me rendirent un regard si touchant, que les embrassant l'un après l'autre, je leur dis avec attendrissement : ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bisarre effet un mot peut ainsi changer une ame; mais, depuis ce moment, M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée, que le pere de deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asyle & ses petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Personne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jusqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger, dont mon père & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrieme comme inspectrice & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux, tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore, passé deux mois de printemps où ses travaux sont utiles, n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves, vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Volmar jetta une poignée d'orge dans le bassin, & en y regardant j'apperçus quelques petits poissons. Ah! ah! dis-je aussi-tôt, voici pourtant des prisonniers? Oui, dit-il, ce sont des prisonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta sa femme. Il y a quelque temps que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elles apporta ici à mon insçu. Je les y laisse, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête personne. Vous

avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien! que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant? Êtes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Éliſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfant, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mère de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-sûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu, ſi différent de ce qu'il étoit, ne peut être devenu ce qu'il eſt qu'avec de la culture & du ſoin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point: rien ne dément l'idée d'une Isle déſerte, qui m'eſt venue en entrant, & je n'apperçois aucun pas d'homme.

Ah! dit Monſieur de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mouſſe, ranime l'herbe & les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mouſſe qui couvre quelques allées, c'eſt Milord Édouard qui nous a envoyé d'Angleterre le ſecret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs, les murs ont été maſqués, non par des eſpaliers, mais par d'épais arbriſſeaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubepine, de houx, de troêne, & d'autres arbriſſeaux mêlangés qui leur ôtent l'apparence de haies, & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante

rien au cordeau ; les ſinuoſités dans leur feinte irrégularité ſont ménagés avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, ſans faire des détours incommodes & trop fréquens (24).

En conſidérant tout cela, je trouvois aſſez biſarre qu'on prît tant de peine pour ſe cacher celle qu'on avoit priſe ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez ſont des plantes ſauvages ou robuſtes, qu'il ſuffit de mettre en terre, & qui viennent enſuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature ſemble vouloir dérober aux yeux des hommes ſes vrais attraits, auxquels ils ſont trop peu ſenſibles, & qu'ils défigurent quand ils ſont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles déſertes qu'elle étale ſes charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin, ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon & amenant avec lui un architecte chérement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! Les beaux alignemens qu'il prendroit ! Les belles allées qu'il feroit percer ! Les belles pattes d'oie, les beaux arbres en paraſol, en éventail ! Les beaux treillages bien ſculptés ! Les belles charmilles bien deſſinées, bien équarries, bien contournées ! Les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! Les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouſets, en toutes ſortes de monſtres ! Les beaux vaſes de bronze, les beaux fruits de pierre dont il orneroit ſon jar-

(24) Ainſi ce ne ſont pas de ces petits boſquets à la mode ſi ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

din (25)!..... Quand tout cela ſera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu, dans lequel on n'ira guères, & dont on ſortira toujours avec empreſſement pour aller chercher la campagne; un lieu triſte où l'on ne ſe promenera point, mais par où l'on paſſera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courſes champêtres, je me hâte ſouvent de rentrer pour me venir promener ici.

JE ne vois dans ces terreins ſi vaſtes & ſi richement ornés, que la vanité du propriétaire & de l'artiſte, qui toujours empreſſés d'étaler, l'un ſa richeſſe & l'autre ſon talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur, qui n'eſt point fait pour l'homme, empoiſonne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte; il fait ſonger aux misères de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées ſon petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (26); il n'occupe jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

IL y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je; c'eſt celui de

(25) Je ſuis perſuadé que le temps approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui ſe trouve dans la campagne; on n'y ſouffrira plus ni plantes, ni arbriſſeaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du ſable de toutes couleurs, & de beaux vaſes pleins de rien.

(26) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuiſant leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers : mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déja trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches; ce ſont des forêts de mâts ou de mais, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vîmes briller ſi pompeuſement tous les tréſors de la Hollande ſur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du paraſol & de la petite baguette, dont on m'honora moi indigne, ainſi que les autres ſpectateurs. Je leur confeſſai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & haſarder de m'extaſier à la vue d'une tulipe, dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les Savans, & comment le profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne daigna plus me regarder de toute la ſéance. Je penſe, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à ſa baguette & à ſon paraſol profanés.

Ce goût, dit Monſieur de Wolmar, quand il dégénere en manie, a quelque choſe de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre au moins a de la nobleſſe, de la grandeur & quelque ſorte de vérité ; mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un inſecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuſe à midi, & flétrie avant que le ſoleil ſoit couché ? Qu'eſt-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux des curieux, & qui n'eſt beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le ſoit ? Le temps peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raiſon ; alors vous ſerez le docte à votre tour, & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites obſervations qui dégénerent en étude, ne conviennent point à l'homme raiſonnable qui veut donner à ſon corps un exercice modéré, ou délaſſer ſon eſprit à la promenade, en s'entretenant avec ſes amis. Les fleurs ſont faites pour amuſer nos regards en paſſant, & non pour être ſi curieuſement anatomiſées (27).

(27) Le ſage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui ſavoit ſi bien obſerver les hommes, obſervoit-il ſi mal la nature ? Ignoroit-il que, ſi ſon Auteur eſt grand dans les grandes choſes, il eſt très-grand dans les petites.

Voyez leur Reine brillante de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux, & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la nature l'a fait si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût ; sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse ; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de riviere, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre & la regle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étoient déja las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & se hâtent de sortir aussitôt qu'ils sont entrés.

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais & simples, & qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il la fera si commode & si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant si simple & si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur ; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la symmétrie ; elle est ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement paralleles ; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne sais quoi de vague

comme

comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant : il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives. Le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, & l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser ; mais l'homme, dont je parle, n'a pas cette inquiétude, & quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici, par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors, n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade [28]. Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable, n'a pas le goût pur, ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

MONSIEUR, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins, ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guères à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes; ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste, j'ai vu, à la Chine, des jardins tels que vous le demandez, & faits avec tant d'art, que l'art n'y paroissoit point, mais d'une manière si dis-

(28) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légère, en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à fait jusqu'au bout, & que l'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires, d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on est, & dans le milieu d'une étoile assez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse, quoique plus solitaire ; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses-là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nautre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à son spectacle!

pendieuſe, & entretenus à ſi grands frais, que cette idée m'ôtoit tout le plaiſir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des caſcades artificielles dans des lieux pleins & ſabloneux où l'on n'a que de l'eau de puits; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie raſſemblées & cultivées en un même ſol. On n'y voyoit, à la vérité, ni belles allées, ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entaſſées avec profuſion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparſes & ſéparées. La nature s'y préſentoit ſous mille aſpects divers, & le tout enſemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a tranſporté, ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes, ni réſervoirs; on n'a beſoin ni de ſerres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillaſſons. Un terrein preſque uni a reçu des ornemens très-ſimples. Des herbes communes, des arbriſſeaux communs, quelques filets d'eau coulant ſans apprêt, ſans contrainte, ont ſuffi pour l'embellir. C'eſt un jeu ſans effort, dont la facilité donne au ſpectateur un nouveau plaiſir. Je ſens que ce ſéjour pourroit être encore plus agréable, & me plaire infiniment moins. Tel eſt, par exemple, le parc célèbre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très-pittoreſques, dont les aſpects ont été choiſis en différens pays, & dont tout paroît naturel, excepté l'aſſemblage, comme dans les jardins de la Chine, dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette ſuperbe ſolitude, y a même fait conſtruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les temps ainſi que les lieux y ſont raſſemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà préciſément de quoi je me plains. Je voudrois que les amuſemens des hommes euſſent toujours un air facile, qui ne fît point ſonger à leur foibleſſe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des ſommes, & des travaux qu'elles ont coûtés. Le ſort ne donne-t-il pas aſſez de peines ſans en mettre juſques dans nos jeux?

JE n'ai qu'un ſeul reproche à faire à votre Éliſée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des boſquets ſi charmans & ſi négligés? Il eſt vrai, dit-elle, un peu embarraſſée: mais

j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien ſongé à votre queſtion avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle ſeroit plus qu'indiſcrette. Jamais ma femme, depuis ſon mariage, n'a mis les pieds dans les boſquets dont vous parlez. J'en ſais la raiſon, quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à reſpecter les lieux où vous êtes; ils ſont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juſte réprimande que la petite famille, menée par Fanchon, entra comme nous ſortions. Ces trois aimables enfans ſe jetterent au cou de M. & de Madame de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites careſſes. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Éliſée, en faiſant quelques pas avec eux; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faiſant elle me dit qu'après être devenue mère, il lui étoit venu ſur cette promenade une idée qui avoit augmenté ſon zèle pour l'embellir. J'ai penſé, me dit-elle, à l'amuſement de mes enfans & à leur ſanté quand ils ſeront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de ſoin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas aſſez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui ſera trop fort pour leur âge, & ſe borneront au travail qui les amuſera. Je ne ſaurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me repréſenter mes enfans occupés à me rendre les petits ſoins, que je prends avec tant de plaiſir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mère ſe promener avec délices ſous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainſi paſſés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'en y penſant, j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Éliſée. Milord, cette incompable femme eſt mère comme elle eſt épouſe, comme elle eſt amie, comme elle eſt fille, & pour l'éternel ſupplice de mon cœur, c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

ENTHOUSIASMÉ d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que, durant mon ſéjour chez eux, la Fanchon me

confiât sa clef, & le soin de nourrir les oiseaux. Aussi-tôt Julie envoya le sac au grain dans ma chambre, & me donna sa propre clef. Je ne sais pourquoi je la reçus avec une sorte de peine : il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me suis levé de bonne heure, & avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'Isle déserte. Que d'agréables pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire, où le doux aspect de la seule nature devoit chasser de mon souvenir tout cet ordre social & factice qui m'a rendu si malheureux! Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut chère. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que sa main n'ait touché; je baiserai des fleurs que ses pieds auront foulées; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré; son goût dans ses amusemens me rendra présent tous ses charmes, & je la trouverai partout comme elle est au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Élisée avec ces dispositions, je me suis subitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar, à-peu-près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé sur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaisir. Cette image s'est confondue dans mon esprit avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la première fois, depuis mon retour, j'ai vu Julie en son absence, non telle qu'elle fut pour moi, & que j'aime encore à me la représenter, mais telle qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste & si vertueuse, au milieu de ce même cortége qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorables & précieux gages de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digne de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore, je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent

amour. Ah! quel ſentiment coupable eût pénétré juſqu'à elle à travers cette inviolable eſcorte? Avec quelle indignation j'euſſe étouffé les vils tranſports d'une paſſion criminelle & mal éteinte, & que je me ſerois mépriſé de ſouiller, d'un ſeul ſoupir, un auſſi raviſſant tableau d'innocence & d'honnêteté! Je repaſſois dans ma mémoire les diſcours qu'elle m'avoit tenus en ſortant; puis, remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mère eſſuyer la ſueur du front de ſes enfans, baiſer leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer, au plus doux ſentiment de la nature. Il n'y avoit pas juſqu'à ce nom d'Éliſée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des paſſions les plus ſéduiſantes. Il me peignoit en quelque ſorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé; je penſois qu'avec une conſcience agitée on n'auroit jamais choiſi ce nom-là. Je me diſois : la paix régne au fond de ſon cœur comme dans l'aſyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai paſſé dans l'Éliſée deux heures auxquelles je ne préfère aucun temps de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des penſées honnêtes, une ſorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'eſt celui de ſe plaire avec ſoi-même. Si l'on y ſongeoit ſans prévention, je ne ſais quel autre plaiſir on pourroit égaler à celui-là. Je ſens au moins que quiconque aime autant que moi la ſolitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu : car la jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a, qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcun l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno;

Ci farebbero pietà (29) *!*
Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità.

COMME il ſe faiſoit tard ſans que j'y ſongeaſſe, Monſieur de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier, que j'en ſuis retourné jouir ce matin; heureuſement il n'y a point de mal, & puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a répondu Madame de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeûner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre, & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner eſt le repas des amis; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révele tous ſes ſecrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt : que ne dure-t-il toute la journée! Ah, Julie! ai-je été prêt à dire; voilà un vœu bien intéreſſé! mais je me ſuis tu. La première choſe que j'ai retranchée avec l'amour, a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Milord, ſi c'eſt à Madame de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer ?

(29) Il auroit pu ajouter la ſuite qui eſt très-belle, & ne convient pas moins au ſujet.

LETTRE XVIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

IL est écrit, chère amie, que tu dois être dans tous les temps ma sauve-garde contre-moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peines des pièges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raison. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des passions dont elles sont si souvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les temps passés j'avois moins compté sur mes lumières, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

QUE ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié, si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'ose l'en croire plus éloigné que jamais. Écoute-moi donc paisiblement, ma Cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

DEPUIS six ans que je vis avec Monsieur de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille, ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un père aussi jaloux du bonheur de sa fille que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre de quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui, ne démentoit point ce qui m'étoit connu; & je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer, l'estimer, l'honorer autant qu'il étoit possible.

CE matin en déjeûnant il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis, sous prétexte de ne pas courir, disoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bosquets,

& précifément, ma chère, dans ce même bofquet où commencèrent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me fuis fenti un affreux battement de cœur, & j'aurois refufé d'entrer, fi la honte ne m'eût retenue, & fi le fouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Élifée, ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne fais fi le philofophe étoit plus tranquille; mais quelque temps après, ayant par hafard tourné les yeux fur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bofquet, j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & fourire. Il s'eft affis entre nous, & après un moment de filence, nous prenant tous deux par la main : mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne feront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma confolation dans les ennuis d'une vieilleffe qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoiffez; il eft jufte de rendre les chofes égales, &, quoique je n'aie rien de fort intéreffant à vous apprendre, puifque vous n'avez plus de fecret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le myftère de fa naiffance, qui jufqu'ici n'avoit été connue que de mon père. Quand tu le fauras, tu concevras jufqu'où vont le fang-froid & la modération d'un homme capable de taire fix ans un pareil fecret à fa femme; mais ce fecret n'eft rien pour lui, & il y penfe trop peu pour fe faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, fur les événemens de ma vie; ce qui peut vous importer eft moins de connoître mes aventures que mon caractère. Elles font fimples comme lui, & fachant bien ce que je fuis, vous comprendrez aifément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je fuis de ces hommes qu'on croit bien injurier, en difant qu'ils ne fentent rien; c'eft-à-dire, qu'ils n'ont point de paffion qui les détourne de fuivre le vrai guide de l'homme. Peu fenfible au plai-

fir

ſir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce ſentiment d'intérêt & d'humanité, qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir ſouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir ſouffrir les méchans. Mon ſeul principe actif eſt le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes, me plaît exactement comme un belle ſymmétrie dans un tableau, ou comme un pièce bien conduite au théatre. Si j'ai quelque paſſion dominante, c'eſt celle de l'obſervation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes; comme le mien me fait peu d'illuſion, que j'obſerve de ſang-froid & ſans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la ſagacité, je ne me trompe guères dans mes jugemens; auſſi c'eſt-là toute la récompenſe de l'amour-propre dans mes études continuelles; car je n'aime point à faire un rôle, mais ſeulement à voir jouer les autres: la ſociété m'eſt agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être, & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainſi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux, ſans me ſoucier d'en être vu, j'ai beſoin de les voir, & ſans m'être chers, ils me ſont néceſſaires.

Les deux premiers états de la ſociété que j'eus occaſion d'obſerver, furent les courtiſans & les valets; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence, & ſi peu dignes d'être étudiés, ſi faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour, où tout eſt ſi-tôt vu, je me dérobai, ſans le ſavoir, au péril qui m'y ménaçoit, & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du ſervice chez un Prince étranger; c'eſt-là que j'eus le bonheur d'être utile à votre père, que le déſeſpoir d'avoir tué ſon ami forçoit à s'expoſer témérairement & contre ſon devoir. Le cœur ſenſible & reconnoiſſant de ce brave Officier, commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impoſſible de refuſer la mienne, & nous ne ceſsâmes d'entretenir depuis ce temps-là des liaiſons, qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle con-

dition que l'intérêt n'eſt pas, comme je l'avois cru, le ſeul mobile des actions humaines, & que, parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en eſt auſſi qui la favoriſent. Je conçus que le caractère général de l'homme eſt un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient, & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, mépriſant la vaine opinion des conditions, je me jettai ſucceſſivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous, & à connoître les uns par les autres. Je ſentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on ſe contente de regarder; qu'il faut agir ſoi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être ſpectateur. Il eſt toujours aiſé de deſcendre : j'eſſayai d'une multitude de conditions, dont jamais homme de la mienne ne s'étoit aviſé. Je devins même payſan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé ſi novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoiſſance des hommes, dont l'oiſive philoſophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiſer, par une vie active, cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaiſir d'y contribuer. Ce ſentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une ſuite aſſez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois ſeul. La ſolitude, qui m'ennuya toujours, me devenoit affreuſe, & je ne pouvois plus eſpérer de l'éviter long-temps. Sans avoir perdu ma froideur, j'avois beſoin d'un attachement; l'image de la caducité ſans conſolation m'affligeoit avant le temps, & pour la première fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la triſteſſe. Je parlai de ma peine au Baron d'Étange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu preſque indépendant dans les liens du mariage, je ſens que j'ai beſoin de redevenir époux & père, & je vais me retirer dans le ſein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier;

elle n'eſt pas ſans mérite ; elle a le cœur ſenſible, & l'amour de ſon devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'eſt ni une beauté, ni un prodige d'eſprit : mais venez la voir, & croyez que, ſi vous ne ſentez rien pour elle, vous ne ſentirez jamais rien pour perſonne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre père m'avoit parlé modeſtement de vous. Vos tranſports, vos larmes de joie en l'embraſſant me donnerent la première, ou plutôt la ſeule émotion que j'aie éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légère, elle étoit unique, & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chère, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épouſée ſans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcuſable, a continué M. de Wolmar. J'offenſois la délicateſſe ; je péchois contre la prudence ; j'expoſois votre honneur & le mien ; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs ſans reſſource : mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien, tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai ſuccombé. Si l'ivreſſe de quelque autre paſſion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chûtes que de faux pas : il n'y a que des ames de feux qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre ; voilà comment ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un

autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

VOUS voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute; ſi c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoiſſois, & n'en fis point en vous épouſant. Je ſentis que de vous ſeule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que, ſi quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuſe, c'étoit moi. Je ſavois que l'innocence & la paix étoient néceſſaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chaſſer l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne ſortiroit que par un nouveau combat, & que ce ſeroit en ſentant combien vous pouviez encore être eſtimable, que vous apprendriez à le devenir.

VOTRE cœur étoit uſé pour l'amour; je comptai donc pour rien une diſproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un ſentiment, dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impoſſible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à-moitié écoulée qu'un ſeul goût s'étoit fait ſentir à moi, je jugeai qu'il ſeroit durable, & je me plus à lui conſerver le reſte de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je penſai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'oſai croire à la vertu, & vous épouſai. Le myſtère que vous me faiſiez ne me ſurprit point; j'en ſavois les raiſons, & je vis dans votre ſage conduite celle de ſa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réſerve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour, de vous-même, un aveu que je voyois à chaque inſtant ſur le bord de vos lévres. Je ne me ſuis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choiſir une épouſe, je deſirai d'avoir en elle une compagne aimable, ſage, heureuſe. Les deux premières conditions ſont remplies. Mon enfant, j'eſpère que la troiſieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que

par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui ſauter au cou, en m'écriant, mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, ſi ce n'eſt le vôtre, & d'être mieux mérité....... Vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il eſt temps de jouir en paix d'un bonheur qui vous a juſqu'ici coûté bien des ſoins. Si votre fidélité m'eût ſuffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'eſt à la rendre telle que nous nous ſommes tous deux occupés de concert ſans nous en parler. Julie, nous avons réuſſi, mieux que vous ne penſez, peut-être. Le ſeul tort que je vous trouve eſt de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous eſtimer moins que votre prix. La modeſtie extrême a ſes dangers ainſi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces, les rend impuiſſantes, un effroi qui nous empêche d'y compter, les rend inutiles. La véritable prudence conſiſte à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit ſa foibleſſe en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuſe des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif ſouvenir de ſes fautes eſt la ſeule faute qui reſte à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuſes, apprenez donc à compter ſur vous, pour pouvoir y compter davantage. Écartez d'injuſtes défiances capables de réveiller quelquefois les ſentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir ſu choiſir un honnête homme dans un âge, où il eſt ſi facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami, ſous les yeux de votre mari même. A peine vos liaiſons me furent-elles connues, que je vous eſtimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthouſiaſme vous avoit tous deux égarés, il n'agit que ſur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'eſt par un attrait qui ne ſéduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union, la relâcheroit, ſi-tôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

DÈS-LORS je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choſes louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre, ſans perdre beaucoup de ſon prix. Je ſavois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes paſſions, & que ſi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eſt capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer ſa ſévérité. Je nourris ſon amitié pour vous, dit-il à St. Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y reſter de trop, & je crois vous avoir conſervé de ſon propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonné à lui-même.

MES ſuccès m'encourageront, & je voulus tenter votre guériſon, comme j'avois obtenu la ſienne; car je vous eſtimois, & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchiſe. Je vous ai vu, & vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point; & quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, & ſuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite a l'air biſarre, & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, me dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; ſoyez ce que vous êtes, & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous, & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent, & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais ſi mes projets s'accompliſſent, & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies, & vous ſerez tous deux plus heureux que ſi vous aviez été l'un à l'autre.

EN ſe levant il nous embraſſa, & voulut que nous nous embraſſaſſions auſſi, dans ce lieu...... dans ce lieu même où jadis..... Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en

fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiſer n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le boſquet redoutable. Je m'en félicitai triſtement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que juſques-là je n'avois oſé le croire.

COMME nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce boſquet dont nous ſortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet aſyle ; il vient d'étre profané. Tu ne veux pas me croire, Couſine : mais je te jure qu'il a quelque don ſurnaturel pour lire au fond des cœurs. Que le ciel le lui laiſſe toujours! avec tant de ſujet de me mépriſer, c'eſt ſans doute à cet art que je dois ſon indulgence.

TU ne vois point encore ici de conſeil à donner : patience, mon Ange, nous y voici, mais la converſation que je viens de te rendre étoit néceſſaire à l'éclairciſſement du reſte.

EN nous en retournant, mon mari, qui depuis long-temps eſt attendu à Étange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en paſſant, & qu'il y reſteroit cinq ou ſix jours. Sans dire tout ce que je penſois d'un départ auſſi déplacé, j'ai repréſenté qu'il ne me paroiſſoit pas aſſez indiſpenſable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans ſa maiſon. Voulez-vous, a-t-il répliqué, que je lui faſſe mes honneurs pour l'avertir qu'il n'eſt pas chez lui? Je ſuis pour l'hoſpitalité des Valaiſans. J'eſpère qu'il trouve ici leur franchiſe & qu'il nous laiſſe leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit point m'entendre, j'ai pris un autre tour, & j'ai tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un ſéjour qui a ſes beautés & même de celle que vous aimez; vous viſiterez le patrimoine de mes pères & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous ſoit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château reſſembloit à celui de Milord Édouard, qui.... mais heureuſement j'ai eu le temps de me mordre la langue. Il m'a répondu ſimplement que j'avois raiſon, & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui ſembloit vouloir me pouſſer à bout, a répli-

qué qu'il devoit faire ce qu'il lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien! restez, a repris mon mari en lui serrant la main : homme honnête & vrai, je suis très-content de ce mot-là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu. Quoi donc! a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur, & non pas au hasard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi; je suis offensé qu'elle en doute.

ENSUITE il nous a mené dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux même de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mère. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité : s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mère à celui qui, maître de contenter ses desirs, sut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort, le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'AI pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès, & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

JE

Je fais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien, ne me refusera pas une si légère grace. Mais, ma chère, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner : mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver, sur St. Preux, un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits ? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infère de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin, je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel ; mais ce danger existe-t-il en effet ? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari, ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte ; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, & quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bisarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, & que, quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice ? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée ? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui

fait méprifer la tentation ; & braver des périls où l'on a fuccombé, n'eft-ce pas vouloir fuccomber encore ?

PÈSE toutes ces confidérations, ma Coufine ; tu verras que, quand elles feroient vaines par elles-mêmes, elles font affez graves par leur objet pour mériter qu'on y fonge. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mife. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occafion délicate ; car mes erreurs paffées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer fur toutes chofes. Quoi que tu penfes de toi-même, ton ame eft calme & tranquille, j'en fuis sûre ; les objets s'y peignent tels qu'ils font ; mais la mienne, toujours émue comme une onde agitée, les confond & les défigure. Je n'ofe plus me fier à rien de ce que je vois, ni de ce que je fens, & malgré de fi longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute eft un fardeau qu'il faut porter toute fa vie.

LETTRE XIX.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

PAUVRE Coufine! Que de tourmens tu te donnes fans ceffe avec tant de fujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi, ô Ifraël! Si tu fuivois tes propres règles ; que dans les chofes de fentiment tu n'écoutaffes que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raifon, tu te livrerois fans fcrupule à la fécurité qu'il t'infpire, & tu ne t'efforcerois point, contre fon témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

JE t'entends, je t'entends bien, ma Julie ; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes paffées, fous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes fcrupules font bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine impofée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les temps ; y penfes-tu ? Compare auffi les conditions, & fouviens-toi que je te reprochois

alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuſe, ma chère enfant; on ne ſe donne point ainſi le change à ſoi-même : ſi l'on peut s'étourdir ſur ſon état en n'y penſant point, on le voit tel qu'il eſt, ſi-tôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne ſe déguiſe pas plus ſes vertus que ſes vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuſe vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchiſe d'une ame droite, eſt préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la ſageſſe, il en faut auſſi dans les précautions qu'elle inſpire, de peur que des ſoins ignominieux à la vertu n'aviliſſent l'ame, & n'y réaliſent un danger chimérique à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chûte, il faut ſe tenir debout; & que s'incliner du côté oppoſé à celui où l'on eſt tombé, c'eſt le moyen de tomber encore? Couſine, tu fus amante comme Héloïſe, te voilà dévote comme elle; plaiſe à Dieu que ce ſoit avec plus de ſuccès! En vérité, ſi je connoiſſois moins ta timidité naturelle, tes erreurs ſeroient capables de m'effrayer à mon tour, & ſi j'étois auſſi ſcrupuleuſe, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie; toi dont la morale eſt auſſi facile & douce qu'elle eſt honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude, & qui ſort de ton caractère dans tes maximes ſur la ſéparation des ſexes. Je conviens avec toi, qu'ils ne doivent pas vivre enſemble ni d'une même manière; mais regarde ſi cette importante règle n'auroit pas beſoin de pluſieurs diſtinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment, & ſans exception aux femmes & aux filles, à la ſociété générale, & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amuſemens, & ſi la décence & l'honnêteté qui l'inſpirent ne la doivent pas quelquefois tempérer. Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs, où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des aſſemblées, où les jeunes gens des deux ſexes puiſſent ſe voir, ſe connoître & s'aſſortir; mais tu leur interdis, avec grande raiſon, toute entrevue particulière. Ne ſeroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les mères de famille, qui ne peuvent

avoir aucun intérêt légitime à ſe montrer en public, que les ſoins domeſtiques retiennent dans l'intérieur de leur maiſon, & qui ne doivent s'y refuſer à rien de convenable à la maîtreſſe du logis ? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il ſurvient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuſeras-tu de recevoir ſon hôte en ſon abſence, & de lui faire les honneurs de ta maiſon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe, & toutes les règles s'expliqueront. Pourquoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre ſexe de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chère, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui nous preſcrit des occupations différentes; c'eſt cette douce & timide modeſtie, qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus sûre gardienne; c'eſt cette réſerve attentive & piquante qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes, & les deſirs & le reſpect, ſert, pour ainſi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrette réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent, au ſein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte eſt trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé ſur un devoir rigoureux, la même bienſéance qui l'établit, peut quelquefois en diſpenſer.

LA circonſpection que tu fondes ſur tes fautes paſſées, eſt injurieuſe à ton état préſent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raiſon. Comment le

rempart qui défend ta perſonne, n'a-t-il pu te garantir d'une contrainte ignominieuſe? Comment ſe peut-il que ma couſine, ma ſœur, mon amie, ma Julie, confonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & ſoutenir ton ame. Ton mari qui en préſume tant, & dont tu as l'eſtime à juſtifier; tes enfans que tu veux former au bien, & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mère; ton vénérable père qui t'eſt ſi cher, qui jouit de ton bonheur, & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux; ton amie dont le ſort dépend du tien, & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes; toi-même, enfin, qui trouves dans ta ſageſſe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines; combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oſer défier de toi! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je beſoin de conſidérer ce qu'elle eſt? Il me ſuffit de ſavoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah! ſi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours: mais dans l'inſtant même où tu croyois l'enviſager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût faite préſente, par celle qu'elle t'inſpira, dès qu'y penſer eût été la commettre.

Je me ſouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleſſe d'une jeune amante eſt un crime irrémiſſible, quoique l'adultère d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on ſe dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je ſais quelles maximes régnent là-deſſus dans le grand nombre, où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi qui brûlant d'une flamme pure & fidelle, n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi; toi qui te

faisois respecter au milieu de tes fautes; toi, qui livrée à d'impuissans regrets, nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris, quand tout sembloit te rendre excusable; oses-tu redouter le crime après avoir payé si cher ta foiblesse? Oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les temps qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chère, loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer, ils doivent animer ton courage : un repentir si cuisant ne mene point au remords, & quiconque est si sensible à la honte, ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de ta crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont cessé de résister, & ont fini par vaincre. Ah! Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, sois sincère avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne & rougis de ton cœur; s'il n'existe pas, c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il est même honteux de les vaincre, & que se précautionner contre elles, est moins s'humilier que s'avilir?

Je ne prétends pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi, qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi, qui dans tes défauts n'ai jamais su voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari, qui te voit telle que tu es, & te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit, qu'il lit très-bien dans les vôtres, &

que pas un des mouvemens qui s'y paſſent n'échappe à ſes obſervations. Je les trouve même ſi fines & ſi juſtes que j'ai rebrouſſé preſque à l'autre extrémité de mon premier ſentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids, qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des paſſions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir que ce qu'ils ſentent. Quoi qu'il en ſoit, M. de Wolmar te connoît bien, il t'eſtime, il t'aime, & ſon ſort eſt lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laiſſes l'entière direction de ta conduite ſur laquelle tu crains de t'abuſer? Peut-être, ſentant approcher la vieilleſſe, veut-il par des épreuves, propres à le raſſurer, prévenir les inquiétudes jalouſes qu'une jeune femme inſpire ordinairement à un vieux mari; peut-être le deſſein qu'il a demande-t-il que tu puiſſes vivre familiérement avec ton ami, ſans allarmer ton époux ni toi-même; peut-être veut-il ſeulement te donner un témoignage de confiance & d'eſtime, digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais ſe refuſer à de pareils ſentimens, comme ſi l'on n'en pouvoit ſoutenir le poids; & pour moi, je penſe, en un mot, que tu ne peux mieux ſatisfaire à la prudence & à la modeſtie, qu'en te rapportant de tout à ſa tendreſſe & à ſes lumières.

Veux-tu, ſans déſobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'exiſte plus? Reſtée ſeule avec le philoſophe, prends contre lui toutes les précautions ſuperflues qui t'auroient été jadis ſi néceſſaires; impoſe-toi la même réſerve que ſi, avec ta vertu, tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Évite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête; entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Éliſée, dans le boſquet malgré la profanation. Surtout prends ces meſures d'une manière ſi naturelle qu'elles ſemblent un effet du haſard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le temps de cette abſence pour te donner cet

amusement, en laissant tes enfans sous la garde de la Fanchon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des bateliers, qui voient sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidèle pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espère, les véritables raisons de son voyage, &, si je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire: c'est sur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà, je pense, plus qu'il n'en faut pour te rassurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi, autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la seule honnêteté de ton ame, tu ne risquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues; on a beau couvrir du vain nom de foiblesse des fautes toujours volontaires, jamais femme ne succombe qu'elle n'ait voulu succomber; & si je pensois qu'un pareil sort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les sentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop sensible à t'en garantir, pour t'abandonner à toi seule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoissances qu'il avoit avant ton mariage, me surprend peu: tu sais que je m'en suis toujours doutée; & je te dirai, de plus, que mes soupçons ne se sont pas bornés aux indiscrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un

homme

homme droit & vrai comme ton père, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la manière de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit ſans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès; nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

ADIEU, petite Couſine : c'eſt aſſez prêcher la prêcheuſe; reprends ton ancien métier, & pour cauſe. Je me ſens toute inquiette de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne ſais guères ce que je fais. Ah! Chaillot! Chaillot!.... ſi j'étois moins folle .... mais j'eſpère de l'être toujours.

P. S. A propos; j'oubliois de faire compliment à ton Alteſſe. Dis-moi, je t'en prie, Monſeigneur ton mari eſt-il Atteman, Knès, ou Boyard? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. O pauvre enfant! toi qui as tant gémi d'être née Demoiſelle, te voilà bien chancheuſe d'être la femme d'un Prince (30)! Entre nous, cependant, pour une Dame de ſi grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturières. Ne ſais-tu pas que les petits ſcrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maiſon qui prétend être fils de ſon père?

(30) Madame d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms ſont en effet des titres diſtingués, mais qu'un Boyard n'eſt qu'un ſimple gentilhomme.

LETTRE XX.

DE MONSIEUR DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

JE pars pour Étange, petite Cousine : je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard, dont vous êtes cause, me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi-bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses, dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le temps d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

JE n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déja m'être assez assuré de lui, pour vous confier, entre nous, que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un père; mais quand il sera temps de les prendre, je serai trop âgé pour les remplir; & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs, par la raison qui vous est connue (31), Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction, dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme par mille autres raisons, votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mère s'occupera toute entière à bien élever son Henriette ; je vous destine, pour votre part, le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne sera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, & de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'AI toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ses enfans à des mains mercénaires, & je n'ai pu blâmer

(31) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumières d'un maître; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un père; & le génie n'est guères à vendre, encore moins l'attachement.

VOTRE ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire, dans ces enfans chéris, celle de leur mère. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Édouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher, & auquel il a de si grandes obligations; à moins qu'Édouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire; &, comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

VOUS avez à présent, petite Cousine, la clef de toute ma conduite, qui ne peut que paroître fort bisarre sans cette explication, & qui, j'espère, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne, m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être; & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins ?

JE vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous, ni femme au monde, avec toute la subtilité qu'on prête à votre sexe, n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée, quand j'aurai pu vous expliquer

ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais; ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer, au contraire, qu'ils ſont parfaitement guéris; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu : ce n'eſt pas là, non plus, leur plus grand miracle : mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même temps; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne régne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

TELLE eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours, ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie, au ſujet du portrait, a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtère, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture. Un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre, eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit, ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que, ſi elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas ſi bien.

POUR votre ami, qui, bien que vertueux, s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa première jeuneſſe; mais je les vois, ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Étange; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mère de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écolière. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup, & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir.

Il l'aime dans le temps paſſé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

CECI n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite Couſine; c'eſt une obſervation très-ſolide, qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je penſe même qu'elle ne ſeroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le temps où vous ſéparâtes ces deux amans, fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus haut point de véhémence. Peut-être, s'ils fuſſent reſtés plus long-temps enſemble, ſe ſeroient-ils peu-à-peu refroidis; mais leur imagination vivement émue les a ſans ceſſe offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'inſtant de leur ſéparation. Le jeune homme, ne voyant point dans ſa maîtreſſe les changemens qu'y faiſoit le progrès du temps, l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (32). Pour le rendre heureux il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au temps de leurs premières amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice; car c'eſt de l'ancienne, & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'ERREUR qui l'abuſe & le trouble eſt de confondre les temps & de ſe reprocher ſouvent comme un ſentiment actuel, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſouvenir trop tendre; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le déſabuſer. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de ſon erreur, que de ſes lumières.

(32) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans! Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur; ſoyez toujours les mêmes, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe, & vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

Lui découvrir le véritable état de ſon cœur ſeroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce ſeroit lui donner une affliction dangereuſe, en ce que l'état de triſteſſe eſt toujours favorable à l'amour.

DÉLIVRÉ des ſcrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être, avec plus de complaiſance des ſouvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réſerve, & les traits de ſa Julie ne ſont pas tellement effacés en Madame de Wolmar, qu'à force de les y chercher, il ne les y pût retrouver encore. J'ai penſé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui ſert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des temps qu'il doit oublier, en ſubſtituant adroitement d'autres idées à celles qui lui ſont ſi chères. Vous, qui contribuâtes à les faire naître, pouvez contribuer plus que perſonne à les effacer; mais c'eſt ſeulement quand vous ſerez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge, qui, ſi je ne me trompe, ne vous ſera pas fort onéreuſe. En attendant, je cherche à le familiariſer avec les objets qui l'effarouchent, en les lui préſentant d'une manière qu'ils ne ſoient plus dangereux pour lui. Il eſt ardent, mais foible & facile à ſubjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à ſon imagination. A la place de ſa maîtreſſe, je le force de voir toujours l'épouſe d'un honnête homme & la mère de mes enfans : j'efface un tableau par un autre, & couvre le paſſé du préſent. On mene un courſier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en ſoit plus effrayé. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore, quand leur cœur eſt déja refroidi, & leur offre, dans l'éloignement, des monſtres qui diſparoiſſent à leur approche.

JE crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expoſe qu'à des épreuves qu'ils peuvent ſoutenir; car la ſageſſe ne conſiſte pas à prendre indifféremment toutes ſortes de précautions, mais à choiſir celles qui ſont utiles, & à négliger les ſuperflues. Les huit jours, pendant leſquels je les vais laiſſer enſemble, ſuffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais ſentimens, & connoître ce qu'ils ſont réellement l'un à l'autre. Plus ils ſe verront ſeul-à-ſeul, plus ils comprendront aiſément leur er-

reur en comparant ce qu'ils ſentiront avec ce qu'ils auroient autrefois ſenti dans une ſituation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer ſans riſque à la familiarité dans laquelle ils vivront néceſſairement, ſi mes vues ſont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût ſe faire un mérite de ſa confiance ! Mais quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſteroit la même ; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que, s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence qu'elle ne ſaura trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les règles ordinaires, mais par les vues qui me l'inſpirent, & par le caractère unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite Couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aie pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en faſſiez un myſtère. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis : ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion ; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XXI.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Monsieur de Wolmar partit hier pour Étange, & j'ai peine à concevoir l'état de triſteſſe où m'a laiſſé ſon départ. Je crois que l'éloignement de ſa femme m'affligeroit moins que le ſien. Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même, un morne ſilence régne au fond de mon cœur ; un effroi ſecret en étouffe le mur-

mure ; & , moins troublé de desirs que de craintes , j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

SAVEZ-VOUS , Milord , où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Si-tôt que j'approche d'elle sa vue appaise mon trouble , ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien, qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence , & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi , sa règle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis , & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

CE qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé , c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari. Quoique jusqu'à cet instant elle eût fait assez bonne contenance , elle le suivit long-temps des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux ; mais je conçus à son discours , que cet attendrissement avoit encore une autre cause qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons , me dit-elle , & vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui, aussi tendre & plus puissant que l'amour , en ait aussi les foiblesses. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre ensemble est interrompue, l'espoir assûré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitude à craindre, & dans une absence de quelques jours, nous sentons moins la peine d'un si court intervalle que le plaisir d'en envisager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave , & quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point son éloignement qui la cause.

MON cher ami , ajouta-t-elle d'un ton pénétré , il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie, il n'a point d'autres desirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mère ; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus vertueuse, plus aimable que celle dont

dont mon cœur eſt idolâtre, & je vais paſſer mes jours avec elle: vous-même contribuez à me les rendre chers, en juſtifiant ſi bien mon eſtime & mes ſentimens pour vous. Un long & fâcheux procès, prêt à finir, va ramener dans nos bras le meilleur des pères: tout nous proſpère; l'ordre & la paix régnent dans notre maiſon; nos domeſtiques ſont zélés & fidèles, nos voiſins nous marquent toutes ſortes d'attachemens, nous jouiſſons de la bienveillance publique. Favoriſée en toutes choſes du ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin ſecret, un ſeûl chagrin l'empoiſonne, & je ne ſuis pas heureuſe. Elle dit ces derniers mots avec un ſoupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'eſt pas heureuſe, me dis je en ſoupirant à mon tour, & ce n'eſt plus moi qui l'empêche de l'être!

CETTE funeſte idée bouleverſa dans un inſtant toutes les miennes, & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute inſupportable où ce diſcours m'avoit jetté, je la preſſai tellement d'achever de m'ouvrir ſon cœur, qu'enfin elle verſa dans le mien ce fatal ſecret, & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade, Madame de Wolmar ſort actuellement du gynécée pour aller ſe promener avec ſes enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Milord; je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le ſujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XXII.

DE MADAME DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends Mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé ſelon vos intentions. Voyez en revenant Madame d'Orbe; elle vous dira ce qui s'eſt paſſé durant votre abſence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

WOLMAR, il eſt vrai, je crois mériter votre eſtime; mais votre conduite n'en eſt pas plus convenable, & vous jouiſſez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XXIII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours paſſés, & dont heureuſement nous avons été quittes pour la peur, & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la liſant, vous ſentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

VOUS ſavez que la maiſon de Madame de Wolmar n'eſt pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades ſur l'eau. Il y a trois jours que le déſœuvrement, où l'abſence de ſon mari nous laiſſe, & la beauté de la ſoirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du ſoleil nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domeſtique, & nous nous embarquâmes avec quelques proviſions pour le dîner. J'avois pris un fuſil pour tirer des beſolets (33); mais elle me fit honte de tuer des oiſeaux à pure perte,

(33) Oiſeaux de paſſage ſur le lac de Genève. Le beſolet n'eſt pas bon à manger.

& pour le ſeul plaiſir de faire du mal. Je m'amuſois donc à rappeller de temps en temps de gros ſifflets, des tiou-tiou, des crenets, des ſifflaſſons (34), & je ne tirai qu'un ſeul coup, de fort loin, ſur une grèbe que je manquai.

NOUS paſsâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce ſont, dit-elle, des animaux qui ſouffrent, délivrons-les; jouiſſons du plaiſir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération ſe fit lentement, à contre-cœur, non ſans quelques repréſentations, & je vis aiſément que nos gens auroient mieux goûté le poiſſon qu'ils avoient pris, que la morale qui lui ſauvoit la vie.

NOUS avançâmes enſuite en pleine eau; puis par une vivacité de jeune homme, dont il ſeroit temps de guérir, m'étant mis à *nager* (35), je dirigeai tellement au milieu du lac, que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (36). Là, j'expliquois à Julie toutes les parties du ſuperbe horiſon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & ſemble craindre de ſouiller de ſes eaux bourbeuſes le criſtal azuré du lac. Je lui faiſois obſerver les redans des montagnes, dont les angles correſpondans & parallèles forment, dans l'eſpace qui les ſépare, un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans, & parés de toutes parts, forment un tableau raviſſant; où la terre par-tout cultivée, & par-tout féconde, offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit aſſuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais ſur la côte oppoſée, pays non moins favoriſé de la na-

(34) Diverſes ſortes d'oiſeaux du lac de Genève; tous très-bons à manger.

(35) Termes des bateliers du lac de Genève. C'eſt tenir la rame qui gouverne les autres.

(36) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac n'ait deux lieues de large.

ture, & qui n'offre pourtant qu'un ſpectacle de misère, je lui faiſois ſenſiblement diſtinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richeſſe, le nombre & le bonheur des hommes. C'eſt ainſi, lui diſois-je, que la terre ouvre ſon ſein fertile, & prodigue ſes tréſors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle ſemble ſourire, & s'animer au doux ſpectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les triſtes maſures, la bruyère, & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte, annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves, quelques maigres productions, dont ils ne profitent pas.

TANDIS que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée, s'éleva, fraîchit conſidérablement, & quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance ſe trouva ſi forte, qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vraincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il fallut regagner la rive de Savoie, & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous, & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte, où la greve offre un abord commode. Mais le vent ayant changé, ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faiſoit dériver plus bas le long d'une file de rochers eſcarpés, où l'on ne trouve plus d'aſyle.

NOUS nous mîmes tous aux rames, & preſque au même inſtant j'eus la douleur de voir Julie ſaiſie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureuſement elle étoit faite à l'eau, & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croiſſoient avec le danger; le ſoleil, la fatigue & la ſueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuiſement exceſſif. C'eſt alors que retrouvant tout ſon courage, Julie animoit le nôtre par ſes careſſes compatiſſantes; elle nous eſſuyoit indiſtinctement à tous le viſage, & mêlant dans un vaſe du vin avec de l'eau, de peur d'ivreſſe, elle en offroit alternativement aux plus épuiſés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un ſi vif éclat que dans ce moment, où la chaleur & l'agitation avoient animé ſon teint d'un plus grand feu, & ce qui



J. M. Moreau inv. et del. N. Le Mire sculp.

ajoutoit le plus à ſes charmes, étoit qu'on voyoit ſi bien à ſon air attendri, que tous ſes ſoins venoient moins de frayeur pour elle que de compaſſion pour nous. Un inſtant ſeulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau briſé, & dans une exclamation de cette tendre mère, j'entendis diſtinctement ces mots : ô mes enfans! faut-il ne nous voir plus ? Pour moi, dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connuſſe au vrai l'état du péril, je croyois voir, de moment en moment, le bateau englouti, cette beauté ſi touchante ſe débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roſes de ſon viſage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit ſur ſoi la reconnoiſſance de tous les ſoins que chacun s'étoit donnés, &, comme au fort du danger, elle n'avoit ſongé qu'à nous, à terre, il lui ſembloit qu'on n'avoit ſauvé qu'elle.

Nous dînâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement, en mangea peu, & je compris que, pour ôter aux bateliers le regret de leur ſacrifice, elle ne ſe ſoucioit pas que j'en mangeaſſe beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois : dans les petites choſes comme dans les grandes, cette ame aimante ſe peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant beſoin d'être raccommodé, je propoſai un tour de promenade. Julie m'oppoſa le vent, le ſoleil, & ſongeoit à ma laſſitude. J'avois mes vues, ainſi je répondis à tout. Je ſuis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma ſanté, ils l'affermiſſent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuſte encore. A l'égard du ſoleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, & nous gagnerons des abris & des bois; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers; & vous, qui n'aimez pas la plaine, en ſupporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

VOUS ſavez qu'après mon exil du Valais, je revins, il y a dix ans, à Meillerie, attendre la permiſſion de mon retour. C'eſt-là que je paſſai des jours ſi triſtes & ſi délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'eſt de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut ſi touchée. J'avois toujours deſiré de revoir la retraite iſolée qui me ſervit d'aſyle au milieu des glaces, & où mon cœur ſe plaiſoit à converſer en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occaſion de viſiter ce lieu ſi chéri, dans une ſaiſon plus agréable & avec celle dont l'image habitoit jadis avec moi, fut le motif ſecret de ma promenade. Je me faiſois un plaiſir de lui montrer d'anciens monumens d'une paſſion ſi conſtante & ſi malheureuſe.

NOUS y parvînmes après une heure de marche par des ſentiers tortueux & frais, qui, montant inſenſiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoiſſant mes anciens renſeignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me ſurmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert; mais plein de ces ſortes de beautés qui ne plaiſent qu'aux ames ſenſibles, & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuſe, & charrioit avec bruit du limon, du ſable & des pierres. Derrière nous, une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade, où nous étions, de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacières, parce que d'énormes ſommets de glace qui s'accroiſſent inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du monde (37). Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche, au-delà du torrent, & au-deſſous de nous cette immenſe plaine d'eau que le lac forme au ſein des Alpes, nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majeſtueux Jura couronnoit le tableau.

(37) Ces montagnes ſont ſi hautes, qu'une demi-heure après le ſoleil couché, leurs ſommets ſont encore éclairés de ſes rayons, dont le rouge forme ſur ces cimes blanches une belle couleur de roſe, qu'on apperçoit de fort loin.

Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrein où nous étions, étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre; quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de cryſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages penchoient leurs têtes ſur les nôtres, la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbes & de fleurs. En comparant un ſi doux ſéjour aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'aſyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit & que je l'eus quelque temps contemplé : Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne ſentez-vous point quelque émotion ſecrette à l'aſpect d'un lieu ſi plein de vous? Alors ſans attendre ſa réponſe, je la conduiſis vers le rocher & lui montrai ſon chiffre gravé dans mille endroits, & pluſieurs vers du Pétrarque & du Taſſe relatifs à la ſituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après ſi long-temps, j'éprouvai combien la préſence des objets peut ranimer puiſſamment les ſentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : ô Julie! éternel charme de mon cœur! voici les lieux où ſoupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde. Voici le ſéjour où ta chère image faiſoit ſon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages; la verdure & les fleurs ne tapiſſoient point ces compartimens; le cours de ces ruiſſeaux n'en formoit point les diviſions; ces oiſeaux n'y faiſoient point entendre leurs ramages; le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faiſoient ſeuls retentir de leurs cris ces cavernes; d'immenſes glaces pendoient à tous ces rochers; des feſtons de neige étoient le ſeul ornement de ces arbres; tout reſpiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats; les feux ſeuls de mon cœur me rendoient ce lieu ſupportable, & les jours entiers s'y paſſoient à penſer à toi. Voilà la pierre où je m'aſſeyois pour contempler au loin ton heureux ſéjour; ſur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchans me ſervoient de burin pour graver ton chiffre; ici je paſſai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres

qu'emportoit un tourbillon; là je vins relire & baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abymes; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante, & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le temps que j'y passois à gémir de ton absence!..... J'allois continuer; mais Julie, qui, me voyant approcher du bord, s'étoit effrayée & m'avoit saisi la main, la serra sans mot dire, en me regardant avec tendresse & retenant avec peine un soupir; puis tout-à-toup détournant la vue & me tirant par le bras : allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triste réduit, comme j'aurois quitté Julie elle-même.

REVENUS lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, & je continuai de me promener sans trop savoir où j'allois; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la greve en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, & Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'asseyant à côté d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal & mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (38), me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristoit. Peu-à-peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel serein, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet

(38) La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuſes.

Je commençai par me rappeller une promenade ſemblable, faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les ſentimens délicieux qui rempliſſoient alors mon ame, s'y retracerent pour l'affliger; tous les événemens de notre jeuneſſe, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaiſirs,

E tanta fede, e si dolci memorie,

E sì lungo coſtume!

Ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur paſſé, tout revenoit, pour augmenter ma misère préſente, prendre place en mon ſouvenir. C'en eſt fait, diſois-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne ſont plus; ils ont diſparu pour jamais! Hélas! ils ne reviendront plus; & nous vivons, & nous ſommes enſemble, & nos cœurs ſont toujours unis! Il me ſembloit que j'aurois porté plus patiemment ſa mort ou ſon abſence, & que j'avois moins ſouffert tout le temps que j'avois paſſé loin d'elle. Quand je gémiſſois dans l'éloignement, l'eſpoir de la revoir ſoulageoit mon cœur; je me flattois qu'un inſtant de ſa préſence effaceroit toutes mes peines, j'enviſageois au moins dans les poſſibles un état moins cruel que le mien. Mais ſe trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &, preſque en la poſſédant encore, la ſentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage, qui m'agiterent par degrés juſqu'au déſeſpoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon eſprit des projets funeſtes, & dans un tranſport, dont je frémis en y penſant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ſes bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin ſi forte, que je fus obligé de quitter bruſquement ſa main pour paſſer à la pointe du bateau.

Là, mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours; un ſentiment plus doux s'inſinua peu-à-peu dans mon ame,

l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes, & cet état, comparé à celui dont je sortois, n'étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, long-temps, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas! je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la derniere fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'apperçus à la lumière qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

VOILA, mon ami, le détail du jour de ma vie, où, sans exception, j'ai senti les émotions les plus vives. J'espère qu'elles seront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés & succombent ? Pour Julie ; (mes yeux le virent, & mon cœur le sentit ;) elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? O Édouard ! quand séduit par ta maîtresse, tu sus triompher à la fois de tes desirs & des siens, n'étois-tu qu'un homme ? Sans toi, j'étois perdu peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux, le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

LETTRE XXIV.

DE MIDORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX. (39)

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entière au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus pour être sage. A trente ans passés, il est temps de songer à soi; commence donc de rentrer en toi-même, & sois homme une fois avant la mort.

MON cher, votre cœur vous en a long-temps imposé sur vos lumières. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la première moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sait apprécier les objets; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

LA jeunesse du sage est le temps de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines, a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de

(39) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

douze ans vous avez épuisé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premières obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célèbre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire, à l'autre extrémité : le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exiſter encore ; vous avez appris à quels ſignes on reconnoît cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & régnant ſur elle-même, eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards, eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie ; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-temps l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire : elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez-en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chère image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes ? Enthouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la manière dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mère ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs

d'homme & d'ami à ſon exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (40). Prenez-y garde, mon cher ; il régne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplaît, & qui eſt bien plus en reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractère. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage ? Malheureux ! ſi Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultère. Mais te voilà reſté ſeul avec elle ; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'ESPÈRE pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même ; pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami ; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous ; la reconnoiſſance auſſi-bien que l'attachement. Cependant ne vous y trompez pas ; avant de vous

[40] Non, ce ſiecle de la philoſophie ne paſſera point ſans avoir produit un vrai philoſophe. J'en connois un ; un ſeul, j'en conviens ; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſu reſter peu connu? Savant & modeſte Abauzit, que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer ; c'eſt Genève que je veux illuſtrer de votre ſéjour : ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé! Heureux le peuple où la jeuneſſe altière vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage! Vénérable & vertueux vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits : leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez, & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ſes Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content ; ce n'eſt pas aſſez; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe, nous laiſſent, quoiquelles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne céde qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illuſion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire, ſans le ſavoir, autre choſe que ce que nous voulons. On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchans; on a quelquefois beſoin d'autrui pour diſcerner ceux qu'il eſt permis de ſuivre, & c'eſt à quoi ſert l'amitié d'un homme ſage, qui voit pour nous ſous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous ſi, toujours en proie à de vains regrets, vous ſerez à jamais inutile à vous & aux autres; ou ſi, reprenant l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

MES affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours ; je paſſerai par notre armée de Flandre, où je compte reſter encore autant; de ſorte que vous ne devez guères m'attendre avant la fin du mois prochain, ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres, mais à l'armée ſous l'adreſſe ci-jointe. Continuez vos deſcriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'inſtruiſent; elles m'inſpirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez ſur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée ſur Madame de Wolmar : ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur. (41)

(41) Le galimathias de cette lettre me plaît, en ce qu'il eſt tout-à-fait dans le caractère du bon Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe, que quand il fait des ſottiſes, & ne raiſonne jamais tant, que quand il ne ſait ce qu'il dit.

LETTRE XXV.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joie, la ſcène de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entiérement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfère la triſteſſe d'un regret imaginaire, à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher, dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre, que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame, comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois régner, ont un attrait qui me touche, & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend, ſans qu'on y ſonge, le ton des gens avec qui l'on parle.

QUELLE retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroît d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoît! le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont

d'attendrissement & de joie. Les noirs soucis, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords, dont ils sont le fruit.

Pour elle, il est certain qu'excepté la peine secrette qui la tourmente, & dont je vous ai dit la cause dans ma précédente lettre (42), tout concourt à la rendre heureuse. Cependant avec tant de raisons de l'être, mille autres se désoleroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit insupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuieroient des soins domestiques; elles ne pourroient souffrir la campagne; la sagesse & l'estime d'un mari peu caressant, ne les dédommageroient ni de sa froideur, ni de son âge; sa présence & son attachement même leur seroient à charge : ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou, s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise dans leur propre maison, que quand elles y seroient étrangères. Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite; on ne voit guères que des gens de bien se plaire au sein de leur famille, & s'y renfermer volontairement; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent. Mais les instrumens du bonheur ne sont rien, pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste, qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant : *on y sait vivre;* non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, qui est d'avoir avec autrui certaines manières établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un père qui s'inquiette du bien-être de sa famille; elle

(42) Cette précédente lettre ne se trouve point. On en verra ci-après la raison.

elle a des enfans à la ſubſiſtance deſquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal ſoin de l'homme ſociable, & c'eſt auſſi le premier, dont elle & ſon mari ſe ſont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs beſoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu aſſez mauvaiſe opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiſſer ne leur pût ſuffire. Ils ſe ſont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus ſûrement qu'avantageuſement: au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite eſt le ſeul tréſor, dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il eſt vrai qu'un bien qui n'augmente point, eſt ſujet à diminuer par mille accidens; mais ſi cette raiſon eſt un motif pour l'augmenter une fois, quand ceſſera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à pluſieurs enfans; mais doivent-ils reſter oiſifs? Le travail de chacun n'eſt-il pas un ſupplément à ſon partage, & ſon induſtrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de ſon bien? L'inſatiable avidité fait ainſi ſon chemin ſous le maſque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la ſûreté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au haſard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables! La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet, a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fonds que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux, au moindre accident imprévu, l'a déja rembourſé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la règle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maîtres de cette maiſon jouiſſent d'un bien médiocre, ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde; mais au fond je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui régne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la règle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces pères eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement pères, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la ſageſſe. On ſuit ici des règles plus judicieuſes. On y penſe qu'un des principaux devoirs d'un bon père de famille n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant, afin que ſes enfans s'y plaiſent; mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des pères & mères eſt preſque toujours la première ſource du déſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre règle que ſon cœur, & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle, mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle ſait les goûter : mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie! Elle ne néglige ni ſes propres commodités, ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui; de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafiniment ni molleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon père; encore y reconnoît-on toujours le ſien qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat que d'élégance & de graces aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour ſuſpendre plus doucement les carroſſes; elle approuve aſſez cela; mais quand je lui dis juſqu'à quel prix on a pouſſé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours ſi ces beaux vernis rendent les carroſſes plus commodes. Elle ne doute pas que je n'exagère beaucoup ſur les peintures ſcandaleuſes dont on orne à grands frais ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a ſur-tout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou ſoutenu cet uſage, & que leurs carroſſes ne ſe diſtinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus laſcifs. J'ai été forcé de lui citer là-deſſus un mot de votre illuſtre ami, qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette eſpece. A peine eut-il jetté les yeux ſur les panneaux, qu'il partit en diſant au maître : montrez ce carroſſe à des femmes de la Cour; un honnête homme n'oſeroit s'en ſervir.

Comme le premier pas vers le bien eſt de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur eſt de ne point ſouffrir. Ces deux maximes qui, bien entendues, épargneroient beaucoup de préceptes de morale, ſont chères à Madame de Wolmar. Le mal-être lui eſt extrêmement ſenſible & pour elle & pour les autres, & il ne lui ſeroit pas plus aiſé d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui ſuffit pas de ne point ſavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des beſoins de ſon voiſinage avec la chaleur qu'on met à ſon propre intérêt; elle en connoît tous les habitans; elle y étend, pour ainſi dire, l'enceinte de ſa famille, & n'épargne aucun ſoin pour en écarter tous les ſentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine eſt aſſujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthouſiaſme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé ſur elle, & rien de ce qui la regarde n'eſt un effet du hazard. Le Ciel ſemble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine eſt ſuſceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obſcurité de la vie privée, ſans le ſecours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-deſſus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, ſi c'en fut une, n'a ſervi qu'à déployer ſa force & ſon courage. Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, tous, heureuſement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le ſeul où il lui convînt de naître; la ſimplicité, qui la rend ſublime, devoit régner autour d'elle; il lui falloit, pour être heureuſe, vivre parmi des gens heureux. Si, pour ſon malheur, elle fût née chez des peuples infortunés qui gémiſſent ſous le poids de l'oppreſſion, & luttent ſans

efpoir & fans fruit contre la misère qui les confume, chaque plainte des opprimés eût empoifonné fa vie, la défolation commune l'eût accablée, & fon cœur bienfaifant, épuifé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver fans ceffe les maux qu'elle n'eût pu foulager.

Au lieu de cela, tout anime & foutient ici fa beauté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point fous les yeux l'image affreufe de la misère & du défefpoir. Le villageois à fon aife (43), a plus befoin de fes avis que de fes dons. S'il fe trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner fa vie, quelque veuve oubliée qui fouffre en fecret, quelque vieillard fans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fourniffent plus à fon entretien, elle ne craint pas que fes bienfaits leur deviennent onéreux, & faffent aggraver fur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte fe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maifons où elle entre, offrent bientôt un tableau de la fienne; l'aifance & le bien-être y font une de fes moindres influences, la concorde & les mœurs la fuivent de ménage en ménage. En fortant de chez elle, fes yeux ne font frappés que d'objets agréables; en y rentrant, elle en retrouve de plus doux encore; elle voit partout ce qui plaît à fon cœur, & cette ame fi peu fenfible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans fes bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'eft indifférent pour la vertu. Ses charmes, fes talens, fes goûts, fes combats, fes fautes, fes regrets, fon féjour, fes amis, fa famille, fes peines, fes plaifirs & toute fa deftinée, font de fa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les foins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eft qu'ils font tous dirigés par la fageffe, & qu'il

(43) Il y a, près de Clarens, un village appellé Moutru, dont la Commune feule eft affez riche pour entretenir tous les Communiers, n'euffent-ils pas un pouce de terre en propre. Auffi la bourgeoifie de ce village eft-elle prefque auffi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas-là quelque honnête homme de fubdélégué, pour rendre Meffieurs de Moutru plus fociables, & leur bourgeoifie un peu moins chère.

n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractère, & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits; soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des règles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action, n'a rien à espérer d'elle que justice, & pardon s'il l'a offensée, jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vu refuser assez sèchement à un homme de cette espèce, une grace qui dépendoit d'elle seule. » Je vous souhaite du bonheur, lui dit-elle, mais je n'y veux pas » contribuer; de peur de faire du mal à d'autres en vous mettant » en état d'en faire. Le monde n'est pas assez épuisé de gens de bien » qui souffrent, pour qu'on soit réduit à songer à vous ». Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement, & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches qui paie en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne savent jamais donner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mère de famille, elle en sait mieux régler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il est aussi le plus passager & le moins solide; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

ELLE n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des services, sans bien savoir si l'usage qu'on en veut faire est raisonnable & juste. Sa protection n'est jamais refusée à quiconque en a un véritable besoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter

un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer, ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (44). Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même; qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, & donne les plus sûrs moyens de ſe défendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel eſprit viſite les palais du Prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumière du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le ſecond ce qu'on peut faire.

SUR ce principe on s'attache ici, & plus encore à Étange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés & les plus pauvres, ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Meſſieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens, de leur côté, aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un ſervice étranger; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des ſoldats mercénaires, & le ridicule mépris de leur ancien état.

ON leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption

(44) L'homme ſorti de ſa première ſimplicité, devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même deſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

des enfans, l'abandon des pères, & les risques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misère, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même; on n'a point avec les paysans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon paysan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus, qui viennent briller un moment dans leur village, & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'assister aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déja naturellement ardente & guerrière, voyant des vieux Officiers se plaire à ses assemblées, s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats, retirés du service étranger, en savoir moins qu'elle à tous égards; car, quoi qu'on fasse, jamais cinq sous de paie & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes, la présence de ses parens, de ses voisins, de ses amis, de sa maîtresse, & la gloire de son pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne, & sur-tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un état libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois là-dessus l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent, savoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter

consulter aussi ce qui lui convient à lui-même ; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux ; & pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

OR de mille sujets qui sortent du village, il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état, & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille, s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête homme, pensez-vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa première condition?

POUR suivre son talent il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes; &, à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit paysan saura-t-il de lui-même distinguer les siens? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & se croit Architecte. Gustin, mon jardinier, prit le goût du dessein pour m'avoir vu dessiner; je l'envoyai apprendre à Lausanne; il se croyoit déja peintre, & n'est qu'un

jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon carroſſe? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre. Penſez-vous que ce ſoit-là l'ordre de la nature? Quand chacun connoîtroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre, plus sûr de lui, dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire? En multipliant indiſcrettement les ſujets on les confond, le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intrigant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir; mais il faut ſe conduire par des règles plus sûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſédent, fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété, & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule

ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent, pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

UNE autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux, & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, &, ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

JE vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes, dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux? Compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami: ce mot ne va point dans votre bouche; il eſt plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en ſert, que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point ſi ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon; ce que je ſais, c'eſt que mon mari, qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout ce qu'ils diſent là-deſſus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'inſenſibilité, m'a toujours paru mépriſer ces diſcours, & n'a point déſapprouvé ma conduite. Son raiſonnement eſt ſimple. On ſouffre, dit-il, & l'on entretient à grands frais des multitudes de profeſſions inutiles, dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paie un Comédien qui me

fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés, donne un plaisir qui renait sans cesse. Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'État, de combien d'autres professions, qu'on encourage & qu'on tolère, n'en peut-on pas dire autant? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profession (45), faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ?

POUR moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'État, je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort; & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme, prêt à périr de misère, & que mon refus va réduire au désespoir? L'aumône que je fais donner à la porte est légère. Un demi-crutz (46) & un morceau de pain sont

(45) Nourrir les mendians, c'est, disent-ils, former des pépinières de voleurs; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians: mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne: or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & réfusé; mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux pères; mais ces pères opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

(46) Petite monnoie du pays.

ce qu'on ne refuſe à perſonne ; on donne une ration double à ceux qui ſont évidemment eſtropiés. S'ils en trouvent autant ſur leur route dans chaque maiſon aiſée, cela ſuffit pour les faire vivre en chemin, & c'eſt tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui paſſe. Quand ce ne ſeroit pas pour eux un ſecours réel, c'eſt un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner, & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte*; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre que les magaſins des riches! Enfin, quoiqu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes misères.

VOILA comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le ſavent ſi bien qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'EST ainſi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus de quoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins & d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du temps que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle ſonge enſuite à elle-même; ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable, peut encore être compté parmi ſes vertus : tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs! Elle veut plaire à ſon mari, qui aime à la voir contente & gaie ; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détourne le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe

amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

JULIE a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe règne dans ſes ſentimens & dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs, & long-temps elle n'aima ſi chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprême, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là; mais ſa maniere de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refuſent, & l'art de jouir eſt pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature & dont ſon auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſagères & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, & ſervant d'aſſaiſonnement au plaiſir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les deſirs n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort; ſon goût ne s'uſe point; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à toute autre.

UN objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la règle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

CE qui me paroit le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans

l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carrière, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Épicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occaſion, les perdent toutes, &, toujours ennuyés au ſein des plaiſirs, n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir, par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice, que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

VOILA ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſur-tout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe; il y regne une ſenſualité ſans rafinement; tous les mets ſont communs, mais excellens dans leurs eſpèces; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats ſins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais; & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés? Du gibier rare? du poiſſon de mer? des productions étrangères? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui

croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine manière, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtiſſerie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouiſſance ; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant : la grace & le plaiſir y ſont, la joie & l'appétit l'aſſaiſonnent. Des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des cryſtaux pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert, ne rempliſſent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux ; mais on y ſait celui d'ajouter du charme à la bonne chère, de manger beaucoup ſans s'incommoder, de s'égayer à boire ſans altérer ſa raiſon, de tenir table long-temps ſans ennui, & d'en ſortir toujours ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger, différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle eſt au rez-de-chauſſée. Cette ſalle particulière eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette pièce eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on ſait d'avance ce que cela veut dire, & Monſieur de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon ; mais ce ſallon ne diffère pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis ; jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table ; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſallon d'Apollon.

d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite : mais ce souper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne sais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentois plus libre sans qu'on m'eût averti de l'être; il me sembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est-là, qu'à l'instance de Julie, je repris l'usage quitté, depuis tant d'années, de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce souper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle est si jolie! ne seroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponse me parut trop loin de son caractère pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours, autour de vous, les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques & causer plus en liberté? C'est, me répondit-elle encore, que cela seroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à son aise, est enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir son systême, & je jugeai qu'en effet l'art d'assaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle se met avec plus de soin qu'elle ne faisoit autrefois. La seule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger son ajustement. L'orgueilleuse avoit ses raisons, & ne me laissoit point de prétexte pour méconnoître son empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me sembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans sa négligence; elle se seroit coëffée d'un sac, que je l'aurois accusée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée, pour ne sembler plus qu'une jolie femme, si je n'avois découvert la cause de ce nouveau soin. J'y fus trompé les premiers jours, & sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée où

je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me désabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mère régnoit sur tous ses charmes ; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave ; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manières ; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes, de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir ; elle étoit éblouissante en sortant de sa toilette ; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit, en pénétrant l'objet de ses soins : en fit-elle jamais autant pour l'amour ?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maître, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au-dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses, que dans un bel ordre du tout qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (47). Pour moi, je trouve au moins que c'est une idée

(47) Cela me paroît incontestable. Il y a de la magnificence dans la symmétrie d'un grand Palais ; il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde ; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un seul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que

plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte, un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir: dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets, dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune; en y regardant mieux, on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que, pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touchent le cœur humain qui en eſt avide: mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe. L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (48)? L'idée de la grandeur? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

(48) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maître; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux, mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver, & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied: mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maîtreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans: chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature, n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller, ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans, répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre des gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveillance y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on garde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zèle dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte

qu'on n'y souhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puisse dire, pourquoi n'y a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le nécessaire, & nulle trace de superflu, on est porté à croire que, s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que, si on le vouloit, il y régneroit avec la même profusion: en voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire: cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voilà, ce me semble, la véritable magnificence.

CET air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à Monsieur & Madame de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien retrancher dans leur maison, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup, & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches, me dirent-ils, est d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens, les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne se fait sans perte, & ces pertes multipliées réduisent presque à rien d'assez grands moyens, comme à force d'être brocantées, une belle boite d'or devient un mince colifichet. Le transport de nos revenus s'évite en les employant sur le lieu, l'échange s'en évite encore en les consommant en nature, & dans l'indispensable conversion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels, où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

JE conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroît pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers: car le travail se fera toujours avec plus d'économie, & la récolte

avec plus de ſoin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit Wolmar ; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les frais, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſure un gain actuel, c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant; & le mieux qui puiſſe arriver, eſt qu'au lieu de l'épuiſer, il la néglige. Ainſi pour un peu d'argent comptant recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans, de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de ſon patrimoine.

D'AILLEURS, pourſuivit Monſieur de Wolmar, je ne diſconviens pas que je ne faſſe la culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un Fermier ; mais auſſi le profit du Fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure, le produit eſt beaucoup plus grand ; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie : car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y ſeroit plus chère; il nous faudroit des amuſemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous ſeroient moins ſenſibles. Ces ſoins que vous appellez importuns, ſont à la fois nos devoirs & nos plaiſirs; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne ſont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaiſies ruineuſes dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être, devient pour nous un amuſement.

JETTEZ les yeux autour de vous, ajoutoit ce judicieux père de famille, vous n'y verrez que des choſes utiles, qui ne nous coûtent preſque rien, & nous épargnent mille vaines dépenſes. Les ſeules denrées du crû couvrent notre table, les ſeules étoffes du pays compoſent preſque nos meubles & nos habits : rien n'eſt mépriſé parce qu'il eſt commun, rien n'eſt eſtimé parce qu'il eſt rare. Comme tout ce qui vient de loin eſt ſujet à être déguiſé ou falſifié,

nous nous bornons par délicateſſe autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table pour être ſomptueuſe, que d'être ſervie loin d'ici; car tout y eſt bon, tout y ſeroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même règle a lieu dans le choix de la parure, qui, comme vous voyez, n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule; la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes, & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle, que ſi elle eſt bonne, & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas, ou qu'elles ne ſauroient garder.

Considérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur, Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois, eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule; & dans ſa modeſte ſimplicité, il tire de la convenance des choſes des règles inaltérables & sûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés; & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien être, ne riſque point de ſe ruiner.

VOILA, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au-deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre ſans changer notre manière de vivre; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

HÉ bien! Milord, rien de tout cela ne paroît au premier coup d'œil. Par-tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne; il faut du temps pour appercevoir des loix ſomptuaires qui mènent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant, le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus? Quand chaque année on eſt sûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir; on jouit à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers temps ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

JE ſuis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile & le pain, ſe font dans la maiſon; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut conſommer; le boucher ſe paye en bétail, l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent à l'entretien des maîtres, & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet; la vente des vins & des bleds qui reſtent donne un

un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires, fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

BIEN plus; les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſirs & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le caffé; chez ſa mère elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguiſe & règle à la fois ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met, à deviner & ſatisfaire les goûts de ſon père & de ſon mari, une attention ſans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaiſir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suiſſe: elle ne manque jamais, après le ſouper, de faire ſervir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus dabord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction ſi manifeſte à ſes maximes; mais elle me rappella, en riant, un paſſage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Aſiatiques d'Antiochus ſous mille noms barbares, aux ragoûts divers ſous leſquels un ami lui avoit déguiſé la même viande. Il en eſt de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le cherez, le malaga, le chaſſaigne, le ſyracuſe dont vous buvez avec tant de plaiſir, ne ſont en effet que des vins de Lavaux diverſement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boiſſons lointaines. Si elles

ſont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on eſt sûr de ce qui les compoſe, on peut au moins les boire ſans riſque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon père & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les ſiens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils ſeront toujours exquis!

VOUS jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le déſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures ne trouvent guères ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La manière dont on paſſe ici le temps eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (49); mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée, qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers, & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe? Tous les ſoirs Julie, contente de ſa journée, n'en deſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au ciel un jour ſemblable à celui de la veille: elle fait toujours les mêmes choſes parce qu'elles ſont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainſi de toute la félicité permiſe à l'homme. Se plaire

(49) Je crois qu'un de nos beaux-eſprits, voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Milady Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicule, pour prix de leur hoſpitalité.

dans la durée de ſon état, n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de déſœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y raſſemble intéreſſe le cœur par quelqu'endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paiſibles campagnards ſans monde & ſans politeſſe, mais bons, ſimples, honnêtes & contens de leur ſort; d'anciens officiers retirés du ſervice; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de ſages mères de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modeſtie & des bonnes mœurs; voilà le cortége que Julie aime à raſſembler autour d'elle. Son mari n'eſt pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus ſages à leurs dépens, reviennent ſans chagrin cultiver le champ de leur père qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de ſa vie, ce ne ſont point les aventures merveilleuſes du riche Sindbad, racontant au ſein de la molleſſe orientale comment il a gagné ſes tréſors : ce ſont les relations plus ſimples de gens ſenſés que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caractères plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes, que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modèles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plait

à faire causer. Il l'amene à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractère. On retient le bon homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manières rustiques; mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant respect dû à la vieillesse infirme, qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin, bu à la santé d'une jeune Dame, en réchauffe mieux son sang à demi glacé. Il se ranime à parler de son ancien temps, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choses qu'il dit que le plaisir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle passe après le dîner dans sa chambre, & en rapporte un petit présent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût, dont elle l'a secrettement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux pères fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres; mais nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards, & l'espoir de le partager un jour, les consolent d'en être privés, & les excitent à s'en rendre dignes.

CEPENDANT, le vieux bon-homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumière, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouit une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouir auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe qui donne exemple aux grands, & refuge aux petits; qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'EST ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens: c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bon les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peines, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes

mères de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent, à s'inſtruire des devoirs d'autrui, le temps qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul temps qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais aſſez longue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

VOILA, Milord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon, ſur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans, mais à leur laiſſer, avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante, à des gens ſenſés, la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE XXVI. (50)

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une ſociété d'autant plus charmante qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas

(50) Deux Lettres écrites en différens temps rouloient ſur le ſujet de celle-ci; ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une ſeule. Au reſte ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des Lettres, dont ce recueil eſt composé, je remarquerai que les Lettres des ſolitaires ſont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpère honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne, avec la conſcience de ſa victoire, une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher? Non, Milord; je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

APRÈS ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'Angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié! Sentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi? Quelle langue oſe être ton interprete? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés? Mon Dieu! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent des choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela! O veillées de Beſançon! Momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié! O Bomſton! Ame grande, ami ſublime! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

IL eſt sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueilli, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi

doux de pouvoir le prononcer ſans gêne ! Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment, & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

DEUX heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douces mille fois que le froid repos des Dieux d'Épicure. Après le déjeûner, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mère ; mais au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume ; pour nous dédommager en quelque ſorte du temps perdu ſans nous voir, elle les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quittés juſqu'au dîner. Henriette, qui commence à ſavoir tenir l'éguille, travailloit aſſiſe devant la Fanchon qui faiſoit de la dentelle, & dont l'oreiller poſoit ſur le doſſier de ſa petite chaiſe. Les deux garçons feuilletoient ſur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les ſujets au cadet. Quand il ſe trompoit, Henriette attentive, & qui ſait le recueil par cœur, avoit ſoin de le corriger. Souvent, feignant d'ignorer à quelle eſtampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de ſe lever, d'aller & venir de ſa chaiſe à la table, & de la table à ſa chaiſe. Ces promenades ne lui déplaiſoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali ; quelquefois même il s'y joignoit un baiſer, que ſa bouche enfantine ſait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus ſavante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons, qui ſe prenoient & ſe donnoient ſans beaucoup de ſoin, mais auſſi ſans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés ſous le livre.

MADAME de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans, nous étions ſon mari & moi encore autour de la table à thé, liſant la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante, que toutes haïſſent, & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang ſuprême

que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre; il y a long-temps que nous sommes tous vos sujets. A ces mots, son ouvrage est tombé de ses mains, elle a tourné la tête, & jetté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti, à la manière dont son mari m'a serré la main, que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'EST dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manège des enfans; encore, aussitôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite sur-intendante qui, la première, s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légère contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle, qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement, a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme.

QUE de choses se sont dites sans ouvrir la bouche! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur, ravi dans une si délicieuse extase, animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

LIVRÉS nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frère d'être atten-

tif, a pris le temps qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer, & ſans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tû ſur-le-champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance, qui n'étoit rien, m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me ſouviens pas, en y penſant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât ſi peu, & qui fuſſent moins incommodes. Ils ne quittent preſque jamais leur mère, & à peine s'apperçoit-on qu'ils ſoient-là. Ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, comme il convient à leur âge; jamais importuns ni criards; & l'on voit qu'ils ſont diſcrets, avant de ſavoir ce que c'eſt que diſcrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce ſujet m'a conduit, c'étoit que cela ſe fît comme de ſoi-même, & qu'avec une ſi vive tendreſſe pour ſes enfans, Julie ſe tourmentât ſi peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empreſſer à les faire parler ou taire, ni à leur preſcrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne diſpute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amuſemens; on diroit qu'elle ſe contente de les voir & de les aimer, & que, quand ils ont paſſé leur journée avec elle, tout ſon devoir de mère eſt rempli.

QUOIQUE cette paiſible tranquillité me parût plus douce à conſidérer que l'inquiette ſollicitude des autres mères, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de ſujets de l'être: une activité ſuperflue ſied ſi bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ſes enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ſes ſoins; j'aurois voulu qu'ils duſſent moins à la nature, davantage à leur mère; je leur aurois preſque deſiré des défauts, pour la voir plus empreſſée à les corriger.

APRÈS m'être occupé long-temps de ces réflexions en ſilence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompenſe la vertu des mères par le bon naturel des enfans: mais ce bon naturel veut être cultivé. C'eſt dès leur naiſ-

ſance que doit commencer leur éducation. Eſt-il un temps plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me déſobéiſſent ? Cela ſeroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'eſt miſe à ſourire en regardant ſon mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions cauſer tous trois ſans être entendus des enfans.

C'EST-LA que m'expliquant à loiſir ſes maximes, elle m'a fait voir, ſous cet air de négligence, la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendreſſe maternelle. Long-temps, m'a-t-elle dit, j'ai penſé comme vous ſur les inſtructions prématurées, & durant ma première groſſeſſe, effrayée de tous mes devoirs & des ſoins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois ſouvent à Monſieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un père le ſang-froid d'un philoſophe ? Il remplit & paſſa mon attente ; il diſſipa mes préjugés, & m'apprit à m'aſſurer, avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la première & plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie (51), eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui ſe piquent de lumières, eſt de ſuppoſer les enfans raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes, avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement, eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs &

[51] Locke lui-même, le ſage Locke l'a oubliée ; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

mutins, & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

IL n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi ; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans, sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres, comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un père.

LA nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.

LA raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistence. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains, plutôt hébétés que raisonnables ; & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

QUAND toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son

caractère, & qu'il ne s'agit ni de changer, ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caractères sont bons & sains en eux-mêmes, selon Monsieur de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (52). Tous les vices qu'on impute au naturel, sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eut tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le systême universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses; il s'agit de trouver cette place, & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes, qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfere, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscrettement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'ENTENDS ces maximes, ai-je dit à Julie : mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modèle de

(52) Cette doctrine si vraie me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

l'homme raisonnable & de l'honnête homme ; puis rapprocher chaque enfant de ce modèle par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature...... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

UNE réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distingue les individus, est l'ouvrage de la nature; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, & si la nature les a rendu inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or, quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

QUE si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons ; bien loin d'attendre, pour élever les enfans, que l'on connût le caractère de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractère par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne se sont

jamais quittés : cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence : l'autre lourd, peſant, hargneux ; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéramens a produit en eux celle des caractères, comme la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits ; tout le reſte a été ſemblable.... Semblable? ai-je interrompu ; quelle différence! Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu! Bon! a-t-il repris, vous voilà raiſonnant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même aſpect, avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoutenoient que, vu la rapidité des cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eût pu marquer les deux inſtans précis de leur naiſſance, l'objection ſe fût tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place. Platon, votre maître, ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis ; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées ; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure ; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais oui dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme

d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit résondre les divers esprits sur un modèle commun. On peut les contraindre, & non les changer: on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractère originel, & s'y livrer avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractère & de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de la raison; c'est elle qui fait sortir le caractère, & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

QUANT aux maximes de Julie, que vous mettez en opposition, je ne sais ce que vous y voyez de contradictoire: pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naissant un caractère, un génie & des talens qui lui sont propres. Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin, pour être heureux, du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis sont comme les mines d'or du Valais, que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil, où l'on a moins besoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger

diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & sur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas, on n'a d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres; l'exemple est la seule règle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le suit aussi loin que la nature le mene; & l'on en fera le plus grand des hommes, s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez point l'enfant du Citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre: alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple est commode à suivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables... Mais, a reprit Monsieur de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y est-elle prise? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant; celui de la nécessité: mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à-peu-près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien-nés, mon aimable ami! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je

doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractère, & que tout naturel puiſſe être tourné à bien; mais au ſurplus, convaincue de la bonté de ſa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma première eſpérance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein; la ſeconde eſt d'élever aſſez bien les enfans que Dieu m'a donnés, ſous la direction de leur père, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reſſembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les règles qu'il m'a preſcrites, en leur donnant un principe moins philoſophique & plus convenable à l'amour maternel; c'eſt de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mère, & tous les ſoins de mes jours ſont deſtinés à l'accomplir. La première fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette première portion malheureuſe pour aſſurer le bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que, durant la foibleſſe du premier âge, la nature aſſujettit les enfans de tant de manières, qu'il eſt barbare d'ajouter à cet aſſujettiſſement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, & dont ils peuvent ſi peu abuſer. Je réſolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il ſeroit poſſible, de lui laiſſer tout l'uſage de ſes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages; l'un, d'écarter de ſon ame naiſſante le menſonge, la vanité, la colère, l'envie, en un mot, tous les vices qui naiſſent de l'eſclavage, & qu'on eſt contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre, de laiſſer fortifier librement ſon corps par l'exercice continuel que l'inſtinct lui demande. Accoutumé, tout comme les payſans, à courir tête nue au ſoleil, au froid, à s'eſſouffler, à ſe mettre en ſueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & ſe rend plus robuſte en vivant plus content. C'eſt le cas de ſonger à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit; je crains cette puſillanimité meurtrière qui, à force de délicateſſe & de ſoins, affoiblit, efféminé un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'en-

chaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de soleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans, livrés à eux-mêmes, la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque, non content de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des mères, à qui l'on ne complaît qu'en servant toutes les fantaisies de leur enfant. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui sentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domestique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus applaudir en secret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle & sûre pour rendre à la fois un enfant libre, paisible, caressant, docile, & cela par un moyen fort simple, c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premières voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris & les plaintes; qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin; commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr; & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur ?

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est peut-être le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point que

celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet inſtinct ſi prompt à diſtinguer les ſervices mercénaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aie employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi, je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui, ſont des actes de dépendance, que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, & il aſpire ardemment au temps où il ſera aſſez grand & aſſez fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, ſeroient difficiles à établir dans des maiſons où le père & la mère ſe font ſervir comme des enfans : mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ſes fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins, n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin.

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mère peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſez ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mère, pour en être incommodé ? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent des vices déja contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La méſintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut aſſujettir l'autre à ſes caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant, dont on

n'exige rien, ni ſur la gouvernante, à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contre-pied des autres mères, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par-là, ſentant qu'il n'a pas ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il ſe rend docile & complaiſant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le ſien s'attache à eux à ſon tour; car on aime en ſe faiſant aimer; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre; & de cette affection réciproque, née de l'égalité, réſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'AI penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa misère, ſa foibleſſe, ſa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme; & cela, non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

INDUITS dès leur naiſſance par la molleſſe dans laquelle ils ſont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils deſirent, à penſer que tout doit céder à leurs fantaiſies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & ſouvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaiſirs; or je voudrois bien ſauver à mon fils cette ſeconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juſte opinion des choſes. J'avois d'abord réſolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, perſuadée que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours bons & ſalutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en ſe faiſant un droit d'être obéis, les enfans ſortoient de l'état de nature preſqu'en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les

leur par notre indiſcrétion. J'ai vu que, ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croîtroient avec ma complaiſance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raiſon, lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la première demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus : mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il voudroit tenir; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, ſinon qu'il ne l'a pu garder; ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui ... Un moment; dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je preſſens votre objection; j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux, & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voici préciſément ce qui eſt arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui

étourdiffoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préfent dans la maifon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il fouffre; c'eft la voix de la nature, qu'il ne faut jamais contraindre; mais il fe tait à l'inftant qu'il ne fouffre plus. Auffi fais-je une très-grande attention à fes pleurs, bien sûr qu'il n'en verfe jamais en vain. Je gagne à cela de favoir à point nommé quand il fent de la douleur, & quand il n'en fent pas; quand il fe porte bien, & quand il eft malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaifie, & feulement pour fe faire appaifer. Au refte, j'avoue que ce point n'eft pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car comme rien n'eft plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'inftant préfent, elles ne fongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui, il en pleurera demain davantage. Le pis eft que l'obftination qu'il contracte, tire à conféquence dans un âge avancé. La même caufe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & infupportable toute fa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en fouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aifément le defir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refufe, ils doivent fuppofer des raifons fans les demander. C'eft un autre avantage qu'on gagne à ufer avec eux d'autorité plutôt que de perfuafion dans les occafions néceffaires : car comme il n'eft pas poffible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raifon qu'on a d'en ufer ainfi, il eft naturel qu'ils la fuppofent encore quand ils font hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a foumis quelque chofe à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent fophiftes, fubtils, de mauvaife foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au filence ceux qui ont la foibleffe de s'expofer à leurs petites lumières. Quand on eft contraint de leur rendre compte des chofes qu'ils ne font point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, fi-tôt qu'elle eft au-deffus de leur portée. En un mot, le feul moyen de les rendre dociles à la raifon, n'eft pas de raifonner avec eux; mais de les

bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voient, autant qu'il est possible, & quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

FONDÉE sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots, quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef, & sur-tout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

EN vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre! Pythagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger, sur les choses qu'ils ignorent, les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt, ni assez long-temps, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sottises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays, où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous, qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser?

QUOI

QUOI donc! a-t-elle repris à l'inſtant : eſt-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne ſauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en ſilence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès, c'eſt-là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines; & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaiſirs (53).

QUE peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe recrier avec des retentiſſemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des almanachs. Ce ſeroit un prodige ſi, ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mère, déja trop abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer! Ne penſez pas que, pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les réparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain; & les flatteurs, en me les faiſant répéter, n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

UN jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe, je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas que vous ne ſachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choſes : mais j'eſpère qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes,

(53) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un ſot.

& alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de me faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinel; il ne leur vient plus de compère, & ils en vaillent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la première à leur dire de demander doucement en particulier, à leur père ou à moi, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déja beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas. Le savant sait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir (54). Faute de cette science préliminaire les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes, qui ne servent à rien, ou profondes & scabreuses, dont la solution passe leur portée; &, puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

QUAND cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la première & la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de paroles avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes,

(54) Ce proverbe est tiré de Chardin. Tome 5, p. 170, in-12.

en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquiérent par-là n'eſt utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réſerve trop prolongée, ſeroit que mon fils en âge de raiſon eût la converſation moins légere, le propos moins vif & moins abondant; &, en conſidérant combien cette habitude de paſſer ſa vie à dire des riens, retrécit l'eſprit, je regarderois plutôt cette heureuſe ſtérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oiſifs, toujours appuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la ſociété humaine a un objet plus noble, & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il ſe dégrade au-deſſous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme juſques dans ſes délaſſemens. S'il y a de la politeſſe à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laiſſer parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils diſent, que de ce qu'on diroit ſoi-même, & à montrer qu'on les eſtime trop pour croire les amuſer par des niaiſeries. Le bon uſage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'eſt pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre à force de modeſtie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'eſprit, qui ne s'abſtient de parler que par retenue & diſcrétion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelque pays que ce puiſſe être, il n'eſt pas poſſible qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tu. Au contraire, on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions, & fai-

ſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon que de riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon père eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques-là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpère, dit-elle, en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mère, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois la fonction dont je ſuis chargée n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que ſuivre de point en point le ſyſtême de Monſieur de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le mien. Conſidérez mes enfans, & ſur-tout l'aîné; en connoiſſez-vous de plus heureux ſur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez ſauter, rire, courir toute la journée ſans jamais incommoder perſonne. De quels plaiſirs, de quelle indépendance leur âge eſt-il ſuſceptible, dont ils ne jouiſſent pas, ou dont ils abuſent? Ils ſe contraignent auſſi peu devant moi qu'en mon abſence. Au contraire, ſous les yeux de leur mère ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je ſois l'auteur de toute la ſévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins ſévère : car je ne pourrois ſupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde. Les ſeules loix qu'on leur impoſe auprès de nous, ſont celles de la liberté même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle; &, comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas non plus qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, &

tout mon art, pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près on ne les aſſujettis à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuie point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun, bien inſtruit là-deſſus, ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à deſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

HIER, par exemple, l'ainé ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien; mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frère; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne ſuis-je pas la plus forte? Puis elle ſe mit à battre la caiſſe à ſon imitation, comme ſi elle y eût pris beaucoup de plaiſir. Juſques-là tout étoit à merveille. Mais quelque temps après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux frères. En perdant le tambour le cadet ſupporta la dure loi de la néceſſité, l'ainé ſentit ſon injuſtice, tous deux connurent leur foibleſſe, & furent conſolés le moment d'après.

UN plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues, m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je ſentis que, pour guider l'homme, la marche de la nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, (& cet inconvénient me parut fort grand,) c'étoit de négliger dans les enfans la ſeule faculté qu'ils aient dans toute ſa vigueur, & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me ſembloit que, ſelon leur propre ſyſtême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, inſuffiſantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, ſi propre alors à ſoutenir le travail. C'eſt elle, diſois-je, qui doit ſuppléer à la raiſon juſqu'à ſa naiſſance, & l'enrichir quand elle eſt née. Un eſprit qu'on

n'exerce à rien devient lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation, pour apprendre à devenir raisonnable, que de commencer par être stupide. Comment, stupide! s'est écriée aussi-tôt Madame de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que la mémoire & le jugement (55)? Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la première qui se développe, & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis, lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir?

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles & de sphères dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivières qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours; est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, & à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisit point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des con-

(55) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

noiſſances néceſſaires dont il tient la place? Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphère, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une manière convenable à ſon être & à ſes facultés.

SANS étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe; & s'il s'en ſouvient, il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître; & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver la première de ſes facultés, & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances, qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être faits admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

NE penſez pas pourtant, continua Julie qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mère un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entière liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le temps

d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & Monſieur de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

VOUS ſavez que notre aîné lit déja paſſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de temps en temps quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois deja commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fut poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui liſois de temps en temps quelques contes, rarement, peu long-temps, & répétant ſouvent les mêmes, avec des commentaires, avant de paſſer à des nouveaux. Un enfant oiſif eſt ſujet à l'ennui, les petits contes ſervoient de reſſource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me ſouvenois quelquefois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéreſſant, en laiſſant négligemment le livre. Auſſi-tôt il alloit prier ſa bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture: mais comme il n'a rien à commander à perſonne, & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéiſſoit pas toujours. L'un refuſoit, l'autre avoit affaire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laiſſoit, à mon exemple, un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui ſuggéra ſecrettement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à ſon aiſe. Il goûta ce projet.

projet. Il fallut trouver des gens aſſez complaiſans pour vouloir lui donner leçon ; nouvelle difficulté qu'on n'a pouſſée qu'auſſi loin qu'il falloit. Malgré toutes ces précautions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois, on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſans, & il eſt revenu à la charge avec tant d'ardeur que, quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'EST à-peu-près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zèle & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune manière aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne heure à nourrir ſa tête d'idées & non de mots; c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

JAMAIS, interrompis-je! c'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prières. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la prière, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'eſt aſſez pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige: quant au catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent pas leur catéchiſme? non, mon ami; mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mère ſi pieuſe! . . . je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle; j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah! j'y ſuis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croyent; & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant Monſieur de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte

ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

APRÈS être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zèle maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés; ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractère ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne ſe croient ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voient regner ſans ceſſe, & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

NOURRIS encore dans leur première ſimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne leur inſpire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne ſe montre en eux. Leur ignorance n'eſt point entêtée, leurs deſirs ne ſont point obſtinés; les inclinations au mal ſont prévenues, la nature eſt juſtifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accuſons, ne ſont point ſon ouvrage, mais le nôtre.

C'EST ainſi que livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altère, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur

caractère originel : c'eſt ainſi que ce caractère ſe développe journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature juſques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés, ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent, ſoit entre eux, ſoit à nous, ils laiſſent voir ſans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blâmables, que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention ſans qu'ils s'en doutent; je tiens un regiſtre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils diſent ; ce ſont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche eſt une herbe étrangère dont le vent apporta la graine ; ſi je la coupe par une réprimande, bientôt elle repouſſera ; au lieu de cela j'en cherche en ſecret la racine, & j'ai ſoin de l'arracher. Je ne ſuis, m'a-t-elle dit en riant, que la ſervante du Jardinier; je ſarcle le jardin, j'en ôte la mauvaiſe herbe ; c'eſt à lui de cultiver la bonne.

CONVENONS auſſi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il falloit être auſſi bien ſecondée pour eſpérer de réuſſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumières d'un père éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance; il falloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite; il falloit des enfans bien nés en qui la nature eût aſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage; il falloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres; un ſeul valet brutal ou flatteur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangères peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sageſſe! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler? Mères de famille! quand vous vous plaignez de n'être pas ſecondées, que vous connoiſſez mal votre pouvoir! ſoyez tout ce que vous devez être, vous ſurmonterez tous les obſtacles; vous forcerez chacun de remplir ſes devoirs ſi vous rempliſſez bien tous les vôtres. Vos droits ne ſont-ils pas ceux de la nature? Malgré les maximes du vice, ils ſeront toujours chers au cœur humain. Ah! veuillez être femmes & mères; & le plus doux empire qui ſoit ſur la terre ſera auſſi le plus reſpecté.

En achevant cette converſation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il eſt certain, dit-elle, que j'aurois beſoin de beaucoup moins de ſoins & d'adreſſe, ſi je voulois introduire l'émulation entre les deux frères; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien riſquer. Henriette ſupplée à cela; comme elle eſt d'un autre ſexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du ſens au-deſſus de ſon âge, j'en fais en quelque ſorte leur première gouvernante; & avec d'autant plus de ſuccès que ſes leçons leur ſont moins ſuſpectes.

Quant à elle, ſon éducation me regarde; mais les principes en ſont ſi différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il ſera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra ſa mère elle-même, ſi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma dernière lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre ſéjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eſt pas moins inquiette; elle vous prie de nous donner plus ſouvent de vos nouvelles, & vous conjure de ſonger, en expoſant votre perſonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conſeil timide ne peut non plus ſortir de mon cœur, qu'approcher du vôtre. Cher Bomſton; je le ſais trop; la ſeule mort digne de ta vie ſeroit de verſer ton ſang pour

la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les ſiens que pour toi ?

LETTRE XXVII.

DE MILORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX.

JE vois par vos deux dernières lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la première que vous m'aiez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins ſecrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiette : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas ?

RASSUREZ-LA ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé; nous avons affaire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux, & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en ſera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine; ce n'eſt pas tout; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat François, qui compte ſur ſon Général, eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe; & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de cour & l'occaſion, pour vaincre à-coup-ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (56), lui dit : s'il y eût eu cin-

[56] C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

quante mille hommes comme toi à l'armée Françoise, elle ne se fût pas ainsi laissée battre. Eh morbleu! repartit le grenadier, nous avions assez d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France & manque à la nôtre; mais nous ne songeons guères à cela.

Quoi qu'il en soit, je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne, & j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts, nous passerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du Printemps. Dites à Monsieur & Madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE XXVIII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Quelle joie vous me donnez, en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée! Ce qui me déplaît, sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation, le parti de faire la campagne étoit déja pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystère & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de vous suivre, il falloit me laisser à Londres, vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair par la dernière de vos lettres qu'en effet une des

miennes s'eſt perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards; mais les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence, que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit ſincère, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpèce de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de ſon cœur l'affreuſe paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraſte augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaiſe ſa conſcience aux dépens de ſa raiſon, que l'honneur de penſer autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatiſe, cette erreur au moins ſe conçoit; mais, pourſuit-elle en ſoupirant, pour un ſi honnête homme, & ſi peu vain de ſon ſavoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être inſtruit du caractère des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le ſein de leur famille, & ſe tenant l'un à l'autre lieu du reſte de l'univers; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reſte, pour concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. Monſieur de Wolmar, élevé dans le rite Grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon, trop ſupérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impoſer, le ſecoua bien-

tôt avec mépris; & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie, il se fit Athée.

DANS la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses Ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachoient guères, que le clergé même, un peu plus discrettement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a protesté souvent qu'après bien du temps & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois Prêtres qui crussent en Dieu (57). En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matières, il s'étoit enfoncé dans les ténèbres de la méthaphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systêmes qu'il y porte, & ne voyant par-tout que doutes & contradictions, quand enfin il est venu parmi des Chrétiens, il y est venu trop tard; sa foi s'étoit déja fermée à la vérité; sa raison n'étoit plus accessible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également le dogme de toute espèce, & n'a cessé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

VOILA le mari que le Ciel destinoit à cette Julie en qui vous connoissez une foi si simple & une piété si douce : mais il faut avoir vécu aussi familièrement avec elle que sa Cousine & moi, pour

[57] A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font, & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois Magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les Athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

pour ſavoir combien cette ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Thérèſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul Être digne de les abſorber (58). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle ſeroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon père, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, & qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une ame aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Être (59)! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi; je ne ſens plus rien, je me trouve dans une eſpece d'anéantiſſement, & ſi j'oſois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

(58) Comment! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

(59) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité, un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs légendes, leurs calendriers, leurs Egliſes de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies Saintes? L'enfant Jeſus entre les bras d'une mère charmante & modeſte, eſt en même temps un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fidèles.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare? Je substitue un culte grossier, mais à ma portée, à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la Majesté divine; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles : ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits; mais de quelque manière que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages : si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir, autant qu'on peut, l'Être infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chère; de ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté; de le voir insensible, en faisant le bien, à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bisarre inconséquence penser en impie & vivre en chrétien! Imaginez Julie à la promenade avec son mari; l'une admirant, dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle. Imaginez deux époux sincérement unis, n'osant, de peur de s'importuner mutuellement, se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement mê-

me le devoir de ſe contraindre inceſſamment. Nous ne nous promenons preſque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoreſque ne lui rappelle ces idées douloureuſes. Hélas! dit-elle avec attendriſſement, le ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé pour nous, eſt mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

VOUS qui connoiſſez Julie, vous qui ſavez combien cette ame communicative aime à ſe répandre, concevez ce qu'elle ſouffriroit de ces réſerves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un ſi triſte partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funeſtes s'élevent malgré qu'elle en ait à la ſuite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une tendre épouſe d'imaginer l'Être ſuprême vengeur de ſa divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien, doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le père de ſes enfans! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la religion, qui lui rend amère l'incrédulité de ſon mari, lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'eſt de mourir la première.

TELLE eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'athéiſme qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays, où, la raiſon permettant de croire en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôtée. Ce ſyſtême eſt naturellement déſolant; s'il trouve des partiſans chez les grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par-tout en horreur au peuple opprimé & miſérable, qui, voyant délivrer ſes tyrans du ſeul frein propre à les contenir, ſe voit encore enlever, dans l'eſpoir d'une autre vie, la ſeule conſolation qu'on lui laiſſe en celle-ci. Madame de Wolmar ſen-

tant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonifme de fon mari, & voulant fur-tout garantir fes enfans d'un fi dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au fecret un homme fincère & vrai, mais difcret, fimple, fans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eft fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatife jamais, il vient au temple avec nous, il fe conforme aux ufages établis; fans profeffer de bouche une foi qu'il n'a pas; il évite le fcandale, & fait fur le culte réglé par les loix, tout ce que l'État peut exiger d'un citoyen.

DEPUIS près de huit ans qu'ils font unis, la feule Madame d'Orbe eft du fecret, parce qu'on le lui a confié. Au furplus, les apparences font fi bien fauvées, & avec fi peu d'affectation, qu'au bout de fix femaines paffées enfemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre foupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité fur ce point, fi Julie elle-même ne me l'eût apprife.

PLUSIEURS motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement, quelle réferve eft compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'eft-ce pas aggraver fes chagrins à pure perte, que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma préfence fût plus long-temps un obftacle aux entretiens qu'ils ont fouvent enfemble fur un fujet qui lui tient fi fort au cœur. Enfin, fachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a defiré, du confentement de fon mari, que vous fuffiez d'avance inftruit de fes fentimens; car elle attend de votre fageffe un fupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

LE temps qu'elle choifit pour me confier fa peine, m'a fait foupçonner une autre raifon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous reftions feuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en fouvenoient encore; s'ils s'étoient un inftant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la fcène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui fe défioit le moins de lui-même, devoit feul s'en défier.

DANS l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il fallût reſpecter; d'appeller en tiers le juge intègre & redoutable qui voit les actions ſecrettes & ſait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majeſté ſuprême; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle & moi. Quel coupable deſir eût pu franchir une telle ſauve-garde? Mon cœur s'épuroit au feu de ſon zèle, & je partageois ſa vertu.

CES graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-têtes durant l'abſence de ſon mari, & depuis ſon retour nous les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la manière dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela même qui me fait déſeſpérer du ſuccès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit ſon incrédulité; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumières qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déja vainement épuiſé par Julie, & que ma ſéchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur, & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant: il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

QUELQUE ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage: ce n'eſt pas un œil auſſi clairvoyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre, pour la tranquilliſer, des ſentimens qu'il n'avoit pas; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs, qui conſole de tant de maux, ſe fût éclipſée entre eux. Étoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme, qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes crain-

tes ? Au lieu d'ufer de déguifement avec elle, il lui dit fincérement ce qu'il penfe; mais il le dit d'un ton fi fimple, avec fi peu de mépris des opinions vulgaires, fi peu de cette ironique fierté des efprits forts, que ces triftes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à Julie, & que, ne pouvant tranfmettre à fon mari fes fentimens & fes efpérances, elle en cherche avec plus de foin à raffembler autour de lui ces douceurs paffagères auxquelles il borne fa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur, fi l'infortuné fait fon paradis en ce monde, rendons-le-lui du moins auffi doux qu'il eft poffible (60).

Le voile de triftefle dont cette oppofition de fentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chofe l'invincible afcendant de Julie par les confolations dont cette triftefle eft mêlée, & qu'elle feule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs difputes fur ce point important, loin de fe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiffent toujours par quelque fcène attendriffante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier, l'entretien s'étant fixé fur ce texte, qui revient fouvent quand nous ne fommes que nous trois, nous tombâmes fur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer, que non-feulement il n'y avoit point de mal abfolu & général dans le fyftême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'il ne le femble au premier coup-d'œil, & qu'à tout prendre, ils étoient furpaffés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar fon propre exemple, & pénétré du bonheur de fa fituation, je la peignois avec des traits fi vrais, qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les féductions de Julie. Elle met toujours le fentiment à la place

(60) Combien ce fentiment plein d'humanité n'eft-il pas plus naturel que le zèle affreux des perfécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & fe faire les précurfeurs des démons! Je ne cefferai jamais de le redire; c'eft que ces perfécuteurs-là ne font point des croyans; ce font des fourbes.

des raiſons, & le rend ſi touchant qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ne ſeroit-ce point de ſon maître de philoſophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette manière d'argumenter ?

DEUX mois plutôt, la plaiſanterie m'eût déconcerté cruellement ; mais le temps de l'embarras eſt paſſé : je n'en fis que rire à mon tour ; & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuâmes. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte, & de cette ſeule exiſtence il déduiſoit défaut de puiſſance, d'intelligence ou de bonté dans la première cauſe. Moi, de mon côté, je tâchois de montrer l'origine du mal phyſique dans la nature de la matière, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui ſoutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres ſubſtances auſſi parfaites que la ſienne, & qui ne laiſſaſſent aucune priſe au mal. Nous étions dans la chaleur de la diſpute, quand je m'apperçus que Julie avoit diſparu. Devinez où elle eſt, me dit ſon mari, voyant que je la cherchois des yeux. Mais, dis-je, elle eſt allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris, pour d'autres affaires, le temps de celle-ci. Tout ſe fait ſans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle eſt donc dans la chambre des enfans ? Tout auſſi peu ; ſes enfans ne lui ſont pas plus chers que mon ſalut. Hé bien ! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en ſais rien ; mais je ſuis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des ſoins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez ſi j'ai bien deviné.

IL ſe mit à marcher doucement ; je le ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le temps de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chère épouſe ! dit-il en l'embraſſant ; l'ardeur même de

tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé ; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſé-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

VENEZ, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfère-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un (61) ?

LETTRE XXIX.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUOI ! même après la ſéparation de l'armée, encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hyde ? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la Cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſeports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence, & quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que, quand vous ſerez avec nous, vous regretterez le temps que vous ne nous aurez pas donné.

EN recevant votre lettre, j'avois d'abord ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrette.... quel plus digne médiateur de paix ?.... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Oſent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ?... Non, non, cher Édouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtère, &

(61) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

& je penſe trop bien de vous pour croire que, ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

VIENS, ami, tu ſeras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de notre réunion ne m'abuſe pas! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui ſont ſi chères l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'aimer, & qui ſemblent n'attendre que vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Étange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre, & ce qui eſt arrivé réellement (62). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon père. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la dernière lettre du Baron, nous l'attendons de retour dans peu de jours.

VOILA ce que vous aurez déja ſû par Monſieur de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Madame d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires, eſt ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au-devant d'elle à l'inſu de Madame de Wolmar, qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au-deça de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

JE la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe défendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement deſiré. On eût dit à chaque inſtant qu'elle trembloit de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-temps différé, s'étoit fait ſi à la hâte, que la tête en tournoit à la maîtreſſe & aux domeſtiques.

(62) On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse ; & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

COMME elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment, qu'il fallut respirer après la première rampe, avant d'achever de monter. Monsieur de Wolmar vint au-devant d'elle ; elle ne put lui dire un seul mot.

EN ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre, & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa manière mêlé de sentiment & de gaieté ; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié ; elle vole à son amie, en s'écriant avec un emportement impossible à peindre : Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort ! Henriette appercevant sa mère, saute & court au-devant d'elle en criant aussi : *Maman ! Maman !* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chûte, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire, voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

HENRIETTE, les appercevant toutes deux sans mouvement, se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon ; l'une court à sa mère, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors des sens, j'errois à grands pas par la chambre, sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment ! sentiment ! douce vie de l'ame ! quel est le cœur de fer que tu n'as

jamais touché? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais des larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux ſe jetta ſur un fauteuil, pour contempler avidement ce raviſſant ſpectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empreſſement. Ces ſcènes de plaiſir & de joie n'épuiſent un inſtant la nature, que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne ſont jamais dangereuſes. Laiſſez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de ſemblable, & je ſuis le moins heureux des ſix.

MILORD, ſur ce premier moment, vous pouvez juger du reſte. Cette réunion excita dans toute la maiſon un retentiſſement d'allégreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie, hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée, qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſallon d'Apollon, le plaiſir étoit par-tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſez de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar, tout ſeroit allé de travers: chacun ſe para de ſon mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le déſordre en faiſoit le plus bel ornement.

LA matinée ſe paſſa à mettre Madame d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'intendante ou de maîtreſſe-d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions avec un empreſſement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau ſallon, les deux Couſines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'inſtant d'où venoit ce ſoin; elle m'embraſſa dans un ſaiſiſſement de joie. Claire, contre ſon ancienne coutume, héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa Couſine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion. L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi

fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une mise donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres ; Claire ne fut pas la dupe de son adresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix, mais tous ses camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir, toute la maison augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des Graces ; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit, elle causoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou six contre-danses très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire, que je dansois comme un Philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansoit comme un lutin, qu'elle ne faisoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une pièce ; & à l'instant elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie ; elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ses yeux : elle contemploit sa Cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangère à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il fallut enfin se quitter ; Madame d'Orbe étoit lasse, ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence ; en sorte que, restée veuve si jeune, & chargée

de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains : ainsi l'on n'a pas lieu de craindre, que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entière à l'occupation qui est le plus de son goût; savoir l'éducation des ensans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses mères aura soulagé l'autre. Je dis ses mères; car à voir la manière dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable; & des étrangers qui nous sont venus aujourd'hui, sont, ou paroissent là-dessus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman*; la même tendresse régne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux mères; on seroit embarrassé à moins. Les plus clair-voyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette, dont le père étoit blond, est blonde comme elle, & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mère se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de Claire. La petite prend, auprès de Julie, un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite maman, & je me suis apperçu que cette erreur est si agréable aux deux Cousines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire sa cour.

MILORD, dans quelques jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y serez, il faudra mal penser de tout homme dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.

LETTRE XXX.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

IL y a trois jours que j'essaye chaque soir de vous écrire. Mais après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin dès la pointe du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus trop nouveaux pour moi.

JE ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de Ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu, la musique, la Comédie, y sont leur seule occupation (63). Leur table est couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester ; car quelque riche qu'on puisse être, & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette

[63] Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse; il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

variété qui leur eſt ſi chère, ils la fuient; ils ne connoiſſent jamais qu'une manière de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la première vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre à toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attraits à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer ſous les coups, de malheureux payſans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de maſure offrent un triſte ſpectacle à la vue; on a preſque regret d'être homme, quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs; verſer à pleines mains les dons de la Providence; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naître? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains; on ſe tranſporte au temps des Patriarches; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour & de l'innocence! où les femmes étoient tendres &

modeftes, où les hommes étoient fimples & vivoient contens! O Rachel! fille charmante & fi conftamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'efclavage! O douce élève de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non jamais la beauté ne régne avec plus d'empire qu'au milieu des foins champêtres. C'eft-là que les Graces font fur leur trône, que la fimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré foi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

DEPUIS un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureufes vendanges; les premières gelées en ont amené l'ouverture (64); le pampre grillé laiffant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, & femble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaifant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefafs (65) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeufes dont ces côteaux retentiffent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preffoir; le rauque fon des inftrumens ruftiques qui les anime au travail; l'aimable & touchant tableau d'une allégreffe générale, qui femble en ce moment étendu fur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le foleil élève au matin comme une toile de théatre pour découvrir à l'œil un fi charmant fpectacle; tout confpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on fonge qu'elle eft la feule où les hommes aient fu joindre l'agréable à l'utile.

MONSIEUR de Wolmar, dont ici le meilleur terrein confifte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceffaires. Les cuves, le preffoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils font deftinés. Madame de Wolmar s'eft chargée

(64) On vendange fort tard dans le pays de Vaud; parce que la principale récolte eft en vins blancs, & que la gelée leur eft falutaire.

[65] Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre & la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange, & au salaire des journaliers selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection, à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

LES tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides, est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge, pour surcroît, de faire avertir & tancer les paresseux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promene avec un fusil, & vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses, pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrettement engagé ; si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

VOUS voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation est sincère, & que Wolmar a lieu d'être content de sa seconde épreuve (66). Moi de la haine pour le père de mon amie ; Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas

(66) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une Lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

„ Voilà, me dit M. de Wolmar „ en me tirant à part, la seconde épreu- „ ve que je lui destinois. S'il n'eût pas „ caressé votre pere, je me serois dé- „ fié de lui. Mais, dis-je, comment con- „ cilier ces caresses & votre épreuve „ avec l'antipathie que vous avez „ vous-même trouvée entre eux ? Elle „ n'existe plus, reprit-il ; les préjugés „ de votre pere ont fait à Saint-Preux „ tout le mal qu'ils pouvoient lui faire. „ Il n'en a plus rien à craindre, il ne „ les hait plus, il les plaint. Le Baron „ de son côté ne le craint plus ; il a „ le cœur bon, il sent qu'il lui a fait „ bien du mal, il en a pitié. Je vois „ qu'ils feront fort bien ensemble, & „ se verront avec plaisir. Aussi, dès cet „ instant, je compte sur lui tout-à-fait.

plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon Gentilhomme. Mais la bisarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse; & pourvû que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères, & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colère, & dit: allons tirer des grives, c'est assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant: Claire, Claire! un bon souper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite écolière n'en impose guères moins à son père même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

DEPUIS huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, & la laisse flétrir au soleil sur sa souche; pour l'autre elle fait égrapper le raisin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir, avant le lever du soleil, du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac (67), un vin muscat avec

(67) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles : c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terreins, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

VOUS ne ſauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt sûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu groſſière, mais bonne, ſaine, & chargée d'excellens légumes.

ON ne ricanne point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfans! diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! reſſemblez à vos pères & mères, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi bien que la ſerpette & la houe, en voyant Julie au milieu d'eux ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable!

vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le temps de la vendange, & même le Dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave : mais la douce égalité qui régne ici, rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (68).

Le lieu d'aſſemblée eſt une ſalle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce eſt éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a ſeulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lu-

(68) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui deſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puiſſe & qu'on veuille en ſortir quelquefois? Les gueux ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours gueux; les Rois ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens, dont on ſort plus aiſément, offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi; ils étendent auſſi les lumières de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

mière. Pour prévenir l'envie & les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puiſſent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choſes communes, & un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas, mais l'abondance & la joie y ſont. Tout le monde ſe met à table, maîtres, journaliers, domeſtiques; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grace & avec plaiſir. On boit à diſcrétion; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La préſence de maîtres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes; mais il eſt congédié ſans rémiſſion dès le lendemain.

JE me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſez ſouvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux Couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces, & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il faut la gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que géne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur; & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Julie m'en fait rougir.

APRÈS le ſouper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit ſa chanſon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrein. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes; elles plaiſent pourtant.

Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons des tours & des expreſſions dont nous nous ſommes ſervis autrefois. Alors en jettant les yeux ſur elles & me rappellant les temps éloignés, un treſſaillement me prend, un poids inſupportable me tombe tout-à-coup ſur le cœur, & me laiſſe une impreſſion funeſte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une ſorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eſt pourtant fort ſenſible. Cette réunion de différens états, la ſimplicité de cette occupation, l'idée de délaſſement, d'accord, de tranquillité, le ſentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque choſe d'attendriſſant qui diſpoſe à trouver ces chanſons plus intéreſſantes. Ce concert des voix de femmes n'eſt pas non plus ſans douceur. Pour moi, je ſuis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'auſſi agréable que le chant à l'uniſſon, & que, s'il nous faut des accords, c'eſt parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne ſe trouve-t-elle pas dans un ſon quelconque? Et qu'y pouvons-nous ajouter ſans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des ſons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'inſtant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit poſſible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

IL y a une grande émulation pour ce travail du ſoir, auſſi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller, & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voiſins pour groſſir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe, s'en étant apperçue, fit ſigne à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſévérement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore.

VOILA comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite

approche, Madame de Wolmar dit : allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon paquet de chenevottes, ſigne honorable de ſon travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau, à celui ou celle qui a fait ce ſoir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant, qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée; chacun boit à la ſanté du vainqueur, & va ſe coucher, content d'une journée paſſée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne ſeroit pas fâché de recommencer le lendemain, le ſurlendemain, & toute ſa vie.

LETTRE XXXI.

DE SAINT-PREUX A MONSIEUR DE WOLMAR.

Jouissez, cher Wolmar, du fruit de vos ſoins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnoiſſante & ſenſible ne ſentit ce que vous m'avez inſpiré. La mienne avoit perdu ſon reſſort, ſa vigueur, ſon être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me ſens renaître. O mon bienfaiteur! ô mon père! en me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur, & cru toutes vos bontés perdues. Ce

moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; grace au ciel, grace à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parce que vous me le dites, mais parce que je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'ÉCRIS à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes, mais je n'ai pas la force de vous le dire. Cher Wolmar, c'eſt ma dernière faute ; je m'en ſens déja ſi loin, que je n'y ſonge point ſans fierté ; mais l'inſtant en eſt ſi près encore, que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?

RIEN ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous ? J'éleverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élevera les deux autres ? Avec quelle ardeur je l'ai deſiré ! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres ! combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie ! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens ! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zèle & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vues pour oſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il falloit mériter cet honneur, & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir ; mes amis, croyez-moi, vous ne ſerez point trompés dans le vôtre.

VOUS ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfans, j'avois jetté ſur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies, & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit

duit le tout en une eſpèce de ſyſtéme que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée à Rome que j'eſpère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce ſyſtême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eſt que la ſuite & le développement; car tout conſiſte à ne pas gâter l'homme de la nature, en l'appropriant à la ſociété.

J'AI recouvré ma raiſon par vos ſoins; redevenu libre & ſain de cœur, je me ſens aimé de tout ce qui m'eſt cher; l'avenir le plus charmant ſe préſente à moi; ma ſituation devroit être délicieuſe : mais il eſt dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du ſort de mon illuſtre ami; c'eſt moi qui dois, pour ainſi dire, en décider. Saurai-je faire, au moins une fois pour lui, ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons : mais pour ſavoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe! Ah! ſi je puis voir un jour Édouard heureux; ſi, ſelon ſon projet & le vôtre, nous nous raſſemblons tous pour ne nous plus ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.

LETTRE XXXII.

DE SAINT-PREUX A MADAME D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante Couſine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez conſolé tant de fois? Venez, qu'il verſe aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de ſa dernière erreur. N'eſt-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & ſait-il ſe reprocher encore les

torts qu'il vous a confeſſés ? Non, je ne ſuis plus le même, & ce changement vous eſt dû : c'eſt un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ſes prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte, qu'après l'avoir dépoſé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître ! recevez ſes derniers ſoupirs !

L'EUSSIEZ-VOUS jamais penſé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même, fut celui où je me ſéparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet inſtant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenſes dettes de l'amitié en m'arrachant d'un ſéjour ſi chéri pour ſuivre un bienfaiteur, un ſage, qui, feignant d'avoir beſoin de mes ſoins, mettoit le ſuccès des ſiens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil ſacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une paſſion malheureuſe, je conſacrois l'autre à la juſtifier, à rendre, par mes vertus, un plus digne hommage à celle qui reçut ſi long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faiſois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

MILORD Édouard avoit craint l'attendriſſement des adieux, & nous voulions partir ſans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres temps, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Édouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcène de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage ; je me faiſois une gloire de vous le montrer ; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois, en vous quittant, de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage ; je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſé-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes, coulant ſur ma joue, n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

JE partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Édouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſe, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte, il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome, & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

COMME nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval, ſe laiſſa tomber, & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maître le fit ſaigner, & voulut coucher là cette nuit. Ayant diné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la ſaline, & Milord ayant des raiſons particulières qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſin du bâtiment de graduation; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſouper nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes aſſez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit ſur moi cette nouvelle; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il fallut pourtant enfin ſe coucher.

EN entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors. Dix années s'effacerent de ma vie, & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccédèrent à ce premier enchantement! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit! Charmes de la première jeuneſſe, délices des premières amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis

& surchargé de lui-même? O temps! temps heureux, tu n'es plus! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé : je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorboit toutes mes facultés. Ah! sur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abîmes devant les yeux, quel être au monde jouissoit d'un sort comparable au mien?...... & je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la tristesse osoit approcher de moi!..... Que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu?...... J'ai bien mérité ma misère, puisque j'ai si peu senti mon bonheur!..... je pleurois alors!.... tu pleurois!.... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer..... Que n'est-elle morte! osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux ; j'oserois me livrer à mes douleurs ; j'embrasserois sans remords sa froide tombe; mes regrets seroient dignes d'elle; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage..... J'aurois au moins l'espoir de la rejoindre..... Mais elle vit; elle est heureuse!..... elle vit, & sa vie est ma mort, & son bonheur est mon supplice, & le Ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter!..... Elle vit, mais non pas pour moi, elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil, & le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs, les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve, sur-tout, le plus cruel de tous, s'obstinoit à me poursuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre amie dans son lit, expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baisant

ſes mains & recueillant ſes derniers ſoupirs. Je revis cette ſcène que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mère! diſoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait, ſans vous il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit, ſa tendre mère, ... il faut remplir ſon ſort . . . . . Dieu eſt juſte . . . . . . tu ſeras mère à ton tour . . . . . . Elle ne put achever . . . . . Je voulus lever les yeux ſur elle ; je ne la vis plus. Je vis Julie à ſa place ; je la vis, je la reconnus, quoique ſon viſage fût couvert d'un voile. Je fais un cri ; je m'élance pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre ; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de ſueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur ſe diſſipe, l'épuiſement me rendort ; le même ſonge me rend les mêmes agitations ; je m'éveille, & me rendors une troiſieme fois. Toujours ce ſpectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut ſi forte, que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, ſans ſavoir ce que je faiſois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive, dont je n'entendis jamais le ſon ſans émotion. Le crépuſcule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre ; j'entre bruſquement dans celle d'Édouard ; j'ouvre ſon rideau & me laiſſe tomber ſur ſon lit en m'écriant hors d'haleine : c'en eſt fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en ſurſaut, il ſaute à ſes armes, ſe croyant ſurpris par un voleur. A l'inſtant, il me reconnoît ; je me reconnois moi-même, & pour la ſeconde fois de

ma vie, je me vois devant lui dans la confuſion que vous pouvez concevoir.

Il me fit aſſeoir, me remettre & parler. Si-tôt qu'il ſut de quoi il s'agiſſoit, il voulut tourner la choſe en plaiſanterie; mais, voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impreſſion ne ſeroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon eſtime, me dit-il aſſez durement; ſi j'avois pris pour mon laquais le quart des ſoins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il eſt trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais; je ne ſuis plus rien. Il ſourit, & m'embraſſa. Tranquilliſez-vous aujourd'hui, me dit-il; demain vous ſerez raiſonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de converſation, il me propoſa de partir. J'y conſentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaiſe, Milord dit un mot à l'oreille au poſtillon, & nous partîmes.

Nous marchions ſans rien dire. J'étois ſi occupé de mon funeſte rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille, Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas beſoin d'explication. Allez, viſionnaire, ajouta-t-il en me ſerrant la main; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais ſur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiſſu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis ſans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maiſon. Quel perſonnage allois-je faire? Comment oſer me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & ſupporter le regard mépriſant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me pa-

roiſſoit puérile, & mon extravagance me faiſoit pitié. Cependant un noir preſſentiment m'agitoit encore, & je ne me ſentois point raſſuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déja près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Éliſée. N'en voyant ſortir perſonne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la volière autant qu'il me fut poſſible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, ſans qu'il me fût poſſible de diſtinguer un ſeul mot, je trouvai dans le ſon de votre voix je ne ſais quoi de languiſſant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la ſienne un accent affectueux & doux à ſon ordinaire, mais paiſible & ſerein, qui me remit à l'inſtant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me ſentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En ſongeant que je n'avois qu'une haie & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimères, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non-ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Édouard, de le mettre au-deſſus d'un ſonge.

Voila, chère Couſine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'intéreſſant; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors, non-ſeulement Milord eſt content de moi, mais que je le ſuis encore plus moi même, qui ſens mon entière guériſon, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vue. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affirmai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, Couſine, il eſt levé pour jamais ce voile dont ma raiſon fut long-temps offuſquée. Tous mes tranſports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais; mais mon cœur

ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

NOUS arrivâmes avant hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'eſpère y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes qui troublent depuis ſi long-temps le repos du plus grand des hommes! O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE XXXIII.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas beſoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaiſir à la petite communauté: mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'eſt que de toute la maiſon je ſuis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureuſement paſſé les Alpes; moi, j'ai ſongé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai paſſé à tout le monde quelques ſoliloques fort inutiles. Monſieur de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que ſe moquer de vous: mais Julie n'a pu ſe rappeller les derniers momens de ſa mère ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ſes douleurs.

QUANT à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne ſuis plus ſurpriſe de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être ſage; car il y a long temps que vous paſſez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

JE vous avoue auſſi que ce grand effort de courage, qui, ſi près de

de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas auſſi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que ſenſé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raiſon. Sur cette manière de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oſer vous montrer qu'il falloit avoir honte; comme ſi la douceur de voir ſes amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc! je ne me ſuis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui; quoique, n'ayant pas le plaiſir de vous mettre en colère, je ne puiſſe pas rire de ſi bon cœur.

MALHEUREUSEMENT, il y a pis encore; c'eſt que j'ai gagné toutes vos terreurs ſans me raſſurer comme vous. Ce rêve a quelque choſe d'effrayant qui m'inquiette & m'attriſte malgré que j'en aie. En liſant votre lettre, je blâmois vos agitations; en la finiſſant, j'ai blâmé votre ſécurité. L'on ne ſauroit voir à la fois pourquoi vous étiez ſi ému, & pourquoi vous êtes devenu ſi tranquille. Par quelle biſarrerie avez-vous gardé les plus triſtes preſſentimens juſqu'au moment où vous avez pu les détruire, & ne l'avez pas voulu? Un pas, un geſte, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé ſans raiſon, vous vous êtes raſſuré de même: mais vous m'avez tranſmis la frayeur que vous n'avez plus, & il ſe trouve qu'ayant eu de la force une ſeule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un ſerrement de cœur ne m'a pas quitté; je n'approche point de Julie, ſans trembler de la perdre. A chaque inſtant je crois voir ſur ſon viſage la pâleur de la mort, & ce matin la preſſant dans mes bras, je me ſuis ſentie en pleurs ſans ſavoir pourquoi. Ce voile! ce voile! . . . . . Il a je ne ſais quoi de ſiniſtre qui me trouble chaque fois que j'y penſe. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter ſans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus déſormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez auſſi qu'après avoir ſi long-temps parlé de philoſophie, vous vous

êtes montré philoſophe à la fin bien mal-à-propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut beaucoup mieux que de les fuir & d'être un ſage.

Il paroît par la lettre de Milord à Monſieur de Wolmar, qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Si-tôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſur-tout celui de votre amie,

CLAIRE D'ORBE.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'Éliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & âſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XXXIV.

DE MONSIEUR DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'ÉCRIS à Milord Édouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte, en vous écrivant à vous-même, qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeller dans ma famille; vous traiter en frère, en ami; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpés les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſem-

ble que, pour un homme à ſyſtêmes, ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpèce, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui, dans un ſonge, avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-en l'application. Quoi! vous allez décider du ſort de votre ami, & vous ſongez à vos anciennes amours! Sans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome; vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée, & lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! tout conſpire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous-même; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XXXV.

DE SAINT-PREUX A M. DE WOLMAR.

Que cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé! O mon ſage & bienfaiſant ami! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah! où ſont vos ſoins paternels? Où ſont vos leçons, vos lumières? Que deviendrai-je ſans vous? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures; je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpirées; en relâchant ſon plus fort attachement par l'autre, j'eſpérois les rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet; il outra même la complaiſance; & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empreſſement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? Son empreſſement eſt toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur, épuiſé par tant de combats, s'eſt trouvé dans un état de foibleſſe dont elle a profité. Il ſeroit difficile à tout autre de feindre longtemps de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la paſſion qui la conſume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée ſans être touché de ſon air & de ſa figure; une impreſſion de langueur & d'abattement qui ne quitte point ſon charmant viſage, en éteignant la vivacité de ſa phyſionomie, la rend plus intéreſſante; & comme les rayons du ſoleil échappés à travers les nuages, ſes yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modeſtie: en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore; enfin, je dois dire, à la juſtification de mon ami, que je ne connois que deux hommes au monde qui puiſſent reſter ſans riſque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar! je le vois, je le ſens; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en ſongeant juſqu'où ſon égarement peut lui faire oublier ce qu'il eſt & ce qu'il ſe doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriſer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, & ne lui faſſe encore braver les loix ſacrées de la décence & de l'honnêteté. Édouard Bomſton faire un tel mariage!..... vous concevez!..... ſous les yeux de ſon ami!..... qui le permet!..... qui le ſouffre!..... & qui lui doit tout!..... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de ſa main, avant de la profaner ainſi.

CEPENDANT, que faire? Comment me comporter? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours; & les ſiens, depuis quelque temps, ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales : à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion ni craintif, ni timide; quand on eſt dans ſon devoir, on n'eſt que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réuſſir, & de fauſſes tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'oſe preſque entrer avec lui dans aucune diſcuſſion; car je ſens tous les jours la vérité de l'avertiſſement que vous m'avez donné, qu'il eſt plus fort que moi de raiſonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la diſpute.

IL paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiette. Combien, avec tant de ſupériorité à tous égards, un homme eſt rabaiſſé par un moment de foibleſſe! Le grand, le ſublime Édouard a peur de ſon ami, de ſa créature, de ſon élève. Il ſemble même, par quelques mots jettés ſur le choix de ſon ſéjour, s'il ne ſe marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il ſait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir & ſuivrai par-tout mon bienfaiteur! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & ſon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

VOUS m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet, la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Édouard en cette occaſion, échappe à force de petiteſſe, & devient preſque inattaquable. Au lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la générosité, & que par elle on a toujours ſur lui quelque priſe. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne déſeſpère pas du ſuccès. Ce moyen paroît cruel;

je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du gouvernement, à cause de la religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité, & au défaut de tout autre : quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & deshonnête. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoique puisse vous écrire Édouard, quoique vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumières, vous-même n'en sauriez jamais rien (*69*).

(*69*) Pour bien entendre cette lettre & la quarantième de ce volume, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

LETTRE XXXVI.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

LE courier d'Italie sembloit n'attendre, pour arriver, que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

TU es prise, pauvre Cousine; tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (70) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu? Chère amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause, & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance; & tout, jusqu'à ta foiblesse, est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaye. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

REVENONS au courier d'Italie, & laissons un moment les mora-

[70] Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, à cause de la prononciation Genevoise remarquée par Madame d'Orbe, dans la quarante-deuxieme lettre de ce volume.

lités. Ce feroit trop abufer de mes anciens titres; car il eft permis d'endormir fon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc! ce courier que je fais fi lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien fur la fanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah! bon : je te vois déja fourire & reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien fon prix encore, même après s'être fait defirer; car elle refpire une fi .... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & sûrement ce que j'allois dire n'en eft pas une.

Avec cette lettre, il en eft venue une autre de Milord Édouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la première n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véfuve.... Conçois-tu, ma chère, ce que cette vue a de fi attrayant? Revenu à Rome.... Claire, penfe, imagine.... Édouard eft fur le point d'époufer.... non, grace au ciel, cette indigne Marquife; il marque au contraire qu'elle eft fort mal. Qui donc?... Laure, l'aimable Laure; qui... mais pourtant.... quel mariage!.... notre ami n'en dit pas un mot. Auffitôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que Saint-Preux nous reftera.

Je t'avoue que fon filence m'inquiette un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des fituations bifarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guères. Comment un homme auffi vertueux a-t-il pu fe prendre d'une paffion fi durable pour une auffi méchante femme que cette Marquife? Comment elle-même, avec un caractère violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auffi vif pour un homme qui lui reffembloit fi peu; fi tant eft cependant qu'on puiffe honorer du nom d'amour une fureur capable d'infpirer des crimes? Comment un jeune cœur généreux, auffi tendre, auffi défintéreffé que celui de Laure a-t-il pu fupporter fes premiers défordres? Comment s'en eft-il retiré

par

par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, déſunir deux cœurs qui s'aimoient ſans ſe convenir; joindre ceux qui ſe convenoient ſans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même; du ſein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer ſon ami d'un monſtre en lui créant, pour ainſi dire, une compagne..... infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnête même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir : dis; celui qui auroit fait tout cela ſeroit-il coupable ? Celui qui l'auroit ſouffert ſeroit-il à blâmer ?

LADY Bomſton viendra donc ici ? Ici, mon ange ! Qu'en penſes-tu ? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il eſt vrai ; mais me ſuis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de ſacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a ſu remonter au premier degré de l'honneur ; elle eſt plus reſpectable cent fois que ſi jamais elle n'eût été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe : que lui faut-il de plus pour nous reſſembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je eſpérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refuſant de l'honorer ?

HÉ-bien ! Couſine, quand ma raiſon me dit cela, mon cœur en murmure, &, ſans que je puiſſe expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Édouard ait fait ce mariage, & que ſon ami s'en ſoit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! Qu'on a de peine à ſecouer ſon joug ! Toujours elle nous porte à l'injuſtice : le bien paſſé s'efface par le mal préſent ; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'AI laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de Saint-Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai-je dit, avoir honte

d'en parler à ma Cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible..... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami..... Non, m'a-t-il dit; il a fait son devoir; il le fera, je le sais; je ne puis rien vous dire de plus; mais Saint-Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente.... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Lady Bomston plus digne de son rang.

MAIS laissons un peu Lady Bomston & revenons à nous. Ne sens-tu point trop, en lisant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien? Ne songe-t-il point au danger de vivre familiairement avec un objet chéri, de le voir tous les jours, de loger sous le même toît? Et si mes erreurs ne m'ôterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser? C'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Écoute-moi donc tandis qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes; sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire! Claire! tu te moquois de l'amour une fois; mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie, il est temps de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu t'es trompée sur ton caractère, & n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée.

La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; perſonne au monde ne t'a bien connue, excepté moi ſeule. Notre ami même a plutôt ſenti que vu tout ton prix. Je t'ai laiſſé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à préſent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes ! ta vicacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce ? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement ? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre ; tu careſſes quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire pénètre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre ? Où ſeroit entre nous le lien d'une amitié ſans exemple ? Par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour ſon amie, ne ſait pas aimer ? Celle qui voulut quitter père, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre, ne ſait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible ? Couſine, je me ſuis laiſſé aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractère l'idée la plus biſarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'eſt de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant diſconvenir du tendre attachement dont tu te ſentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne penſois pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme ſi les cœurs naturellement ſenſibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne ſachant aimer que moi, tu m'euſſes pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe ? Non, mon enfant, l'ame n'a point de ſexe ; mais ſes affections les diſtinguent, & tu commences trop à le ſentir. Parce que le premier amant qui s'offrit, ne t'avoit pas émue, tu crus auſſi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu

manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & ſi fort, que notre intimité même en ſouffrit; cette ame ſi peu ſenſible ſut trouver à l'amour un ſupplément encore aſſez tendre pour ſatisfaire un honnête homme.

Pauvre Couſine! c'eſt à toi déſormais de réſoudre tes propres doutes; & s'il eſt vrai :

Ch' un freddo amante è mal ſicuro amico (71).

J'AI grand peur d'avoir maintenant une raiſon de trop pour compter ſur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-deſſus tout ce que je penſe.

JE ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût ſéduite, ſi je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un ſentiment ſi naturel & ſi doux puiſſe tarder ſi long-temps à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puiſſe impunément ſe familiariſer avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci ſeul ne nous eût pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en ſuis ſûre, ſi je ne l'euſſe aimé la première. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage que moi ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité? L'amitié te ſauva des piéges de l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainſi ton cœur aux dépens du mien.

CES conjectures ne ſont pas même ſi conjectures que tu penſes, & ſi je voulois rappeller des temps qu'il faut oublier, il me ſeroit aiſé de trouver dans l'intérêt que tu ne croyois prendre qu'à moi ſeule, un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'oſant l'aimer, tu voulois que je l'aimaſſe; tu jugeas chacun de nous néceſſaire au

(71) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te ſerois reproché, ſous le nom de jalouſie, une juſte ſévérité. Tu ne te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir aſſez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton hiſtoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te ſavoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à ſuivre ton exemple, que toi le mien; &, comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au Ciel, tes raiſons d'indulgence. Quel plus digne uſage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maître n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & ſon retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſu profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha ſi long-temps n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fière d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi; & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chère; je me ſuis peu allarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein de la paix & de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que, loin de rien perdre de ta gaieté, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vu tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans myſtère, ſans ruſe en toutes choſes, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

DEPUIS notre entretien de l'Élisée, je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'oses plus parler de lui si souvent : on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

JE tremble, bonne Cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répéte, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer long-temps avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui céde aux remords, & je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime; mais hélas! qui peut se garantir d'être foible? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée. Comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & suis d'autres règles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui que te rend ta conscience, & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

VEUX-TU savoir quel est ton sort en toute cette affaire? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête, que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (72) : mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire

(72) Pourquoi l'Editeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres? Par une raison fort simple; c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais, avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chère amie! fouviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'eft la fauffe honte qui mène à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui eft mal. L'amour en lui-même eft-il un crime? n'eft-il pas le plus pur ainfi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les ames baffes & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'ennoblit-il pas tous leurs fentimens? Ne trouble-t-il pas leur être? Ne les éleve-t-il pas au-deffus d'elles-mêmes? Ah! fi pour être honnête & fage il faut être inacceffible à fes traits, dis, que refte-t-il pour la vertu fur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiffes te reprocher? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme? N'eft-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton eftime? N'as-tu pas toute la fienne? Ne feras-tu pas trop heureufe de faire le bonheur d'un ami fi digue de ce nom, de payer de ton cœur & de ta perfonne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer, en l'élevant à toi, le mérite outragé par la fortune.

Je vois les petits fcrupules qui t'arrêtent. Démentir une réfolution prife & déclarée, donner un fucceffeur au défunt, montrer fa foibleffe au public, époufer un aventurier! car les ames baffes, toujours prodigues de titres flétriffans, fauront bien trouver celui-ci: voilà donc les raifons fur lefquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juftifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes? Mais je te prie, la honte eft-elle d'époufer celui qu'on aime, ou de l'aimer fans l'époufer? Voilà le choix qui te refte à faire. L'honneur que tu dois au défunt eft de refpecter affez fa veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant; & fi ta jeuneffe te force à remplir fa place, n'eft-ce pas rendre encore hommage à fa mémoire, de choifir un homme qui lui fut cher?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenfer de combattre une objection fi frivole, lorfqu'il s'agit de fageffe & de bonnes mœurs.

Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractère ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur, est l'égal de tout le monde; il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel étoit l'avis de ton père, même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête, quoique obscure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela, fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu; & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

J'ENTREVOIS bien encore une autre espèce d'embarras dans la nécessité de te déclarer la première; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, si je ne prenois soin de la lever : j'espère que tu comptes assez sur ton amie pour croire que ce sera sans te compromettre; de mon côté, je compte assez sur le succès pour m'en charger avec confiance; car, quoique vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah! Cousine! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-temps dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

QUE si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis

avis eſt qu'à quelque prix que ce ſoit nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs mères. Je te laiſſe le temps de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne, & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs que l'on achete aux dépens de ſes amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne ſais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puiſſe avoir ton frère, je doute que ta belle-ſœur ſoit plus heureuſe avec ſa dentelle de Flandres & ſes étoffes des Indes, que nous dans notre ſimplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon père écrit au tien, & mon mari à la mère de l'épouſe pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & ſoutiens l'invitation de ton crédit renaiſſant; c'eſt tout ce que je puis faire pour que la fête ne ſe faſſe pas ſans moi; car je te déclare qu'à quelque prix que ce ſoit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, Couſine; un mot de tes nouvelles, & que je ſache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ & je ne ſais plus vivre ſi long-temps ſans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mademoiſelle Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſiéme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là, diſpenſe-toi de l'y chercher

plus long-temps, car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens; c'est à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-dessus.

LETTRE XXXVII.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Genève, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire aussi le tour du monde? Mon petit Papa est parti ce matin pour Étange; mon petit Grand-papa est à la chasse; ma petite Maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reste que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne sais plus comment tout va; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la première. On s'ennuyoit déja bien quand vous n'aviez plus personne à faire endéver. Oh! c'est encore bien pis depuis que vous êtes partie; car la petite Maman n'est pas, non plus, de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali se porte bien; mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déja deviné! mon bel éventail est tout brisé; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon; ma piece de blonde est en loques; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, Maman; il faut finir ma lettre; car la petite Maman vient de finir la sienne, & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ose le lui dire; mais en lisant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne Maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite Maman!

P. S. J'EMBRASSE mon Grand-Papa, j'embraſſe mes Oncles, j'embraſſe ma nouvelle Tante & ſa Maman; j'embraſſe tout le monde, excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

LETTRE XXXVIII.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lauſanne, il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y ſuis arrivée; non pas pourtant auſſi joyeuſe que j'eſpérois. Je me faiſois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même ſi ſouvent tentée; mais en refuſant d'en être, tu me l'as rendu preſque importun; car quelle reſſource y trouverai-je? S'il eſt ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il eſt agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, Couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter, à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne ſeras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

MALGRÉ les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frère, que j'aie fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt ſérieux & froid, je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand' peur pour la petite perſonne, qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du Seigneur & maître.

MON père a été ſi charmé de me voir, qu'il a quitté, pour m'embraſſer, la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Édouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même? . . . jamais, jamais! . . . il ſe fût fait tuer cent fois.

MAIS, à propos de nos amis, il y a long-temps qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour du courier? Si tu reçois de leurs lettres, j'eſpère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

ADIEU, Couſine; il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reſte, je t'avertis que de manière ou d'autre la noce ne ſe fera pas ſans toi, & que ſi tu ne veux pas venir à Lauſanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE XXXIX.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

A Merveille, ſœur prêcheuſe! mais tu comptes un peu trop, ce me ſemble, ſur l'effet ſalutaire de tes ſermons: ſans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au ſoir, loin de m'exciter au ſommeil, me l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphraſe de mon Argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

SI j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois ſur tes droits; il vaut mieux ſuivre ma tête; & puis, pour avoir l'air plus modeſte & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courier d'Italie. Le pis-

aller, ſi cela m'arrive, ſera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Lady Bomſton.

Je m'indigne à ce ſeul titre. Je ne pardonnerois pas plus à Saint-Preux de le laiſſer prendre à cette fille qu'à Édouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Piſana* dans ſa maiſon! la ſouffrir auprès d'elle! Eh, mon enfant! y penſes-tu? Quelle douceur cruelle eſt-ce-là? Ne ſais-tu pas que l'air qui t'entoure eſt mortel à l'infamie? La pauvre malheureuſe oſeroit-elle mêler ſon haleine à la tienne, oſeroit-elle reſpirer près de toi; elle y ſeroit plus mal à ſon aiſe qu'un poſſédé touché par des reliques; ton ſeul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre ſeule la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure; à Dieu ne plaiſe: au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſez pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'oſes profaner toi-même; comme ſi, dans ſes plus grandes foibleſſes, le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien! que ſert tout cela? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille! Eh! depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il pas dans l'opinion? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme, devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Écoute. Tout ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point

faire? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point? ..... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre? ..... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit ...... & tu dis que cette lettre eſt fort longue ...... & puis vient le diſcours de ton mari ...... il eſt myſtérieux, ton mari! ..... Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais ..... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire ..... ſur-tout pour toi qui as vu la lettre ..... ni pour moi qui ne l'ai pas vue ..... car je ſuis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

AH! çà, ne voilà-t-il pas déja cet importun qui revient, on ne ſait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'ALLONS point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie, ſi ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour toi, je ne ſais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je ſais bien, c'eſt que ſi ſa mauvaiſe étoile me l'eût adreſſé d'abord, c'étoit fait de ſa pauvre tête; &, que je ſois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais, qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je ſuis. La première choſe que j'ai faite, a été de t'aimer. Dès nos premiers ans, mon cœur s'abſorba dans le tien. Toute tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentimens me vinrent de toi; toi ſeule me tint lieu de tout; & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot, voilà ſur quoi elle me jugea; réponds, Couſine, ſe trompa-t-elle?

JE fis mon frère de ton ami; tu le ſais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mère. Ce ne fut point ma raiſon, mais mon cœur qui fit ce choix. J'euſſe été plus ſenſible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embraſſois en embraſſant la plus chère moitié de toi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes careſſes, leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainſi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainſi? Non, Julie; l'amour chez nous eſt craintif & timide; la réſerve & la honte ſont ſes avances;

il s'annonce par ses refus; & si-tôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'AVOUE que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi ; mais, tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité, dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauvegarde. Nos sentimens dépendent de nos idées ; & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre ; nous étions déja trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même; il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore; on ne prend guères de baisers coupables sur la même bouche, où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, Cousine ; il étoit jeune, bien-fait, honnête, attentif, complaisant ; il ne savoit pas aimer comme ton ami ; mais c'étoit moi qu'il aimoit ; & quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous, a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre ; & sa part fut encore assez bonne, pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du sexe, joints à ceux du devoir, porterent un moment préjudice aux tiens, & que, livrée à mon nouvel état, je fus d'abord plus épouse qu'amie; mais en revenant à toi, je te rapportai deux cœurs au lieu d'un ; & je n'ai pas oublié depuis, que je suis restée seule chargée de cette double dette.

QUE te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maitre, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus sentir, en l'embrassant, un frémissement qui jusques-là m'avoit été inconnu ; plus

cette émotion me fut délicieuse, plus elle me fit de peur : je m'allarmai, comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois aussi. Tu sais le reste, aimable Cousine ; mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussitôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être ; & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiède, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espèce de déclaration ; & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familière par modestie : mais peut-être, tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle ; & ce qui m'en accrût la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter, soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille ; & il ne me resta de mes premières émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chère amie, je suis tendre & sensible aussi bien que toi ; mais je la suis d'une autre manière. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être, avec des sens plus animés, ai-je plus de ressources pour leur donner le change ; & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conservée.

conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir que les jours ne sont que la moitié de la vie? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage; car, avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort defférent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours, & fait plus peut-être pour la vertu, que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois, dans le silence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes, en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante! Tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse; & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ose répondre.

APRÈS cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Élisée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce temps eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espiéglérie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire, je ne m'apprêtois point de pleurs.

MA foi, Cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché; & il ne s'appaisoit avec tant de peine, que pour se faire appaiser plus long-temps. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres, en paroissant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle, elle avoit le mot, & j'observois notre Philosophe. A son air humblement fier, & à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment; & sans paroître y tâcher,

d'un revers de raquette je renversai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère; il étoit si furieux, que, lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence, il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux, si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre pièce qui lui fit oublier la première, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

AVEC une autre méthode, infailliblement je m'en serois moins bien tirée ; & je m'apperçus une fois que, si le jeu fût devenu sérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo, *Vado à morir, ben mio.* Tu chantois avec assez de négligence, je n'en faisois pas de même ; &, comme j'avois une main appuyée sur le clavessin, au moment le plus pathétique, & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien! mon enfant, après de pareils momens, que devient-on quand on s'en va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir? Moi, je troublai la musique, il fallut danser, je fis danser le Philosophe, on soupa presque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, & je ne fis qu'un somme.

J'AI donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manières. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits ; car, passé la trentaine, on n'est plus folle, mais ridicule; & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience! pour payer ce sarcasme, je prétends la lui retourner dans six ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange. Mais revenons.

SI l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de



J. M. Moreau le jeune del. N. de Launay Sc.

ſa conduite. Sans doute, je demanderois au ciel un cœur plus tranquille; mais puiſſé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chère, il n'en eſt pas de même depuis qu'il eſt parti; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence, j'y penſe à tous les inſtans du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe; s'il eſt près, je ne ſuis que folle: qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloignement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée; l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule, mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un événement; mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquille, juſqu'à ce que je t'aie vue bien remiſe, & reprendre tes couleurs. Duſſé-je avoir mis, ſans le ſavoir, un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin, ma vaine terreur s'en eſt allée avec ton mauvais viſage. Ta ſanté, ton appétit, ont plus fait que tes plaiſanteries; & je t'ai vu ſi bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles ſe ſont tout-à-fait diſſipées. Pour ſurcroît de bonheur, il revient; & j'en ſuis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me raſſure; & ſi-tôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Couſine, conſerve-moi mon amie, & ne ſois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura .... Mais, mon Dieu! qu'ai-je donc qui m'inquiette encore, & me ſerre le cœur ſans ſavoir pourquoi? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux ſurvive à l'autre? Malheur à celle ſur qui doit tomber un ſort ſi cruel! Elle reſtera peu digne de vivre, ou ſera morte avant ſa mort.

POURROIS-TU me dire à propos de quoi je m'épuiſe en ſottes lamentations? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage; cela ſera plus amuſant. Il y a long-temps que cette idée eſt venue à ton mari; & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; ſi j'avois des enfans d'un ſecond lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve auſſi fort bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien! je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur tes ſoucis obligeans, ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

PARLONS ſérieuſement; je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour faire entrer dans ces raiſons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi ſeule, ni la crainte du blâme en faiſant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur eſt pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la ſienne : mais ſans répéter ce que je t'ai dit tant de fois ſur mon humeur indépendante, & ſur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une ſeule objection, & je la tire de cette voix ſi ſacrée que perſonne au monde ne reſpecte autant que toi; leve cette objection, Couſine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conſcience eſt tranquille. Le ſouvenir de mon mari ne me fait point rougir; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence; & pourquoi craindrois-je de faire devant ſon image tout ce que je faiſois autrefois devant lui? En ſeroit-il de même, ô Julie! ſi je violois les ſaints engagemens qui nous unirent, que j'oſaſſe jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à ſa mémoire ce qu'il donneroit à ſon ſucceſſeur, & ne pût, ſans offenſer l'un des deux, remplir ce qu'il doit à l'autre? Cette même image, qui m'eſt ſi chère, ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi; ſans ceſſe elle viendroit empoiſonner mon bonheur; & ſon ſouvenir, qui fait la douceur de ma vie, en feroit le tourment.

Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien? Comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas! Ils s'aimerent.... C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher, usurper ses droits, & rendre sa femme infidelle! Enfin, quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour? Et puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre?

ENCORE un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir? Quand tu serois sûre de son aveu, n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion? Crois-tu que le mien dût s'en contenter; & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux? Cousine, penses-y mieux, sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde, je veux qu'ils me soient rendus; & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances? Un certain plaisir à se voir, qui peut être l'effet de la seule amitié; un transport passager, qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe; tout cela suffit-il pour les fonder? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable, est-il croyable qu'il s'en fût tû, non-seulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu? En a-t-il jamais dit un mot à personne? Dans nos tête-à-têtes a-t-il jamais été question que de toi? A-t-il jamais été question de moi dans les vôtres? Puis-je penser que, s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu sa contrainte, ou qu'il ne lui seroit jamais échappé d'indiscrétion? Enfin, même depuis son départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres? De laquelle est-il occupé dans ses songes? Je t'admire de me croire sensible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela!

Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignonne. C'eſt pour vous donner droit de repréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

VOILA toute ma confeſſion, Couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même ; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi ; &, dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite : je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel, & changeons entre nous de métier ; nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ferai docile ; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire ; à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne ; que ſert aux inſéparables d'en avoir deux ?

AH ! çà, revenons à préſent à nos voyageurs ; mais j'ai déja tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois, ne dit trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des lettres qu'on n'a pas vues ? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Édouard ; mais tu n'as oſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait . . . . . . tu pouvois pourtant faire mieux encore . . . . . . Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles ſont plus traitables qu'à trente.

IL faut au moins que je me venge, en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve. C'eſt de me faire imaginer la lettre en queſtion . . . . . cette lettre ſi . . . . . cent fois plus ſi, qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

EN vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler du courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez long-temps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en em-

parois la première, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisse croire, je ne changerois sûrement pas contre celles-là, quand tous les *si* du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écrirons rien de la vie d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Grace à toi, la voilà modeste comme une Vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusqu'à sa mère : il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit : à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

ADIEU, petite Cousine; voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans; mais il faut mettre fin à ce volume; & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, & que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre; & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE XL.

DE MILORD ÉDOUARD A MONSIEUR DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé : le jeune homme eſt sûr; mais moi je ne le ſuis guères; & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que, pour contenter ſa reconnoiſſance & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à ſuivre encore une fois, voilà, avec ce qui ſe rapportoit à Saint-Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeuneſſe, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

JE vous ai marqué que le ſonge de Villeneuve m'avoit laiſſé des inquiétudes. Ce ſonge me rendit ſuſpects les tranſports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans, & de paſſer ſa vie avec vous. Pour mieux l'obſerver dans les effuſions de ſon cœur, j'avois d'abord prévenu ſes difficultés ; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laiſſois plus à ſon amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles réſolutions me firent changer de langage.

IL n'eut pas vu trois fois la Marquiſe, que nous fûmes d'accord ſur ſon compte. Malheureuſement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ſes artifices. L'infortunée ! Que de grandes qualités ſans vertu ! que d'amour ſans honneur ! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien ; mais il prit la teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

QUAND il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple, trop fait pour me rendre heureux,

heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de Saint-Preux. Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres, où quelqu'un pourroit la reconnoître; mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle est: vous remplirez votre emploi, & nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas, il est temps de me recueillir. Vous connoissez ma maison d'Oxfort-Shire, & vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'observer par sa conduite. Car, si, pour vivre à Clarens, il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si, dans cette occasion délicate, il préféroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentois ces raisons mieux que lui; mais je la voyois sans cesse, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin, joignant à mon penchant une espèce de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller, & jusqu'à la réalité même, si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naissante, & me parloit de Laure avec tant

d'éloges, qu'en paroiffant me détourner de l'époufer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmèrent. Je ne le trouvois point auffi ferme qu'il auroit dû l'être. Il fembloit n'ofer heurter de front mon fentiment, il molliffoit contre ma réfiftance, il craignoit de me fâcher; il n'avoit point à mon gré, pour fon devoir, l'intrépidité qu'il infpire à ceux qui l'aiment.

D'AUTRES obfervations augmentèrent ma défiance; je fus qu'il voyoit Laure en fecret; je remarquois entre eux des fignes d'intelligence. L'efpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaie. Je lifois bien la même tendreffe dans fes regards; mais cette tendreffe n'étoit plus mêlée de joie à mon abord; la trifteffe y dominoit toujours. Souvent, dans les plus doux épanchemens de fon cœur, je la voyois jetter fur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit fuivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin, le myftère fut pouffé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma furprife. Que pouvois-je penfer? N'avois-je réchauffé qu'un ferpent dans mon fein? Jufqu'où n'ofois-je point porter mes foupçons, & lui rendre fon ancienne injuftice? Foibles & malheureux que nous fommes, c'eft nous qui faifons nos propres maux! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, fi les bons fe tourmentent encore entre eux?

TOUT cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraffe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chère. Je me propofois d'avoir une explication avec elle avant la conclufion; mais je voulois attendre jufqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciffemens poffibles. Pour lui, j'étois réfolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jufqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des foupçons.

LA Marquife n'ignoroit rien de ce qui fe paffoit entre nous.

Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvînt à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ſes fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la première fois, & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que Saint-Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

VAINCUE par les tranſports de ſa rage ; la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut-là le terme de ſes tourmens (73) & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſwin ; Saint-Preux y fut de ma part ; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre ; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis ſur elle, & ſentis mes bleſſures prêtes à ſe rouvrir ; la raiſon vainquit encore, mais j'euſſe été le dernier des hommes de ſonger au mariage, tandis qu'une femme qui me fut ſi chère étoit à l'extrémité. Saint-Preux, craignant que je ne puſſe réſiſter au deſir de la voir, me propoſa le voyage de Naples, & j'y conſentis.

LE ſurlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquiſe eſt morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exiſter pour mal faire ; mais ce n'eſt pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en ſilence.

MILORD, me dit-il, en me donnant le ſaint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queſtion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : ſongez que vous êtes Pair

(73) Par la lettre de Milord Edouard, ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject!... vous!.... choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse, elle doit être sans tache.... la femme d'Édouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce-que j'ai fait.

ALORS il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle; *vous avez voulu m'épouser; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir; je le remplis sans regret. En vous déshonorant, j'aurois vécu malheureuse; en vous laissant votre gloire, je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel, me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Édouard! ne portez pas le désespoir dans ma retraite; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.*

L'AGITATION m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien, avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit, je fis d'abord parler la raison; mais ayant trop acquis, par mes propres fautes, le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir; il faut faire le vôtre.

ALORS s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine: ami, je lis dans le sort commun que le ciel

nous envoie la loi commune qu'il nous prefcrit. Le règne de l'amour eft paffé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que fa voix facrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choifis le féjour que tu veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris ou Rome: tout me convient, pourvu que nous y vivions enfemble. Va, viens où tu voudras; cherche un afyle, en quelque lieu que ce puiffe être, je te fuivrai par-tout. J'en fais le ferment folemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans fes yeux. J'oubliai la Marquife & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conferve un ami? Je vis auffi, par le parti qu'il prit fans héfiter dans cette occafion, qu'il étoit guéri véritablement, & que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'ofai croire, par le vœu qu'il fit de fi bon cœur de refter attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à fes anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance; oui, cher Wolmar, il eft digne d'élever des hommes, & qui plus eft, d'habiter votre maifon.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquife; il y avoit long-temps pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jufqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à fa naiffance envers fon efpèce, envers fon pays, & j'avois réfolu de me marier, moins par inclination que par devoir : j'ai changé de fentiment. L'obligation de fe marier n'eft pas commune à tous : elle dépend, pour chaque homme, de l'état où le fort l'a placé; c'eft pour le peuple, pour l'artifan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat eft illicite: pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend fans ceffe, & qui ne font toujours que trop remplis, il eft permis & même convenable. Sans cela, l'État ne fait que fe dépeupler par la multiplication des fujets qui lui font à charge Les hommes auront toujours affez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où

le ciel m'a fait naître. A l'âge où je ſuis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reſte, & ne puis mieux le reſſembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, ſous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me ſoit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris Saint-Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & ſi jamais il y eſt de trop, il me ſuffira d'en partir. Le ſeul embarras qui me reſte eſt pour mes voyages d'Angleterre; car, quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me ſuffit d'en être membre pour faire mon devoir juſqu'à la fin. Mais j'ai un collégue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occaſions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre élève pourra m'accompagner, même avec les ſiens quand ils ſeront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne ſauroient que leur être utiles, & ne ſeront pas aſſez longs pour affliger beaucoup leur mère.

JE n'ai point montré cette lettre à Saint-Preux : ne la montrez pas entière à vos Dames; il convient que le projet de cette épreuve ne ſoit jamais connu que de vous & de moi. Au ſurplus ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les deſſins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira; mais faites-y travailler dès à préſent, s'il ſe peut. J'en voulois ôter le ſallon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de Saint-Preux, qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſallon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE XLI.

DE MONSIEUR DE WOLMAR A MILORD ÉDOUARD.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru étrange qu'ayant réſiſté ſi long-temps à vos penchans, vous euſſiez attendu, pour vous laiſſer vaincre, qu'un ami vînt vous ſoutenir; quoiqu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus allarmé de votre dernière lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure, comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu Saint-Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre vos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez mieux tels que vous êtes, que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

AU reſte vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin, pour le juger, de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

QUANT à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les formes reſpectives de l'État, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi dans vos principes ces

raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race, & que quiconque eut un père eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une des raiſons de votre voyage; mais je ſais d'où vous vient cette nouvelle philoſophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de replique.

LA petite Couſine eſt depuis huit ou dix jours à Genève, avec ſa famille, pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit ſavoir. Nous avions appris par Monſieur Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit Saint-Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & juſtifier votre eſtime. Je lui ai montré les deſſins de votre pavillon; elle les trouve de très-bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige, & qui rendront votre logement plus commode; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous ſavez qu'on ne peut rien faire ſans elle. En attendant j'ai déja mis du monde en œuvre, & j'eſpère qu'avant l'hiver la maçonnerie ſera fort avancée.

JE vous remercie de vos livres: mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il eſt trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la nature eſt pour moi le cœur des hommes; & la preuve que j'y ſais lire, eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE

LETTRE XLII.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, Coufine, à la charge de ce féjour. Le plus grave eft qu'il me donne envie d'y refter. La ville eft charmante, les habitans font hofpitaliers, les mœurs font honnêtes, la liberté, que j'aime fur toutes chofes, femble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit État, plus je trouve qu'il eft beau d'avoir une patrie; & Dieu garde de mal tous ceux qui penfent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! Pour moi, je fens que fi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oferois pourtant pas trop dire à préfent :

Rome n'eft plus à Rome, elle eft toute où je fuis.

Car j'aurois peur que, dans ta malice, tu n'allaffes penfer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Reftons à Genève.

JE ne te dirai rien de l'afpect du pays. Il reffemble au nôtre, excepté qu'il eft moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des Chalets fi voifins (74). Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon père t'en parlera de refte. Il paffe toute la journée à politiquer avec les magiftrats dans la joie de fon cœur, & je le vois déja très-mal édifié que la gazette parle fi peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excèdent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me défennuyer.

TOUT ce qui m'eft refté de leurs longs entretiens, c'eft beaucoup d'eftime pour le grand fens qui règne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'État qui le

(74) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite république, qu'à celui des plus vastes empires, où tout se soutient par sa propre masse, & où les rênes de l'État peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon père de tous ces grands Ministres des grandes Cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fiérement sur notre grande orgue (75) à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette; mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien, non plus . . . . mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractère, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à sa situation, qui le lui rend nécessaire; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois, épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (76), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité; la fière liberté leur paroît ignoble; ils se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

(75) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genevois qui se piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* est masculin au singulier, féminin au pluriel; & s'emploie également dans les deux nombres, mais le singulier est plus élégant.

(76) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

Hé bien ! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon père n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des couriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence ; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs Angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes, y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légéreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent ; ils dissertent au lieu de causer ; on les croiroit toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent ; ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leur propos la même méthode que dans leurs livres ; ils sont auteurs, & toujours auteurs. Ils semblent lire en parlant, tant ils observent bien les étymologies, tant ils font sonner toutes les lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin comme *Marc*, nom d'homme ; ils disent exactement du *taba-k*, & non pas du *taba* ; un *parcsol*, & non pas un *parasol* ; *avan-t-hier*, & non pas *avanhier* ; *Sécretaire*, & non pas *Ségretaire* ; un *lac d'amour* où l'on se noie, & non pas où l'on s'étrangle ; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler est toujours soutenu, leurs discours sont des harangues, & ils jasent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils sont vifs, impétueux, & ont les passions très-ardentes ; ils diroient même assez bien les choses de sentiment, s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si

posément des émotions si vives, que, quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste, il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier, &, dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digère; il ne les juge pas, mais il les sait. Le jugement & le choix se font à Paris; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée, & s'y fait avec plus de profit. Les femmes, dans leurs retraites (77), lisent de leur côté; & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre manière. Les belles Madames y sont petites-maîtresses & beaux esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans, & les autres un peu précieuses.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort

(77) On se souviendra que cette lettre est de vieille date, & je crains beaucoup que cela ne soit trop facile à voir.

jolies, causoient devant leur boutique, d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit, en riant, d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, Cousine? Je ne sais si c'est-là le ton des filles d'artisans; mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du temps pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits.

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes; & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure, elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leur manières. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles; & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte (78), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car, enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se

(78) Il falloit *risposte*, de l'Italien *risposta*, toutefois *riposte* se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est, au pis aller, qu'une faute de plus.

confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque répartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même, qui ne fais ſemblant de rien, crois-tu que tes manières naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruſe & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, mignonne, s'il falloit compter les galans que chacune de nous a perſifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ſerois en reſte ! je ne puis m'empêcher de rire encore en ſongeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle eſt ſi careſſante, me diſoit-il, que je ne ſais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raiſon, que j'ai honte d'en manquer devant elle ; & je la trouve ſi fort mon amie, que je n'oſe être ſon amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domeſtique y eſt agréable & douce ; on y voit des maris complaiſans & preſque d'autres Julies. Ton ſyſtême ſe vérifie très-bien ici. Les deux ſexes gagnent de toutes manières à ſe donner des travaux & des amuſemens différens qui les empêchent de ſe raſſaſier l'un de l'autre, & font qu'ils ſe retrouvent avec plus de plaiſir. Ainſi s'éguiſe la volupté du ſage : s'abſtenir pour jouir, c'eſt ta philoſophie ; c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

Malheureusement cette antique modeſtie commence à décliner. On ſe rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout eſt mêlé de bien & de mal ; mais à différentes meſures. Le Genevois tire ſes vertus de lui-même, ſes vices lui viennent d'ailleurs. Non-ſeulement il voyage beaucoup, mais il adopte aiſément les mœurs & les manières des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend ſans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-ſenſible, ſur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de ſa petiteſſe que fier de ſa liberté, il ſe fait, chez les nations étrangères, une honte de ſa patrie ; il ſe hâte, pour ainſi dire, de ſe naturaliſer dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le ſien ; peut-être la ré-

putation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le méprise, même en le rendant estimable; & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guères aller à la fortune par des moyens serviles & bas, il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude; & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers; & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage; ils sont vifs & pénétrans; il n'y a rien d'honnête & de grand au-dessus de leur portée : mais, plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans, pour tout exemple, l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres; mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, Cousine? Oh! ma foi, tu as beau prendre ton air humble; si tu dis ne l'avoir pas déja deviné, tu ments. C'est après-demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (79), pour la cérémonie, &

(79) Comment cela? Lausanne n'est pas au bord du lac; il y a du port à la ville une demi lieue de fort mauvais chemin; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

le surlendemain. . . . tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant armes! armes! Voici les ennemis! voici les ennemis!

P. S. QUOIQUE la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon père soit logé chez Milord Édouard, à cause des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE XLIII.

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête & commune; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer, peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne sauroit être équivoque.

AURIONS-NOUS jamais fait ce progrès par nos seules forces? Jamais, jamais, mon bon ami; le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la première loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute; mais nous aurions cessés de nous voir, de nous écrire; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

VOYEZ

VOYEZ, au lieu de cela, quelle eſt notre ſituation préſente. En eſt-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi long-temps reproché; voilà le point où nous en ſommes. O ami! quelle carrière d'honneur nous avons déja parcourue! Oſons nous en glorifier pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur ſi rare? Vous le ſavez. J'ai vu votre cœur ſenſible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer: & comment nous ſeroient-ils à charge, à vous & à moi? Ils ne nous impoſent point de nouveaux devoirs; ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déja ſi ſacrés. Le ſeul moyen de reconnoître ſes ſoins eſt d'en être dignes; & tout leur prix eſt dans leur ſuccès. Tenons-nous-en donc là dans l'effuſion de notre zèle. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait aſſez pour nous & pour lui, s'il nous a rendus à nous-mêmes. Abſens ou préſens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne ſera perdu pour aucun des trois.

JE faiſois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous deſtinoit l'éducation de ſes enfans. Quand Milord Édouard m'annonça ſon prochain retour & le vôtre; ces mêmes réflexions revinrent, & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il eſt temps de les faire.

CE n'eſt point de moi qu'il eſt queſtion, c'eſt de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conſeils depuis qu'ils ſont tout-à-fait déſintéreſſés, & que n'ayant plus ma ſûreté pour objet, ils ne ſe rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous eſt pas ſuſpecte, & je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

PERMETTEZ-MOI de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire : mais comment le taire sans vous trahir; sera-t-il temps de voir les objets que vous devez craindre, quand ils vous auront égaré? Non, mon ami; je suis la seule personne au monde assez familière avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mère ? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a long-temps que je n'en aurois plus à vous donner.

VOTRE carrière, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint; les sens lui survivent; & leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui bornoit n'existant plus, tout est occasion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps : il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur ; & s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont-là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des règles de votre conduite ; car vous avez toujours méprisé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux, auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

QUEL genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il sait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irri-

tées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu? Tout au contraire; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chère pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisiéme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scène de Meillerie? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printemps des frayeurs d'un rêve? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami; mais les siennes?...... Hélas! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre!

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne sont rien; on envisage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte? Qui est-ce qui sait triompher de lui-même jusqu'à la mort? O mon ami! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus; celui de mal faire passe & revient sans cesse: on s'oublie un moment, & l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a sauvés du péril, n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres?

Que d'occasions peuvent renaître, aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, & qui pis est, non moins imprévues! Croyez-vous que les monumens à craindre n'existent qu'à Meil-

lerie? Ils exiſtent par-tout où nous ſommes; car nous les portons avec nous. Eh! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que, même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au-deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter? Songez, Saint-Preux, que tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon vous étouffiez des vœux inutiles: ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des piéges de l'imagination? Forcé de nous reſpecter toutes deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous ſervent, & en vous abaiſſant vous croirez vous juſtifier: mais ſerez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir seront moins honnêtes. Quels moyens! Quoi! vous? . . . . Ah! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercénaire! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix?

Oserai-je ajouter une conſidération qui vous touchera, ſi je ne me trompe? Vous avez vu quels ſoins j'ai pris pour établir ici la règle & les bonnes mœurs; la modeſtie & la paix y regnent, tout y reſpire le bonheur & l'innocence. Mon ami ſongez à vous,

à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison?

DISONS tout, s'il est nécessaire, & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat; & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature, n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi. Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne; ils se disent saints, & sont déshonnêtes; leur feinte continence n'est que souillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (80); mais celui qui veut être sincérement vertueux, se sent assez chargé des devoirs de l'homme, sans s'en imposer de nouveaux. Voilà, cher Saint-Preux, la véritable humilité du chrétien; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette règle, & vous sentirez qu'un état qui devroit seulement allarmer un autre homme, doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'espérez pas de les remplir.

TELS sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est temps. Je sais que jamais de propos délibéré vous ne vous exposerez à mal faire; & le seul mal que je crains de vous, est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons, mais de les peser. Trouvez-y

(80) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs Prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas : mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femme, que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les loix & les Magistrats tolèrent un vœu si scandaleux.

quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi : je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

QUOI! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous ſont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui ſut combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner, acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu ſi le Ciel eût béni nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire un ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'eſt l'objet qui ſe trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

JE vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée; car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens, car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre, vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

JE connois toute votre délicateſſe, & ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie? Non, quelque cher que vous me puiſſiez être, ne craignez point que je préfère votre intérêt à ſa gloire. Mais autant je mets de prix à l'eſtime des gens ſenſés, autant je mépriſe les jugemens téméraires de la multitude qui ſe laiſſe

éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui eſt honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'eſt point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre; & à quel titre une femme oſeroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous ſavez quels ſont là-deſſus nos principes à toutes deux. La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes, & la vertu ne ſait rougir que de ce qui eſt mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue, ne ſauroit être plus déplacée que dans cette occaſion, & ce ſeroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puiſſiez être, convenez qu'il eſt plus doux & mieux ſéant de devoir ſa fortune à ſon épouſe qu'à ſon ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre; &, quoi que l'on puiſſe dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

QUE s'il reſte au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne ſerai jamais contente de vous & de moi, que quand vous ſerez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh! mon ami! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même; & n'en ſerez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi: qu'il lui rende, s'il eſt poſſible, tout ce que vous redevez au mien. O Saint-Preux! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt pas facile à payer.

VOILA, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans

danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux ſentimens devenus légitimes ne ſeront plus dangereux; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement; & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que ſi, dans l'emploi dont vous vous chargez, le ciel récompenſe du bonheur d'être père, le ſoin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous ſentirez enfin ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la vertu.

RÉFLÉCHISSEZ à loiſir ſur le parti que je vous propoſe; non pour ſavoir s'il vous convient, je n'ai pas beſoin là-deſſus de votre réponſe, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & ſi vous pouvez faire ſon bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous ſavez comment elle a rempli ſes devoirs dans tous les états de ſon ſexe; ſur ce qu'elle eſt, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reſte, & ſe promet tout de la ſienne : mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien : que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

ENCORE une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légérement; mais toute délibération légère eſt un crime, quand il s'agit du deſtin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami! de tous les ſecours

de

de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vu ſur la prière, des maximes que je ne ſaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas là, vous le ſavez, la doctrine de Saint Paul, ni celle qu'on profeſſe dans notre Égliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai : mais nous ſommes ignorans, foibles, portés au mal ; & d'où nous viendroient la lumière & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la ſource ; & pourquoi les obtiendrions-nous, ſi nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées ſublimes que vous vous faites du grand Être, l'orgueil humain ne mêle des idées baſſes qui ſe rapportent à l'homme, comme ſi les moyens qui ſoulagent notre foibleſſe convenoient à la puiſſance divine, & qu'elle eût beſoin d'art comme nous pour généraliſer les choſes, afin de les traiter plus facilement. Il ſemble, à vous entendre, que ce ſoit un embarras pour elle de veiller ſur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle faſſe tout par des loix générales, ſans doute parce qu'elles lui coûtent moins de ſoin. O grands Philoſophes ! que Dieu vous eſt obligé de lui fournir ainſi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore ; ne connoît-il pas tous nos beſoins ? N'eſt-il pas notre père pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher Saint-Preux, que de vains ſophiſmes ! Le plus grand de nos beſoins, le ſeul auquel nous pouvons pourvoir, eſt celui de ſentir nos beſoins, & le premier pas pour ſortir de notre miſère, eſt de la connoître. Soyons humbles pour être ſages ; voyons notre foibleſſe, & nous ſerons forts. Ainſi s'accorde la juſtice avec la clé-

mence; ainſi règnent à la fois la grace & la liberté. Eſclaves par notre foibleſſe, nous ſommes libres par la priere; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

APPRENEZ donc à ne pas prendre toujours conſeil de vous ſeul dans les occaſions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & ſait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la ſageſſe humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, eſt un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le préſent, & par un moment, de la vie entière. On ſe ſent ferme un inſtant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

QUE tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Être pour qui les temps n'ont point de ſucceſſion ni les lieux de diſtance. Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la règle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer mes conſeils, demandez-lui d'éclairer vos réſo-

lutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête, je le sais bien, mais ce n'est pas assez encore; il faut vouloir ce qui le sera toujours; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.

LETTRE XLIV.

DE SAINT-PREUX A MADAME DE WOLMAR.

JULIE! une lettre de vous!..... après sept ans de silence..... oui, c'est elle; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous vous souvenez de mon nom? Vous le savez encore écrire?..... En formant ce nom (81) votre main n'a-t-elle pas tremblé?..... Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens?

VOUS trouverez, peut-être, que songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve est, qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je sais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes; elle vous sert

(81) On a dit que *Saint-Preux* étoit un nom controuvé. Peut être le véritable étoit-il sur l'adresse.

mieux que l'amour même. Non, si j'étois resté coupable, vous ne me feriez pas aussi chère.

DEPUIS que j'ai cessé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'allarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser, & la chimère qui m'égare à sa poursuite, me sauve d'un danger réel.

O Julie! il est des impressions éternelles que le temps ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais, en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne, & l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premières & uniques amours, ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siècles entiers, le doux temps de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Cousine.

CHÈRE amie, il faut l'avouer; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés, sans jamais se fixer sur aucune? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement, ses traits, déja gravés dans mon cœur, y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été, si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens, libres de cette passion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour

cela ? Julie, ah ! quelle différence ! Où eſt l'enthouſiaſme ? Où eſt l'idolâtrie ? Où ſont ces divins égaremens de la raiſon, plus brillans, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même ? Un feu paſſager m'embraſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non, *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue : ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? Comment puis-je l'être ? Elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne : la reconnoiſſance m'attache à elle ; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux ; que de droits ſur une ame ſenſible, & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dûs ! Hélas ! il eſt dit qu'entre elle & vous, je ne ſerai jamais un moment paiſible !

Femmes ! femmes ! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, ſympathie ! être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur ? C'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie ! ô Claire que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous oſez vous vanter à moi !... J'ai vécu dans l'orage, & c'eſt toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverſes vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Genève ne reſſemblent pas plus aux flots du vaſte Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes, dont le perpétuel tranchant agite, émeut, ſubmerge quelquefois, ſans jamais former de longs cours. Mais ſur la mer tranquille en apparence, on ſe ſent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & preſque inſenſible ; on croit ne pas ſortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eſt la différence de l'effet qu'ont produit ſur moi vos

attraits & les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né sans que je m'en fusse apperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au ciel ou dans les abîmes ; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est, j'éprouve des transports passagers & sans suite, je m'emporte un moment, & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

DEPUIS mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez ; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

VOILA fidélement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier :

E fornito'l mio tempo à mezzo gli anni... :

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

DANS cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur, pour ne pas m'exposer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'est-ce pas vous

qui rendez blâmable un danger bravé ſans raiſon? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de riſques, ou pourquoi m'en bannir quand je ſuis digne d'y reſter ? Deviez-vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faiſiez-vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles ! que ne lui diſiez-vous : laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi-bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar, & je ſuis tranquille; où fuirai-je ſi cet aſyle m'eſt ôté ? Tous les temps, tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent l'une & l'autre m'agite à ſon tour ; ainſi mon imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre vue, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore : la paix, la ſérénité ſuccède au trouble des paſſions ; mon cœur, toujours formé ſur le vôtre, aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une trève, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité, je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous allarment ? Vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ? Vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ? Vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus,

ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

QUOI! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaiſir? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de reſpect? Je pourrois être aſſez lâche...... eh! comment le plus corrompu des hommes ne ſeroit-il pas touché d'un ſi charmant tableau? Comment ne reprendroit-il pas dans cet aſyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ſes mauvaiſes mœurs, c'eſt-là qu'il iroit s'en défaire..... qui? moi, Julie, moi?..... ſi tard?..... ſous vos yeux?..... Chère amie, ouvrez-moi votre maiſon ſans crainte; elle eſt pour moi le temple de la vertu; partout j'y vois ſon ſimulacre auguſte, & ne puis ſervir qu'elle auprès de vous. Je ne ſuis pas un ange, il eſt vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples; on les fuit quand on ne veut pas leur reſſembler.

VOUS le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il falloit ſonger, le ſeul dont je m'occuperois ſi j'oſois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaiſante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux tréſor qui ſoit au monde après vous, vous faites plus, s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant je crois vraiment être homme de mérite; car je ſuis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel! En l'acceptant je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſez que votre adorable Couſine ſoit aimée; elle doit l'être comme vous, je le ſais; le ſera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû? Ah! ſi vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner! un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe, pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple.

Il

Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant, elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit elle à cet échange? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir? Hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur! Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe? L'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe? Je ſerois malheureux par ſes peines ſans être heureux par ſes bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur ſeul empoiſonneroit tout cela, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur.

Si mon état préſent eſt plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaiſirs que j'y goûte me ſeroient ôtés. Son humeur badine peut laiſſer une aimable eſſor à ſon amitié, mais c'eſt quand elle a des témoins de ſes careſſes. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'eſt quand votre préſence me diſtrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-têtes, c'eſt vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous ſongeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié ſe reſſerre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainſi mille ſouvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer Ces ſouvenirs trop charmans ne ſeroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit mal-

gré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangère, & je n'aurois plus ni guide, ni conseil pour éclaircir mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce-là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce-là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

JULIE, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée seroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! Quelle femme au monde les pourroit soutenir ? Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

CHÈRE amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé ; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti, sans m'en allarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déja si tendre que j'eus pour elle dans tous les temps, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour, & n'en a pas les

tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder; content de paſſer ma vie entière, comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible (81) & douce qui tempère l'auſtérité de la vertu, & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire. : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manières, sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien, après vous, de ſi parfait qu'elle; mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la vôtre. J'y trouve, avec toute la prudence de la vertu, les ſcrupules d'une ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour ſe garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimères, & à force de nous effaroucher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Édouard vous écrivit l'année dernière au ſujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre uſage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même.

(81) Il a dit préciſément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philoſophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une, ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mène au quiétisme par une route opposée, & que vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que, pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber; les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs; & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque situation que me place désormais la providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix; tout, jusqu'à mes fautes passées, m'est garant de l'avenir.

SANS vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejetter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Être suprême sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déja donné. Il nous a donné la raison

pour connoître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer (82), & la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'ENTENDS beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme, & je méprise tous ces sophismes ; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses argumens, les dément sans cesse, & quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines, précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi-bien la vérité que le mensonge, & que, soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée-là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres ; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (83). L'Évêque de Cloyne a démontré que, sans rien changer aux apparences, la matière & les corps pourroient ne pas exister; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est le plus simple.

(82) Saint-Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement ; ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrère a raison.

[83] Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté?

JE ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Écriture elle-même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou malfaisant. Saint Paul ne veut pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? Cela est fort bien, si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi?

S'ENSUIT-IL de-là que la prière soit inutile? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu, nous portent au-dessus de nous-mêmes; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (84). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne; &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison, & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raison; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

(84) Notre galant Philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la prière ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper, c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au Lecteur.

Vous le ſavez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eſt trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcetiques ; ſavez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le temps qu'on donne à la prière, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions ; on devient inſpiré, prophète, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe : vous ne voyez pas encore les Piétiſtes (85), mais vous liſez leurs livres.

Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi ; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chère & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, & vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendu indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne ſe parlent, jamais nos yeux ne ſe rencontrent ſans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous élève conjointement , & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais ſi les délibérations ſont communes, la déciſion ne l'eſt pas, elle appartient à vous ſeule. O vous, qui

(85) Sortes de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre : à peu-près comme ſont aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſéniſtes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

fîtes toujours mon ſort! ne ceſſez point d'en être l'arbitre; peſez mes réflexions, prononcez; quoique vous ordonniez de moi, je me ſoumets, je ſerai digne au moins que vous ne ceſſiez pas de me conduire. Duſſé-je ne vous plus revoir, vous me ſerez toujours préſente, vous préſiderez toujours à mes actions; duſſiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce ſont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

PARLEZ-MOI ſans détour, Julie. A préſent que je vous ai bien expliqué ce que je ſens & ce que je penſe, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe. Vous ſavez à quel point mon ſort eſt lié à celui de mon illuſtre ami. Je ne l'ai point conſulté dans cette occaſion; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous déſapprouviez ſon projet, ou plutôt celui de votre époux, il le déſapprouvera lui-même, & je ſuis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos ſcrupules; il convient ſeulement qu'il les ignore juſqu'à votre entière déciſion. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le ſurprendre, mais auxquels il acquieſcera sûrement. Pour moi, j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE

LETTRE XLV.

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

HE bien! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée? & ſur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'eſtime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; ſur les paiſibles réflexions que le ſoin de votre vrai bonheur m'inſpire; ſur la propoſition la plus obligeante, la plus avantageuſe, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; ſur l'empreſſement indiſcret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indiſſolubles; ſur le deſir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroiſſez être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a long-temps que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

OU avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, &, pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne foi, trouvez-vous-là l'eſprit de ma lettre? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, de quoi vous allarmer ſi fort.

VOUS avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime guères moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez, ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

SOYEZ donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeller dans sa maison, & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides; & qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît si bien? Qui sentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah! mon ami! je sais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti. Je puis être foible devant toute la terre; mais je réponds de moi devant vous.

C'EST dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame, & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que, loin d'être dans la disposition bisarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous desirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée; marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre sé-

jour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible? Avez-vous jugé que je vous en viſſe partir avec plaiſir? Faut-il aller juſqu'au bout, & vous parler avec ma franchiſe ordinaire? Je vous avouerai ſans détour que les ſix derniers mois que nous avons paſſés enſemble, ont été le temps le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court eſpace tous les biens dont ma ſenſibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous ſoupâmes dans la ſalle d'Apollon, & où, ſongeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon père, mon mari, mes enfans, ma couſine, Milord Édouard, vous; ſans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela raſſemblé pour l'heureuſe Julie. Je me diſois: cette petite chambre contient tout ce qui eſt cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur ſur la terre; je ſuis environnée de tout ce qui m'intéreſſe, tout l'univers eſt ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le diviſe; il eſt dans tout ce qui m'environne, il n'en reſte aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à deſirer; ſentir & jouir ſont pour moi la même choſe; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me raſſaſie de bonheur & de vie. O mort! viens quand tu voudras! je ne te crains plus; j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux ſentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai ſenti le plaiſir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus auſſi tout ce qui pouvoit troubler ce plaiſir m'a donné d'inquiétude. Laiſſons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins, que tout le charme de la ſociété qui régnoit entre nous, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez

un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtère; à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober; quand on ſe raſſemble, on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint? On ſe devient importuns l'un à l'autre.... Julie importune!... importune à ſon ami!... non, non, cela ne ſauroit être; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut ſupporter.

En vous expoſant naïvement mes ſcrupules, je n'ai point prétendu changer vos réſolutions, mais les éclairer; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les ſuites, vous n'euſſiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oſeriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que Monſieur de Wolmar n'a pas eues, ce n'eſt pas à lui de les avoir, c'eſt à vous; nul n'eſt juge du danger qui vient de vous, que vous-même. Réfléchiſſez-y bien, puis dites-moi qu'il n'exiſte pas, & je n'y penſe plus; car je connois votre droiture, & ce n'eſt pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur eſt capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de ſolidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la choſe au pis comme vous faites? Je n'enviſage point les précautions à prendre, auſſi ſévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre auſſitôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de ſi triſtes reſſources ne ſont point néceſſaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déja vieux par le cœur. Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur ſuccède eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous

avez trop ſenti pour ſentir long-temps; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui ſort de la fournaiſe, mais il faut attendre que tout ſoit conſumé. Encore quelques années d'attention ſur vous-même, & vous n'avez plus de riſque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eût anéanti ce riſque; mais indépendamment de cette conſidération, ce ſort étoit aſſez doux pour devoir être envié pour lui-même, & ſi votre délicateſſe vous empêche d'oſer y prétendre, je n'ai pas beſoin que vous me diſiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne ſe mêle à vos raiſons des prétextes plus ſpécieux que ſolides; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens, dont tout vous diſpenſe & qui n'intéreſſent plus perſonne, vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer, & déſormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déja dit autrefois, c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel; ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe, eſt celle d'être honnête-homme, & toujours ferme dans ſon devoir; changer quand il change, ce n'eſt pas légéreté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les temps ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma Couſine. Depuis ſon retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient, pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur; car il eſt un point où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations, & les principes que chacun ſe fait

ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir ſi naturel de cette amitié qui nous eſt ſi douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'eſt pas même aſſez que vous ſoyez mon Couſin. Ah! je voudrois que vous fuſſiez mon frère!

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces idées, rendez plus de juſtice à mes ſentimens pour vous. Jouiſſez ſans réſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence aux reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble? Je ferai plus; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable, vous banniſſez enfin vos chimères, & voulez mériter ma Couſine: venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire; en vérité, je crois que vous avez déja commencé; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir: faites, enfin, le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie, en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que

mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute, comme avec votre adversaire aux échecs ; vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avois renoncé au vin, lorsqu'il vous eut enivré. Je suis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres philosophes ! .... Revenons à moi.

J'AIMAI la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment & des lumières j'ai voulu me gouverner, & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse ; c'est lui qui vous éleve, & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai succombé ; comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui.

APRÈS l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le regne des passions elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire un peu se passer d'être heureux, on s'attend à le devenir ; si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité ; qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, &

l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il deſire, qui le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend préſent & ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de ſa paſſion. Mais tout ce preſtige diſparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur; on ne ſe figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſède; l'illuſion ceſſe où commence la jouiſſance. Le pays des chimères eſt en ce monde le ſeul digne d'être habité, & tel eſt le néant des choſes humaines, qu'hors (86) l'Être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu ſur les objets particuliers de nos paſſions, il eſt infaillible dans le ſentiment commun qui les comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme; vivre ainſi, c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer; toute autre privation ſeroit plus ſupportable (87).

Voila ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que ſujet de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrette s'inſinue au fond de mon cœur; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher, ne ſuffit pas pour l'occuper; il lui reſte une force inutile, dont il ne

(86) Il falloit, *que hors*, & sûrement Madame de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'aſſervir toujours aux régles mêmes qu'elle ſavoit. On peut employer un ſtyle plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le ſien.

(87) D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain; ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

ne fait que faire. Cette peine eſt biſarre, j'en conviens; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami; je ſuis trop heureuſe; le bonheur m'ennuie (88).

CONCEVEZ-VOUS quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire, a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me ſuffiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi? Aimera-t-elle mieux ſon père, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiette; mon cœur ignore ce qu'il lui manque; il deſire ſans ſavoir quoi.

NE trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur: elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps; ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même, elle eſt toute dans l'Être immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpère être un jour le ſien.

VOUS ſouriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraiſon, que je confeſſe aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'eſt que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le juſtifier de toutes manières. Je ne dis pas que ce goût ſoit ſage, je dis ſeulement qu'il eſt doux, qu'il ſupplée au ſentiment du bonheur qui s'épuiſe, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette

(88) Quoi, Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous même! Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

un nouvel intérêt fur la vie paffée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter fans doute; s'il abufe le cœur par une fauffe jouiffance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philofophe avec fes grands principes, ou du Chrétien dans fa fimplicité? Lequel eft le plus heureux dès ce monde, du fage avec fa raifon, ou du dévot dans fon délire? Qu'ai-je befoin de penfer, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés font aliénées? L'ivreffe a fes plaifirs, difiez-vous! Eh bien! ce délire en eft une. Ou laiffez-moi dans un état qui m'eft agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'AI blâmé les extafes des myftiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que, nous dégoûtant de la vie active, par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétifme dont vous me croyez fi proche, & dont je crois être auffi loin que vous.

SERVIR Dieu ce n'eft point paffer fa vie à genoux dans un oratoire, je le fais bien; c'eft remplir fur la terre les devoirs qu'il nous impofe; c'eft faire, en vue de lui plaire, tout ce qui convient à l'état où il nous a mis:

——— il cor gradifce;
E ferve a lui chi 'l fuo dover compifce.

Il faut premiérement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la règle que je tâche de fuivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaifirs qui font à ma portée, je m'interdirois le plus fenfible & le plus innocent de tous.

JE me fuis examinée avec plus de foin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit fur mon ame ce penchant qui femble fi fort vous déplaire, & je n'y fais rien voir jufqu'ici qui me faffe craindre, au moins fi-tôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

PREMIÉREMENT, je n'ai point pour cet exercice un goût trop

vif qui me faffe fouffrir quand j'en fuis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diftrait. Il ne me donne point, non plus, de diftractions dans la journée, & ne jette ni dégoût, ni impatience fur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'eft néceffaire, c'eft quand quelque émotion m'agite, & que je ferois moins bien par-tout ailleurs. C'eft-là que rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raifon. Si quelque fouci me trouble, fi quelque peine m'afflige, c'eft-là que je vais les dépofer. Toutes ces misères s'évanouiffent devant un plus grand objet. En fongeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être fenfible à de fi foibles chagrins, & d'oublier de fi grandes graces. Il ne me faut des féances ni fréquentes, ni longues. Quand la trifteffe m'y fuit malgré moi, quelques pleurs verfés devant celui qui confole, foulagent mon cœur à l'inftant. Mes réflexions ne font jamais amères ni douloureufes; mon repentir même eft exempt d'allarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je fers eft un Dieu clément, un père; ce qui me touche eft fa bonté; elle efface à mes yeux tous fes autres attributs; elle eft le feul que je conçois. Sa puiffance m'étonne, fon immenfité me confond, fa juftice..... il a fait l'homme foible; puifqu'il eft jufte, il eft clément. Le Dieu vengeur eft le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix! Dieu de bonté, c'eft toi que j'adore! c'eft de toi, je le fens, que je fuis l'ouvrage, & j'efpère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

JE ne faurois vous dire combien ces idées jettent de douceur fur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En fortant de mon cabinet ainfi difpofée, je me fens plus légère & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras difparoiffent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaifance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, & leur en fuis plus agréable. Mon mari même en eft plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eft un opium pour l'ame. Elle égaye, anime &

ſoutient quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue ; j'eſpère ne pas aller juſques-là.

VOUS voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote, autant, peut-être, que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Ainſi cette Madame Guyon dont vous me parlé, eût mieux fait, ce me ſemble, de remplir avec ſoin ſes devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ſes enfans, de gouverner ſagement ſa maiſon, que d'aller compoſer des livres de dévotion, diſputer avec des Évêques, & ſe faire mettre à la Baſtille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu, des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête femme oſeroit-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder (89) ?

MAIS ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité, c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime, s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une manière ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zèle eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de

[89] Cette objection me paroît tellement ſolide & ſans réplique, que, ſi j'avois le moindre pouvoir dans l'Egliſe, je l'employerois à faire retrancher de nos livres ſacrés, le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu ſi tard.

Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

Je me ſens pour tous ces abus une averſion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce ſera ſûrement ſans le vouloir, & j'eſpère de l'amitié de tous ceux qui m'environnent, que ce ne ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-temps, ſur le ſort de mon mari, d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Édouard, à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon, ſes entretiens conſolans & ſenſés, les vôtres ont tout-à-fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Quelle charité peut-on conſerver parmi des damnés? Les aimer ce feroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point ſur l'horrible fonction des démons: n'ouvrons point ſi légérement l'enfer à nos frères. Eh! s'il étoit deſtiné pour ceux qui ſe trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis! de quel poids vous avez ſoulagé mon cœur! en m'apprenant que l'erreur n'eſt point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans ſcrupules. Je laiſſe la ſubtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuſes qui frappent mes yeux & convainquent ma raiſon, aux vérités de pratique qui m'inſtruiſent de mes devoirs. Sur tout le reſte, j'ai pris pour règle votre ancienne réponſe à M. de Wolmar (90). Eſt-on maître de croire ou de ne pas croire? Eſt-ce un crime de n'avoir pas ſu bien argumenter? Non; la conſcience ne nous dit point la vérité des choſes, mais la règle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penſer, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raiſonner, mais à bien agir. En

(90) Voyez Tome II, Lettre XXVI, page 190.

quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point; il ne veut égarer personne, il est bien-aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas ! il est à plaindre ! mais de quoi sera-t-il puni ? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu; voilà ce que le ciel exige & qu'il récompense; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je sais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma prière; s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre, à disputer sur l'essence divine, ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est : mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respec-

tons ſes décrets en ſilence & faiſons notre devoir; c'eſt le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

CONNOISSEZ-VOUS quelqu'un plus plein de ſens & de raiſon que Monſieur de Wolmar; quelqu'un plus ſincère, plus droit, plus juſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions, qui ait plus à gagner à la juſtice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoiſſez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la diſpute que Milord Édouard? plus digne par ſa vertu de défendre la cauſe de Dieu, plus certain de ſon exiſtence, plus pénétré de ſa majeſté ſuprême, plus zélé pour ſa gloire & plus fait pour la ſoutenir? Vous avez vu ce qui s'eſt paſſé durant trois mois à Clarens, vous avez vu deux hommes pleins d'eſtime & de reſpect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de collège, paſſer un hiver entier à chercher dans des diſputes ſages & paiſibles, mais vives & profondes, à s'éclairer mutuellement; s'attaquer, ſe défendre, ſe ſaiſir par toutes les priſes que peut avoir l'entendement humain, & ſur une matière où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

QU'EST-IL arrivé? Ils ont redoublé d'eſtime l'un pour l'autre: mais chacun eſt reſté dans ſon ſentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme ſage de la diſpute, l'amour de la vérité ne le touche guères; il cherche à briller.

POUR moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon mari un ſeul mot de religion, que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente ſur le beſoin qu'il en a. Je vous avoue même que, tranquilliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zèle pour ſa converſion. Je voudrois au prix de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde, c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'eſt-il point privé? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret? Qu'elle voix peut parler au

fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ? Non, je l'eſpère, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie; ce n'eſt plus de le convaincre, mais de le toucher; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter. Ah ! mon ami ! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà déſormais la tâche que je m'impoſe; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant ! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du ciel dans ſa maiſon ! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire : non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même : quelque choſe de plus qu'humain régne ici.

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conſcience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Édouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Genève, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y ſoit auſſi par plaiſanterie. Au reſte, ſoyez diſcret ; car comme elle ne veut pas que vous ſachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu



ADIEU mon ami. Cette partie du Château de Chillon (91) que nous devions tous faire ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. Monsieur le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déja de retour.

LETTRE XLVI.

DE FANCHON ANET A SAINT-PREUX.

AH! Monsieur! ah! mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre? .... Madame! .... ma pauvre maîtresse! .... O Dieu! Je vois déja votre frayeur .... mais vous ne voyez pas notre désolation .... Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire.... il faut courir..... je voudrois déja vous avoir tout dit..... Ah! que deviendrez-vous, quand vous saurez notre malheur?

TOUTE la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoie passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une

(91) Le Château de Chillon, ancien séjour des Baillifs de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'isle, & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses, qui font près de huit cens pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au-dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est-là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnivard, Prieur de Saint-Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernières lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très-long-temps que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce temps-là y étoit allé passer quelques jours.

main Henriette, & de l'autre Marcellin. J'étois derrière avec l'aîné. Monſeigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pouſſe un cri perçant; Madame ſe retourne, voit tomber ſon fils, part comme un trait, & s'élance après lui.....

AH! miſérable que n'en fis-je autant! que n'y ſuis-je reſtée!..... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit ſauter après ſa mère..... elle ſe débattoit en ſerrant l'autre entre ſes bras..... on n'avoit-là ni gens ni bateau, il fallut du temps pour les retirer...... L'enfant eſt remis, mais la mère.... le ſaiſiſſement, la chûte, l'état où elle étoit..... qui ſait mieux que moi combien cette chûte eſt dangereuſe!..... Elle reſta très-long-temps ſans connoiſſance. A peine l'eût-elle repriſe qu'elle demanda ſon fils...... Avec quels tranſports de joie elle l'embraſſa! je la crus ſauvée; mais ſa vivacité ne dura qu'un moment! Elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'eſt trouvée mal pluſieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je ſuis trop malheureuſe, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe eſt plus changée qu'elle. Tout le monde eſt dans une agitation...... je ſuis la plus tranquille de toute la maiſon..... de quoi m'inquiéterois-je?..... Ma bonne maîtreſſe! ah! ſi je vous perds! je n'aurai plus beſoin de perſonne...... O mon cher Monſieur! que le bon Dieu vous ſoutienne dans cette épreuve..... Adieu..... le Médecin ſort de la chambre. Je cours au-devant de lui...... s'il nous donne quelque bonne eſpérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien.....

LETTRE XLVII.

A SAINT-PREUX.

Commencée par Madame d'Orbe, & achevée par Monsieur de Wolmar.

C'EN eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux viſionnaire! jamais vous ne la reverrez ..... le voile ..... Julie n'eſt ......

ELLE vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernières volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XLVIII.

DE MONSIEUR DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'AI laiſſé paſſer vos premières douleurs en ſilence; ma lettre n'eût fait que les aigrir; vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner; vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des infortunés m'eſt refuſé dans ma misère; je ſuis plus malheureux que vous.

CE n'eſt point de ſa maladie, c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent ſe jetter après leur enfant : l'accident, la fièvre, la mort ſont de la nature : c'eſt le ſort commun des mortels; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une

autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

VOUS ſavez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laiſſèrent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa Couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque temps de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

ELLE s'étendit ſur tous ſes projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mère, auſſi long-temps qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoient, penſois je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chère; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la première enfance de ſes fils, comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille elle embraſſa tous les temps, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mère les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

TOUTES ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes, & ſur les devoirs des mères, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne



N. le Roy sculp.

pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de fa Coufine, & la preffoit à chaque inftant contre fa bouche, en fanglottant pour toute réponfe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auffi dans les yeux, mais qu'elle n'ofoit pleurer, de peur de nous allarmer davantage. Auffi-tôt je me dis; elle fe voit morte. Le feul efpoir qui me refta fut que la frayeur pouvoit l'abufer fur fon état, & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureufement je la connoiffois trop pour compter beaucoup fur cette erreur. J'avois effayé plufieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des difcours qu'on pouvoit reprendre à loifir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le filence: & puis, je me fens un peu de fièvre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des fujets utiles, qu'à battre fans raifon la campagne.

L'ARRIVÉE du Médecin caufa dans la maifon un trouble impoffible à peindre. Tous les domeftiques l'un fur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, fon jugement fur l'état de leur maîtreffe, comme l'arrêt de leur fort. Ce fpectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour fa tête. Il fallut les éloigner fous différens prétextes, pour écarter de fes yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'efpérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle penfoit; la préfence de fa Coufine la tenoit en refpect Quand il fortit, je le fuivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint, & me fit de l'œil un figne que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin, que, s'il y avoit du danger, il falloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de foin qu'à la malade, de peur que le défefpoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de fervir fon amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger; mais que, vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il falloit plus de temps pour établir un pronoftic affuré; que la nuit prochaine décideroit du fort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troi-

ſiéme jour. La Fanchon ſeule fut témoin de ce diſcours, & après l'avoir engagée, non ſans peine à ſe contenir, on convint de ce qui ſeroit dit à Madame d'Orbe & au reſte de la maiſon.

VERS le ſoir, Julie obligea ſa Couſine, qui avoit paſſé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y paſſer la ſuivante, à s'aller repoſer quelques heures. Durant ce temps, la malade ayant ſu qu'on alloit la ſaigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller, & lui tint ce diſcours. » Monſieur » du Boſſon, quand on croit devoir tromper un malade craintif » ſur ſon état, c'eſt une précaution d'humanité que j'approuve; » mais c'eſt une cruauté de prodiguer également à tous des ſoins » ſuperflus & déſagréables, dont pluſieurs n'ont aucun beſoin. » Preſcrivez-moi tout ce que vous jugerez m'être véritablement » utile, j'obéirai ponctuellement. Quant aux remedes qui ne ſont » que pour l'imagination, faites-m'en grace; c'eſt mon corps, & » non mon eſprit, qui ſouffre; & je n'ai pas peur de finir mes jours, » mais d'en mal employer le reſte. Les derniers momens de la » vie ſont trop précieux pour qu'il ſoit permis d'en abuſer. Si » vous ne pouvez prolonger la mienne, au moins ne l'abrégez pas, » en m'ôtant l'emploi du peu d'inſtans qui me ſont laiſſés par la » nature. Moins il m'en reſte, plus vous devez les reſpecter. Fai- » tes-moi vivre, ou laiſſez-moi: je ſaurai bien mourir ſeule ». Voilà comment cette femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

LA nuit fut cruelle & déciſive. Étouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fièvre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir; & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques

triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à cet état ſolitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidélement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience : mais quoi! pour un devoir chimérique, & ſans utilité, falloit-il contriſter ſon ame, & lui faire à longs traits ſavourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle? Lui annoncer ſa dernière heure n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle ſi court que deviennent les deſirs, l'eſpérance, élémens de la vie? Eſt-ce en jouir encore, que de ſe voir ſi près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me ſuivoit partout; j'en traînois après moi l'inſupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir; il faut vous la dire.

Pour qui eſt-ce que je délibère? Eſt-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe eſt-ce que je raiſonne? Eſt-ce ſur ſon ſyſtême ou ſur le mien? Qu'eſt-ce qui m'eſt démontré ſur l'un ou ſur l'autre? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonſtration ne la renverſe, il eſt vrai : mais quelle démonſtration l'établit? Elle a, pour croire ce qu'elle croit, ſon opinion de même : mais elle y voit l'évidence; cette opinion à ſes yeux eſt une démonſtration. Quel droit ai-je de préférer, quand il s'agit d'elle, ma ſimple opinion que je reconnois douteuſe, à ſon opinion qu'elle tient pour démontrée? Comparons les conſéquences des deux ſentimens. Dans le ſien, la diſpoſition de ſa dernière heure doit décider de ſon ſort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui feront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, ſelon moi, elle ne ſentira plus rien : mais ſi peut-être elle avoit raiſon, quelle

différence ! des biens ou des maux éternels!... Peut-être!... ce mot eſt terrible..... malheureux ! riſque ton ame & non la ſienne.

VOILA le premier doute qui m'ait rendu ſuſpect l'incertitude que vous avez ſi ſouvent attaquée. Ce n'eſt pas la dernière fois qu'il eſt revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main? Non, mon ami ; je me ſens bien : la mort me preſſe, il faut nous quitter.

ALORS elle me tint un long diſcours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernières diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

ELLE me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis que l'allarme y régnoit, mais qu'on ne ſavoit rien de poſitif, & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement gardé le reſte de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne ſupportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra, s'il lui vient d'une autre. Je deſtine la nuit prochaine à ce triſte devoir. C'eſt pour cela ſur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas expoſer ſur mon ſeul ſentiment cette infortunée à recevoir à faux une ſi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne ſoupçonne rien avant le temps, ou vous riſquez de reſter ſans amie, & de laiſſer vos enfans ſans mère.

ELLE me parla de ſon père. J'avouai lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de ſe contenter de donner ma lettre, comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & ſi lourdement, que mon vieux ami, croyant ſa fille noyée, étoit tombé d'effroi ſur l'eſcalier, & s'étoit fait une bleſſure qui le retenoit à Blonay dans ſon lit. L'eſpoir de revoir

ſon

ſon père la toucha ſenſiblement, & la certitude que cette eſpérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle eſſaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le ſurlendemain qu'elle ne l'avoit pas paſſée toute entière à dormir.

Cependant la conſternation régnoit dans la maiſon. Chacun dans un morne ſilence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'oſoit interroger perſonne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit ſavoir. On ſe diſoit : s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empreſſera de la dire; s'il y en a de mauvaiſes, on ne les ſaura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient ſaiſis, c'étoit aſſez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle parcouroit toute la maiſon, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à récuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eût ſu la vérité mille fois ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux, la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur-tout de lui laiſſer voir ſes allarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On apperçevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroître tranquille. Julie, de ſon côté, n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du temps qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement,

moi qui ſavois ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

MADAME d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes, il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc! dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu ; Couſine? Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi : couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois beſoin de repos.

JE fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du déſeſpoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je ſerois le témoin. En entrant je la vis aſſiſe dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & preſque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faiſant tout ce qu'on lui diſoit, ſans répondre. Pour Julie, elle paroiſſoit moins foible que la veille, ſa voix étoit plus ferme, ſon geſte plus animé; elle ſembloit avoir pris la vivacité de ſa Couſine. Je connus aiſément à ſon teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre : mais je vis auſſi briller dans ſes regards je ne ſais quelle ſecrette joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cauſe. Le Médecin n'en confirma pas moins ſon jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penſer comme lui, & il ne me reſta plus aucune eſpérance.

AYANT été forcé de m'abſenter pour quelque temps, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec ſoin; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance : elle avoit fait mettre des pots de fleurs ſur ſa cheminée; ſes rideaux étoient entr'ouverts & rattachés; l'air avoit été changé; on y ſentoit une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait ſa toilette avec le même ſoin : la grace & le goût ſe montroient encore

dans ſa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend ſa dernière heure. Elle vit ma ſurpriſe, elle en ſourit, & liſant dans ma penſée, elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus queſtion que d'eux, & vous pouvez juger, ſi, ſe ſentant prête à les quitter, ſes careſſes furent tièdes & modérées ! J'obſervai même qu'elle revenoit plus ſouvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

TOUS ces embraſſemens, ces ſoupirs, ces tranſports étoient des myſtères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendreſſe de leur âge ; ils ne comprenoient rien à ſon état, au redoublement de ſes careſſes, à ſes regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient : ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux, ni pour les autres ; ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumières ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & allarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractère ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put plus rien faire (92). Je ne ſais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout : mais je ſais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

(92) Ceci n'eſt pas bien exact. Suétone dit, que Veſpaſien travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences ; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſpaſien, ſans être un grand homme, étoit au moins un grand Prince. N'importe ; quelque rôle qu'on ait pu faire durant ſa vie, on ne doit point jouer la comédie à ſa mort.

Après avoir épenché son cœur sur ses enfans, après les avoir prit chacun à part, sur-tout Henriette qu'elle tint fort long-temps, & qu'on entendoit plaindre & sanglotter en recevant ses baisers, elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit, en leur montrant Madame d'Orbe : allez, mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mère : voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mère. Claire se pencha sur eux ; mais en les serrant dans ses bras, elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens ; elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scène commençoit à devenir trop vive ; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très-libre de soins ; rien ne lui échappoit, elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le sallon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisiniere, tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire de manière à ôter tout moyen de s'y refuser, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire les honneurs, n'auroit pas, en pleine santé, pour des étrangers, des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie, mourante, avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit ; rien de ce que je voyois,

ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne ſavois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

APRÈS le dîner, on annonça Monſieur le Miniſtre. Il venoit comme ami de la maiſon ; ce qui lui arrivoit fort ſouvent. Quoique je ne l'euſſe point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de ſon arrivée; & je ne crois pas qu'en pareille circonſtance, le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaiſir. Sa préſence alloit éclaircir bien des doutes, & me tirer d'une étrange perplexité.

RAPPELLEZ-VOUS le motif qui m'avoit porté à lui annoncer ſa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû, ſelon moi, produire cette affreuſe nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement? Quoi! cette femme dévote qui dans l'état de ſanté ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la prière, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à ſa conſcience, elle s'amuſe à parer ſa chambre, à faire ſa toilette, à cauſer avec ſes amis, à égayer leurs repas ; & dans tous ſes entretiens pas un ſeul mot de Dieu ni du ſalut! Que devois-je penſer d'elle & de ſes vrais ſentimens ? Comment arranger ſa conduite avec les idées que j'avois de ſa piété? Comment accorder l'uſage qu'elle faiſoit des derniers momens de ſa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix? Tout cela formoit à mon ſens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendiſſe pas à lui trouver toute la petite cagoterie de dévotes, il me ſembloit pourtant que c'étoit le temps de ſonger à ce qu'elle eſtimoit d'une ſi grande importance, & qui ne ſouffroit aucun retard Si l'on eſt dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le ſera t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reſte plus qu'à penſer à l'autre ?

CES réflexions m'amenèrent à un point où je ne me ſerois guères attendu d'arriver. Je commençai preſque d'être inquiet, que mes opinions indiſcrettement ſoutenues n'euſſent enfin trop gagné ſur elle. Je n'avois pas adopté les ſiennes, & pourtant je n'aurois

pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement mort dans mon sentiment; mais je desirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

ENFIN le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses, il eût été bien difficile de se déguiser assez pour, qu'attentif & prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

TOUT arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au Ministre pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé, sur certains points, des sentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Église; c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Écriture: mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fidèles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

COMME la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot: car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

» PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de commencer par vous re-
» mercier de tous les soins que vous avez pris de me conduire dans
» la droite route de la morale & de la foi chrétienne, & de la douceur
» avec laquelle vous avez corrigé ou supporté mes erreurs quand
» je me suis égarée. Pénétrée de respect pour votre zèle, & de re-
» connoissance pour vos bontés, je déclare avec plaisir que je vous
» dois toutes mes bonnes résolutions, & que vous m'avez toujours

» portée à faire ce qui étoit bien, & à croire ce qui étoit vrai.

» J'AI vécu, & je meurs dans la communion proteſtante qui » tire ſon unique règle de l'Écriture-Sainte & de la raiſon; mon » cœur a toujours confirmé ce que prononçoit ma bouche, & quand » je n'ai pas eu pour vos lumières toute la docilité qu'il eût fallu » peut-être, c'étoit un effet de mon averſion pour toute eſpèce de » déguiſement; ce qu'il m'étoit impoſſible de croire, je n'ai pu » dire que je le croyois; j'ai toujours cherché ſincérement ce qui » étoit conforme à la gloire de Dieu & à la vérité. J'ai pu » me tromper dans ma recherche; je n'ai pas l'orgueil de penſer » avoir eu toujours raiſon; j'ai peut-être eu toujours tort; mais » mon intention a toujours été pure, & j'ai toujours cru ce que je » diſois croire. C'étoit ſur ce point tout ce qui dépendoit de moi. » Si Dieu n'a pas éclairé ma raiſon au-delà, il eſt clément & juſte; » pourroit-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a pas fait?

» VOILA, Monſieur, ce que j'avois d'eſſentiel à vous dire ſur » les ſentimens que j'ai profeſſés. Sur tout le reſte, mon état pré-» ſent vous répond pour moi. Diſtraite par le mal, livrée au dé-» lire de la fièvre, eſt-il temps d'eſſayer de raiſonner mieux que je » n'ai fait jouiſſant d'un entendement auſſi ſain que je l'ai reçu? » Si je me ſuis trompée alors, me tromperois-je moins aujour-» d'hui, & dans l'abattement ou je ſuis dépend-il de moi de croire » autre choſe que ce que j'ai cru étant en ſanté? C'eſt la raiſon » qui décide du ſentiment qu'on préfère, & la mienne ayant perdu » ſes meilleures fonctions, quelle autorité peut donner ce qui » m'en reſte aux opinions que j'adopterois ſans elle? Que me reſte-» t-il donc déſormais à faire? C'eſt de m'en rapporter à ce que j'ai » cru ci-devant: car la droiture d'intention eſt la même, & » j'ai le jugement de moins. Si je ſuis dans l'erreur, c'eſt ſans » l'aimer; cela ſuffit pour me tranquilliſer ſur ma croyance.

» QUANT à la préparation à la mort, Monſieur, elle eſt faite; » mal, il eſt vrai, mais de mon mieux, & mieux du moins que » je ne la pourrois faire à préſent. J'ai tâché de ne pas attendre, » pour remplir cet important devoir, que j'en fuſſe incapable. Je

» priois en ſanté ; maintenant je me réſigne. La prière du malade » eſt la patience : la préparation à la mort eſt une bonne vie, je » n'en connois point d'autre. Quand je converſois avec vous, » quand je me recueillois ſeule, quand je m'efforçois de remplir les » devoirs que Dieu m'impoſe ; c'eſt alors que je me diſpoſois à pa- » roître devant lui ; c'eſt alors que je l'adorois de toutes les forces » qu'il m'a données : que ferois-je aujourd'hui que je les ai perdues ; » mon ame aliénée eſt-elle en état de s'élever à lui ? Ces reſtes » d'une vie à demi-éteinte, abſorbés par la ſouffrance, ſont-ils di- » gnes de lui être offerts ? Non, Monſieur ; il me les laiſſe pour » être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut que je » quitte ; je leur fais mes adieux pour aller à lui ; c'eſt d'eux qu'il » faut que je m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui ſeul. Mes » derniers plaiſirs ſur la terre ſont auſſi mes derniers devoirs ; n'eſt- » ce pas le ſervir encore & faire ſa volonté, que de remplir les ſoins » que l'humanité m'impoſe, avant d'abandonner ſa dépouille ? Que » faire pour appaiſer des troubles que je n'ai pas ? Ma conſcience » n'eſt point agitée ; ſi quelquefois elle m'a donné des craintes, » j'en avois plus en ſanté qu'aujourd'hui. Ma confiance les efface ; » elle me dit que Dieu eſt plus clément que je ne ſuis coupable, » & ma ſécurité redouble en me ſentant approcher de lui. Je ne » lui porte point un repentir imparfait, tardif & forcé, qui, dicté » par la peur, ne ſauroit être ſincère, & n'eſt qu'un piége pour le » tromper. Je ne lui porte pas le reſte & le rebut de mes jours, » pleins de peines & d'ennuis ; en proie à la maladie, aux douleurs, » aux angoiſſes de la mort, & que je ne lui donnerois que quand » je n'en pourrois plus rien faire. Je lui porte ma vie entière, » pleine de péchés & de fautes, mais exempte des remords de » l'impie & des crimes du méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il condamner mon ame ? Les » réprouvés, dit-on, le haïſſent ! il faudroit donc qu'il m'empêcha » de l'aimer ? Je ne crains pas d'augmenter leur nombre. O grand » Être ! Être éternel, ſuprême intelligence, ſource de vie & de fé- » licité, créateur, conſervateur, père de l'homme & Roi de la na- » ture, Dieu très-puiſſant, très-bon, dont je ne doutai jamais un moment,

» moment, & ſous les yeux duquel j'aimai toujours à vivre ; je le » ſais, je m'en réjouis, je vais paroître devant ton trône. Dans peu » de jours mon ame libre de ſa dépouille commencera de t'offrir » plus dignement cet immortel hommage qui doit faire mon bon- » heur durant l'éternité. Je compte pour rien tout ce que je ferai » juſqu'à ce moment. Mon corps vit encore, mais ma vie morale » eſt finie. Je ſuis au bout de ma carrière & déja jugée ſur le » paſſé. Souffrir & mourir eſt tout ce qui me reſte à faire; c'eſt » l'affaire de la nature : mais moi j'ai tâché de vivre de manière » à n'avoir pas beſoin de ſonger à la mort, & maintenant qu'elle » approche, je la vois venir ſans effroi. Qui s'endort dans le ſein » d'un père, n'eſt pas en ſouci du réveil ».

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter, une impreſſion d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça, brilloient d'un feu ſurnaturel ; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroiſſoit rayonnante, & s'il y a quelque choſe au monde qui mérite le nom de céleſte, c'étoit ſon viſage tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même, ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel : Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prières que parce qu'ils ſont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il

vous appelle à lui pour couronner vos vertus, puiſſions-nous, tous tant que nous ſommes, vivre & mourir comme vous! Nous ſerons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaiſir; c'eſt pour eux que mes derniers momens me ſont précieux. Nous allons nous quitter pour ſi long-temps, qu'il ne faut pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là-deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matière indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux qu'on donnoit au Chriſtianiſme en n'en faiſant que la Religion des mourans, & de ſes Miniſtres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, diſoit-il, comme des meſſagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir ſuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre, il faut affecter un air ſévère; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eſt pis encore. Un Catholique mourant n'eſt environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au ſoin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir ſa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eſt dans cet état d'effroi que l'Égliſe aime à le plonger pour avoir meilleur marché de ſa bourſe. Rendons grace au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le Paradis aux riches, portent juſqu'en l'autre monde l'injuſte inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces ſombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une averſion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'eſpère, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes oppoſées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triſte, en y mêlant inceſſamment des penſées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils ſauront aſſez bien mourir.

Dans la ſuite de cet entretien, qui fut moins ſerré & plus in-

terrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit ſcandaliſé. Tout cela tenoit à ce que ſentant ſon état parfaitement déſeſpéré, elle ne ſongeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funèbre appareil dont l'effroi des mourans les environne; ſoit pour donner le change à notre affliction, ſoit pour s'ôter à elle-même un ſpectacle attriſtant à pure perte. La mort, diſoit-elle, eſt déja ſi pénible! pourquoi la rendre encore hideuſe? Les ſoins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne juſqu'au bout: il ne s'agit que de ſavoir prendre ſon parti; tout le reſte va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier ſoin eſt d'y raſſembler tout ce qui m'eſt cher? Si j'y laiſſe croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou expoſer leur ſanté. Si je reſte dans un équipage à faire peur, perſonne ne me reconnoîtra plus; je ne ſerai plus la même, vous vous ſouviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me ſouffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux ſpectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme ſi j'étois déja morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie ſans la prolonger. J'exiſte, j'aime, je ſuis aimée, je vis juſqu'à mon dernier ſoupir. L'inſtant de la mort n'eſt rien; le mal de la nature eſt peu de choſe; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

TOUS ces entretiens & d'autres ſemblable ſe paſſoient entre la malade, le Paſteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours préſente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux beſoins de ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du temps, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

POUR moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille; voilà bien des diſcours pour une malade! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner!

OUI, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais

non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il falloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquillité, & preſque de la même manière que quand tout le monde ſe portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante ; elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit ; même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je ; mais puiſque j'ai pris les devants, laiſſez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant aſſis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chère Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouiſſez de mourir ; vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons enſemble ? Ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel ? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui ſavoit aller chercher l'ame ; qui, moi ? je veux vous quitter ? Eſt-ce ainſi que vous liſez dans mon cœur ? Avez-vous ſi-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourez contente .... je l'ai vu .... je le vois .... Arrêtez, dit-elle ; il eſt vrai je meurs contente, mais c'eſt de mourir comme j'ai vécue, digne d'être votre épouſe. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de deſſous ſon chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce myſtère. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle

vous étoit adreſſée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la ſupprimer, ſelon ce que vous trouverez de plus convenable à votre ſageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher Saint-Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte; j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon père avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! lui ſeroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il ceſſé de m'aimer? Quoi! mon père!..... ce père ſi tendre..... m'abandonner ainſi!..... me laiſſer mourir ſans le voir!..... ſans recevoir ſa bénédiction!..... ſes derniers embraſſemens!..... O, Dieu! quels reproches amers il ſe fera, quand il ne me trouvera plus!..... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon père malade, que celle de ſon père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'allarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes premiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute ſa famille!.... Quelle vie ſera la ſienne? Il ſera ſeul, il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la nature reprenoit ſon empire. Elle ſoupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile prière, qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me ſens foible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons enſemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en ſont le gage, ne ſoyez plus injuſte envers votre épouſe. Moi, me réjouir de vous quitter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuſe & ſage; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus; le ſeul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien! Ah! croyez que, ſi je

mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous. Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance, ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du Ministre l'après midi, l'entretien du soir avec moi, l'avoient jettée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fièvre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établit pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne, & sur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misère; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos, qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que, s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête-homme eût pu dire la même chose; mais

il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du myſtère, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me ſembloient biſarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il paſſa devant elle ; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu ſurpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'inſtant, & le voyant dans ce triſte équipage, elle me reprocha de l'y avoir laiſſé. Cette reconnoiſſance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche & le reconnoît à la fin, non ſans donner auſſi quelques ſignes de joie ; mais les témoignages de ſon bon cœur s'éteignoient dans ſa profonde affliction : un ſeul ſentiment abſorboit tout ; elle n'étoit plus ſenſible à rien.

Je n'ai pas beſoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa préſence rappella bien des ſouvenirs : mais tandis que Julie le conſoloit & lui donnoit de bonnes eſpérances, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement, & ſe trouva ſi mal, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire ſcène, & prévenir les diſtractions dans un moment où il ne falloit ſonger qu'à la ſecourir, je fis paſſer l'homme dans le cabinet, l'avertiſſant de le fermer ſur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de temps & de ſoins la malade revint enfin de ſa pâmoiſon. En nous voyant tous conſternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'eſt qu'un eſſai : cela n'eſt pas ſi cruel qu'on penſe.

Le calme ſe rétablit ; mais l'allarme avoit été ſi chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit-là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîner pour le faire ſortir.

Durant le repas, du Boſſon, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on diſoit ſe remarier, ajouta quelque choſe ſur le triſte ſort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce ſont les veuves dont les maris ſont vivans. Cela eſt vrai, reprit Fanchon, qui vit que ce diſcours s'adreſſoit à elle ; ſur-tout quand ils leur ſont chers. Alors l'entretien tomba ſur le.

ſien; & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les temps, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de ſa bienfaitrice alloit lui rendre la ſienne encore plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant ſon bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient ſéduit, & le regrettant ſi ſincérement, que déja diſpoſée à la triſteſſe, elle s'émut juſqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en ſort impétueuſement, ſe précipite à ſes genoux, les embraſſe, & fond en larmes. Elle tenoit un verre, il lui échappe : ah ! malheureux, d'où viens-tu ? ſe laiſſe aller ſur lui, & ſeroit tombée en foibleſſe, ſi l'on n'eût été prompt à la ſecourir.

Le reſte eſt facile à imaginer. En un moment on ſut par toute la maiſon que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équippé. Si chacun n'avoit eu que deux chemiſes, Anet en auroit autant eu lui tout ſeul, qu'il en ſeroit reſté à tous les autres. Quand je ſortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit ſi bien prévenu, qu'il fallut uſer d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter ſa maîtreſſe. Pour lui faire donner quelques heures à ſon mari, on prétexta que les enfans avoient beſoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette ſcène n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous paſſâmes l'après-midi Claire & moi ſeuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paiſible qu'elle rendit le plus intéreſſant, le plus charmant que nous euſſions jamais eu.

Elle commença par quelques obſervations ſur le touchant ſpectacle qui venoit de nous frapper, & qui lui rappelloit ſi vivement les premiers temps de ſa jeuneſſe. Puis ſuivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de ſa vie entière, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis ſur la terre,

terre, & que l'accident qui terminoit ſes jours au milieu de leur courſe, marquoit, ſelon toute apparence, dans ſa carrière naturelle, le point de ſéparation des biens & des maux.

ELLE remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur ſenſible & porté au bien, un entendement ſain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté, & non parmi des eſclaves, d'une famille honorable, & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune, & non dans les grandeurs du monde, qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle ſe félicita d'être née d'un père & d'une mère, tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé ſa raiſon ſur la leur, ſans lui donner leurs foibleſſes ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raiſonnable & ſainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favoriſant ni l'impiété, ni le fanatiſme, permet d'être ſage & de croire d'être humain & pieux tout à la fois.

APRÈS cela, ſerrant la main de ſa Couſine, qu'elle tenoit dans la ſienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant, tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci! ...... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même temps; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'eſt jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conſervée tout le temps de ma vie, & ſa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels ſages conſeils ne m'a-t elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas ſauvée? De quels maux ne me conſoloit-elle pas? Qu'euſſé-je été ſans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, ſi je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire, pour toute réponſe, baiſſa la tête ſur le ſein de ſon amie, & voulut ſoulager ſes ſanglots par des pleurs; il ne fut pas poſſible. Julie la preſſa long-temps contre ſa poitrine en ſilence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles se remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon père s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choisir : sans doute le ciel le choisit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais seul parmi tant d'autres, il étoit honnête-homme, & pensoit ce qu'il disoit. Étoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non ; je ne connus d'abord de lui que son langage, & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai, comme disoit mon père, à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit, avec complaisance, sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultère, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Édouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mère au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle : mais si le ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres &

le déshonneur ; peut-être pis encore si son frère avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point : mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi ! que j'ai versé de larmes ! Hé bien ! s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. Saint-Preux, je vous rends ses propres mots ; quand vous aurez lû sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

VOYEZ donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être ; le présent, l'avenir me flattoient également : la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur, monté par degrés, étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir : il étoit venu sans être attendu ; il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point ? Un état permanent est-il fait pour l'homme ? non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon père est déja vieux ; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée : que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente sans cesse ; la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie ; que de pleurs son départ m'auroit coûtés ! Tout se se-

roit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eût-il pas fallu mourir? Peut-être mourir la dernière de tous, peut-être seule & abandonnée! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie, & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; si même on peut appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis; non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire; je reste avec vous; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi.... Et puis, nous nous rejoindrons, j'en suis sûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être : mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit-là quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit, avec la même tranquillité, des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état

des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de revenans qui font mille déſordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (93)! Comment un pur eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes? Il n'y a pas de ſens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'abſurde à ſuppoſer qu'une ame libre d'un corps, qui jadis habita la terre, puiſſe y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de ſa préſence, elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir ſur nous & nous communiquer ſes penſées, elle n'a point de priſe pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faiſons, car il faudroit qu'elle eût des ſens: mais pour connoître elle-même ce que nous penſons & ce que nous ſentons par une communication immédiate, ſemblable à celle par laquelle Dieu lit nos penſées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les ſiennes dans l'autre, puiſque nous le verrons face à face (94). Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre, à quoi ſerviroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire? L'Être éternel ne ſe voit ni ne s'entend; il ſe fait ſentir; il ne parle ni aux yeux, ni aux oreilles, mais au cœur.

(93) Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matière dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point ſi-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres, qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans ſur les cimetières, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une manie commune aux Philoſophes de tous les âges de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

(94) Cela me paroît très-bien dit: car qu'eſt ce que voir Dieu face à face, ſi ce n'eſt lire dans la ſuprême Intelligence?

JE compris à la réponse du Pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux, étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie, où la foi se rapprochoit de la raison.

ELLE se complaisoit tellement à ses idées, que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce, dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mère présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

QUOIQUE le Pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît son silence, sur d'autres points, pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

CELA peut être, reprit Julie; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous, que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chères, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espèce d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers;

ils me le feront donc encore : ne les voir (95) plus feroit une peine, & le féjour des bienheureux n'en admet point. Au refte, ajouta-t-elle en regardant le Miniftre d'un air affez gai, fi je me trompe, un jour ou deux d'erreur feront bientôt paffés. Dans peu j'en faurai là-deffus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr, c'eft que tant que je me fouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Pafteur n'aura pas la dernière place.

AINSI fe pafferent les entretiens de cette journée, où la fécurité, l'efpérance, le repos de l'ame brillèrent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Miniftre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus careffante, plus aimable; en un mot, plus elle-même. Toujours du fens, toujours la fermeté du fage, & toujours la douceur du Chrétien. Point de prétentions, point d'apprêts, point de fentences; par-tout la naïve expreffion de ce qu'elle fentoit; par-tout la fimplicité de fon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la fouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ftoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; & quand les horreurs de la mort faifoient quelque inftant pâtir la nature, elle ne cachoit point fes frayeurs, elle fe laiffoit confoler. Si-tôt qu'elle étoit remife, elle confoloit les autres. On voyoit, on fentoit fon retour; fon air careffant le difoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, fa plaifanterie même étoit touchante; on avoit le fourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaifoit plus, elle étoit plus aimable qu'en fanté même, & le dernier jour de fa vie en fut auffi le plus charmant.

VERS le foir elle eut encore un accident qui, bien que moin-

(95) Il eft aifé de comprendre que par le mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, femblable à celui par lequel Dieu nous voit, & par lequel nous verrons Dieu. Les fens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des efprits : mais la raifon la conçoit très-bien, & mieux, ce me femble, que la communication du mouvement dans les corps.

dre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie est dans le sang.

SE sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir; tu auras plus long-temps ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit : je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet. Non, repris-je; tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

LE souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumière, fit approcher la table, &, ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet. Non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (96). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder; il falloit le voir, car cela ne peut se dire! Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avoit long-temps que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa Cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de temps à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon,

(96) Excellent poisson particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain temps.

chon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

LE vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point; & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits de veille (97). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il fallût attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déſormais tout le monde eût du vin à diſcrétion.

LA bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

LE jeûne, la foibleſſe, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! après avoir attendu ſi tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'eſt un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle ſe mit à babiller, très-ſenſément pourtant, à ſon ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'eſt que ſon teint n'étoit point allumé; ſes yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près on l'auroit crue en ſanté. Pour lors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait viſible. Elle élevoit un œil craintif, alternativement ſur Julie, ſur moi, ſur la Fanchon, mais principalement ſur le Mé-

(97) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point, avec un ris moqueur, où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes en général ne ſont point ceci ou cela? ils ſont ce qu'on les fait être.

decin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroissoit oppressée.

FANCHON, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui ; .... que la dernière convulsion avoit été moins forte ; .... que la soirée .... elle resta interdite. Et Claire, qui, pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

IL eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point-là d'ivresse, ni de fièvre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : Hé bien! Monsieur ......le pouls ? ...... la fièvre ? ...... la voix lui manquoit ; mais ces mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'impatience, il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au cou du Médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglottant & pleurant à chaudes larmes, &, toujours avec la même impétuosité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah! Monsieur! si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

JULIE vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup



[illegible] par J. M. Moreau le Jeune *et gravé par Delaunay le Jeune*

de foudre ; il amortit aussi tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du Médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes-gens crurent déja leur maîtresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir! Elle me fit signe, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire, jusqu'à la lie, la coupe amère & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se quitter, Madame d'Orbe qui partagea le lit de sa Cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait, si son mari ne fût pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes-de-chambre passerent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, & l'espoir avoit tellement ranimé le zèle, que, ni par ordres, ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmèrent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... Saint-Preux!... cher Saint-Preux!... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées : l'une évanouie & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins

moi-même. Revenu du premier saisissement, je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer, car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espèce de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnées, & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant, par longs intervalles, des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul mot de consolation, lâché mal-à-propos, ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque temps la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment & m'en attirerent de très-piquans. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser : ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

GENS ſenſibles, qu'euſſiez-vous fait à ma place? Ce que faiſoit Madame d'Orbe Après avoir mis ordre aux enfans, à Madame d'Orbe, aux funérailles de la ſeule perſonne que j'aie aimée, il fallut monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai ſouffrant de ſa chûte, agité, troublé de l'accident de ſa fille. Je le laiſſai accablé de douleurs, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni geſtes ni cris, mais qui tuent. Il n'y réſiſtera jamais, j'en ſuis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de ſon ami. Le lendemain je fis toute la diligence poſſible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle reſſuſcitât, pour me donner l'horreur de la perdre une ſeconde fois.

EN approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'auſſi loin que je pus l'entendre : Monſieur, Monſieur, hâtez-vous ; Madame n'eſt pas morte. Je ne compris rien à ce propos inſenſé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui verſoient de larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'eſt ; tout le monde eſt dans le tranſport, perſonne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt perſonnes à genoux, autour de ſon lit, & les yeux fixés ſur elle. Je m'approche ; je la vois ſur ce lit habillée & parée : le cœur me bat ; je l'examine...... Hélas! elle étoit morte! Ce moment de fauſſe joie ſi-tôt & ſi cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colère : je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fond de cette extravagante ſcène. Tout étoit déguiſé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

MON beau-père allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui, ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau,

& traverſant le lac pendant la nuit, étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la conſternation, il en apprend le ſujet, il monte en gémiſſant à la chambre de Julie; il ſe met à genoux aux pieds de ſon lit, il la regarde, il pleure, il la contemple. Ah ! ma bonne maîtreſſe ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! moi qui ſuis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne ſuis bon à rien, que fais-je ſur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faiſiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maiſon, l'eſpoir des malheureux ;... hélas! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir ?.....

Au milieu des exclamations que lui arrachoit ſon zèle & ſon bon cœur, les yeux toujours collés ſur ce viſage, il crut appercevoir un mouvement : ſon imagination ſe frappe ; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un ſigne de tête. Il ſe leve avec tranſport & court par toute la maiſon, en criant que Madame n'eſt pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en eſt sûr, qu'elle en reviendra Il n'en fallut pas davantage ; tout le monde accourt, les voiſins, les pauvres qui faiſoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient : elle n'eſt pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, ſe prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la deſire, chacun cherche à ſe faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas ſeulement fait ſigne, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonſtanciés qui n'arriverent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empreſſoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux ſpiritueuſes, on touchoit ſi le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtreſſe reſtât environné d'hommes dans un état ſi négligé, firent ſortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abuſoit. Toutefois ne pouvant ſe réſoudre à détruire une erreur ſi chère; peut-être eſpérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec ſoin, & quoique ſa garde-robe leur eût été laiſſée, elles lui prodiguerent la parure. Enſuite l'expoſant ſur un

lit & laiſſant les rideaux ouverts, elles ſe remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'ÉTOIT au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impoſſible de faire entendre raiſon à la multitude, que ſi je faiſois fermer la porte & porter le corps à la ſépulture, il pourroit arriver du tumulte, que je paſſerois au moins pour un mari parricide, qui faiſoit enterrer ſa femme en vie, & que je ſerois en horreur dans tout le pays. Je réſolus d'attendre. Cependant après plus de trente-ſix heures, par l'extrême chaleur qu'il faiſoit, les chairs commençoient à ſe corrompre, &, quoique le viſage eût gardé ſes traits & ſa douceur, on y voyoit déja quelques ſignes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui reſtoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illuſion ſi groſſière; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être inceſſamment dans la chambre, d'y navrer ſon cœur à plaiſir, de l'y repaître de ce mortel ſpectacle, de s'y raſſaſier de douleur.

ELLE m'entendit, & prenant ſon parti ſans rien dire, elle ſortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes (98). Puis s'approchant du lit, elle baiſa le voile, en couvrit, en pleurant, la face de ſon amie, & s'écria d'une voix éclatante : » Maudite ſoit l'indigne main qui jamais levera ce voile! maudit ſoit » l'œil impie qui verra ce viſage défiguré »! Cette action, ces mots frapperent tellement les ſpectateurs, qu'auſſi-tôt, comme par une inſpiration ſoudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impreſſion ſur tous nos gens & ſur tout le peuple, que la défunte ayant été miſe au cercueil dans ſes habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée

(98) On voit aſſez que c'eſt le ſonge de Saint-Preux, dont Madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui ſuggère l'expédient de ce voile. Je crois que ſi l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accompliſſement de beaucoup de prédictions. L'événement n'eſt pas prédit, parce qu'il arrivera; mais il arrive, parce qu'il a été prédit.

dans cet état, ſans qu'il ſe ſoit trouvé perſonne aſſez hardi pour toucher au voile (99).

LE ſort du plus à plaindre eſt d'avoir encore à conſoler les autres. C'eſt ce qui me reſte à faire auprès de mon beau-père, de Madame d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien; mais mon vieux ami! mais Madame d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me ſavoir gré de mes ſoins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa douleur barbare voudroit voir tout le monde au déſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle; & ce qui la ſoulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & ſeroit riſible pour des gens de ſang-froid. J'ai beaucoup à ſouffrir; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

UN ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins dont la chargea ſon amie. Exténuée d'agitations, d'abſtinences, de veilles, elle ſembloit enfin réſolue à revenir ſur elle-même, à recommencer ſa vie ordinaire, à reprendre ſes repas dans la ſalle à manger. La première fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet eſſai devant eux: car le ſpectacle des paſſions violentes de toute eſpèce eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces paſſions ont toujours dans leur excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (100). Ils n'en avoient déja que trop vu.

EN entrant elle jetta un coup d'œil ſur la table & vit deux couverts.

[99] Le Peuple du pays de Vaud, quoique proteſtant, ne laiſſe pas d'être extrêmement ſuperſtitieux.

(100) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & pluſieurs d'entre nous les romans.

verts. A l'inſtant elle s'aſſit ſur la première chaiſe qu'elle trouva derrière elle, ſans vouloir ſe mettre à table ni dire la raiſon de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troiſiéme couvert à la place qu'occupoit ordinairement ſa Couſine. Alors elle ſe laiſſa prendre par la main & mener à table ſans réſiſtance, rangeant ſa robe avec ſoin, comme ſi elle eût craint d'embarraſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la première cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit-là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Genève pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible; &, après l'avoir bien inſtruite, je lui fis occuper à table le troiſiéme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'augurai bien d'un expédient qui la diſpoſoit à l'attendriſſement.

Henriette, fière de repréſenter ſa petite maman, joua parfaitement ſon rôle, & ſi parfaitement que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant elle donnoit toujours à ſa mère le nom de maman, & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais, enhardie par le ſuccès, & par mon approbation, qu'elle remarquoit fort bien, elle

s'avisa de porter la main sur une cuillier & de dire dans une saillie; Claire, veux-tu de cela? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mère en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant : oui, mon enfant, donne; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien; car une heure après elle eut une violente indigestion, qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

VOILA, mon cher, à-peu-près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zèle de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous desire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.

LETTRE XLIX.

DE JULIE A SAINT-PREUX.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; sans doute il prévient des malheurs.

JE me suis long-temps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile. Qui sait si, me voyant si près de l'abîme, la tête ne m'eût point tourné? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre; il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tâche, & l'amour m'est resté sans remords.

J'OSE m'honorer du passé; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable! Qu'étoit-ce de la vie entière passée avec vous? Quels dangers j'ai courus sans le savoir! A quels dangers plus grands j'allois être exposée! Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la ver-

tu ? Que me reſtoit-il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant, le ciel ne m'ôte rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable; contente de vous & de moi, je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de ſacrifices je compte pour peu celui qui me reſte à faire : ce n'eſt que mourir une fois de plus.

JE prévois vos douleurs; je les ſens : vous reſtez à plaindre, je le ſais trop; & le ſentiment de votre affliction eſt la plus grande peine que j'emporte avec moi; mais voyez auſſi que de conſolations je vous laiſſe! Que de ſoins à remplir envers celle qui vous fut chère, vous font un devoir de vous conſerver pour elle! il vous reſte à la ſervir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-temps. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reſte. Venez vous réunir à ſa famille. Que ſon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima ſe raſſemble pour lui donner un nouvel être. Vos ſoins, vos plaiſirs, votre amitié, tout ſera ſon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

SONGEZ qu'il vous reſte une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie; uniſſez-vous pour conſerver l'autre; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raiſons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi ſans vous attendrir enſemble? Non, Claire & Julie ſeront ſi bien confondues, qu'il ne ſera plus poſſible à votre cœur de les ſéparer. Le ſien vous rendra tout ce que vous aurez ſenti pour ſon amie, elle en ſera la confidente & l'objet : vous ſerez heureux par celle qui vous reſtera, ſans ceſſer d'être fidèle à celle que vous aurez perdue; & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer ſe paſſe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'EST dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez; il existe un homme digne du bonheur auquel il ne sait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, & vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu est juste; ma confiance ne me trompera pas.

JE n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je sais quels soins va vous coûter leur éducation; mais je sais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût, inséparables de cet emploi, dites-vous, ils sont les enfans de Julie; il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle, je le soumets à vos lumières. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bienfaisans & justes. Parlez-leur quelquefois de leur mère..... vous savez s'ils lui étoient chers. ... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frère que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites leur...... je me sens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine; je crois rester avec eux.

ADIEU, adieu, mon doux ami...... Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien..... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens? Ce n'est plus moi qui te parle; je suis déja dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les

vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur où tu ne seras plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi ; sans toi, quelle félicité goûterois-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE L.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

J'Apprends que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne, pour s'exhaler, a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne répond pas. La douleur d'un père infortuné se concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle; il ne la sait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence règne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez! vous qui partagez ma perte, venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abbreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche ; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue; peut être

en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le ſais ni le veux ſavoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en ſoucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eſt qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Étange, & pourroit ſe réſoudre à en épouſer une autre, n'eſt à mes yeux qu'un indigne & un lâche, que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiſſe être, qui déſormais m'oſera parler d'amour, ne m'en reparlera de ſa vie.

SONGEZ aux ſoins qui vous attendent, aux devoirs qui vous ſont impoſés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans ſe forment & grandiſſent, ſon père ſe conſume inſenſiblement ; ſon mari s'inquiette & s'agite ; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie ; ſon cœur, malgré qu'il en ait, ſe révolte contre ſa vaine raiſon. Il parle d'elle, il lui parle, il ſoupire. Je crois déja voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eſt à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il eſt bien digne du généreux Édouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de réſolution.

VENEZ donc, chers & reſpectables amis ; venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Raſſemblons tout ce qui lui fut cher. Que ſon eſprit nous anime ; que ſon cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours ſous ſes yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du ſéjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & ſenſible ſe plaît à revenir parmi nous, à retrouver ſes amis pleins de ſa mémoire, à les voir imiter ſes vertus, à s'entendre honorer par eux, à les ſentir embraſſer ſa tombe, & gémir en prononçant ſon nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit ſi charmans. Ils ſont encore tout remplis d'elle. Je la vois ſur chaque objet, je la ſens à chaque pas, à chaque inſtant du jour j'entends les accens de ſa voix. C'eſt ici qu'elle a vécu ; c'eſt ici que repoſe ſa cendre.... la moitié de ſa cendre. Deux fois la ſemaine, en allant au Temple.... j'apperçois.... j'apperçois le lieu triſte & reſpectable.... Beauté, c'eſt donc-là ton dernier aſyle !.... confiance, amitié, vertus, plaiſirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti....

Je me ſens entraînée.... j'approche en friſſonnant.... je crains de fouler cette terre ſacrée.... je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds.... j'entends murmurer une voix plaintive!.... Claire! ô ma Claire! où es-tu? Que fais-tu loin de ton amie?.... Son cercueil ne la contient pas toute entière.... il attend le reſte de ſa proie.... il ne l'attendra pas long-temps (101).

(101) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mêlange de peine; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel; ceux qui s'en font un amuſement, doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

FIN.

TABLE

DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

Fin de la Table.



